This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

842.08
R425a

LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

SUITE
DU REPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇAIS.

60.

SENLIS,
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

OPÉRAS-COMIQUES EN PROSE. — TOME V.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.
1822.

H:

301991

PHILIPPE

ET

GEORGETTE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE D'ARIETTES,

PAR MONVEL,

MUSIQUE DE DALEYRAC;

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Italien, en 1791.

PERSONNAGES.

M. MARTIN, marchand mercier.
MADAME MARTIN, son épouse.
GEORGETTE, leur fille.
M. BONNEFOI, marchand, et voisin de M. Martin.
PHILIPPE, soldat.
HINCMER, père de Philippe.
BABET, vieille servante dans la maison de M. Martin.
RECORS, OFFICIERS DE JUSTICE.

La scène est dans une ville de province, et se passe chez M. Martin.

PHILIPPE

ET

GEORGETTE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une chambre assez mal meublée, dans laquelle on a déposé des caisses, des meubles, des ballots vides et pleins. On voit deux portes; l'une un peu sur le devant de la scène, à la droite des acteurs; l'autre à la gauche, et presque au fond du théâtre.

GEORGETTE seule.

(Elle entre en regardant avec inquiétude derrière elle.)

Ne me suit-on pas?... je n'en puis plus... (*Elle regarde vers l'entrée.*) Je tremble.... hein!... ce n'est rien... J'ai cru qu'on m'appelait. (*S'avançant vers la porte à sa droite.*) Mon pauvre prisonnier, mon cher Philippe... (*S'arrêtant, fesant un mouvement comme pour*

aller fermer la porte d'entrée, et se ravisant.) Non, je ne fermerai point cette porte, cela serait suspect.

(Elle marche sur la pointe du pied jusqu'à la porte à gauche, en regardant toujours derrière elle ; elle appelle d'une voix étouffée par la crainte.)

Philippe !... Philippe !...

SCÈNE II.

PHILIPPE, qu'on ne voit pas ; GEORGETTE, le visage tourné contre la porte.

PHILIPPE.

Ah ! Georgette, c'est vous !

GEORGETTE.

Oui, mon ami... pauvre Philippe, vous avez bien souffert depuis hier matin, n'est-ce pas ?

PHILIPPE.

Je meurs de faim et de soif.

GEORGETTE.

Ah ! je le crois.

PHILIPPE.

Ouvrez-moi.

GEORGETTE.

Je ne puis... j'ai perdu la clef... cette maudite clef, je ne la trouve plus...

PHILIPPE.

Eh bien ! comment donc faire ?

GEORGETTE.

Ah ! je ne sais... depuis hier au soir je suis dans des inquiétudes... j'éprouve un tourment... vous savoir là sans nourriture, et ne pouvoir pénétrer jusqu'à vous ! et si le malheur voulait que quelqu'un l'eût trouvée, cette clef ! si par événement on voulait entrer ici !.. Ah ! ciel, je ne sais que résoudre, que devenir.

PHILIPPE.

Georgette, je tombe de besoin... Jamais la faim ne m'a, je crois, autant tourmenté ; mais surtout une soif dévorante. De l'eau, Georgette, de l'eau, je vous en conjure.

GEORGETTE.

Et comment ? par quel moyen ?... ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! il périra là...

Mme MARTIN, au dehors.

Georgette !

GEORGETTE, à Philippe.

On m'appelle... c'est ma mère... (*Se re-*

tournant vers la porte d'entrée.) J'y vais. Un peu de patience, Philippe, un peu de patience.

PHILIPPE.

Georgette, m'aimez-vous toujours?

GEORGETTE.

Plus que ma vie; je descends...

Mme MARTIN, au dehors.

Georgette!..

GEORGETTE, criant.

On y va!... Adieu, Philippe. , adieu...

PHILIPPE.

Revenez, revenez bien vite... et du pain... du pain... du pain... de l'eau...

BABET, au dehors.

Georgette!

GEORGETTE.

C'est pis qu'un sort... toute la maison... eh!... je descends, ayez donc patience. (*A Philippe.*) Voici quelqu'un... on monte... paix! ne parlez plus.

SCÈNE III.

GEORGETTE, BABET.

DUO.

BABET.

Depuis une heure on vous appelle ;
Eh ! venez donc, Mademoiselle.

GEORGETTE.

Je cherche ici du haut en bas
Ce que je ne.... je ne trouve pas.

BABET.

Depuis une heure on vous appelle.

GEORGETTE.

C'est ma mère.... que me veut-elle ?

BABET.

Ce qu'elle veut ? en sais-je rien ?
Mais le voisin, lui, le sait bien.

GEORGETTE.

Monsieur Bonnefoi ?

BABET.

Oui, lui-même.
L'époux futur qui tant vous aime.

GEORGETTE.

Il est là-bas ?

BABET.

Qui vous désire,
Et qui soupire
rès l'instant de revoir vos appas;
Il est là bas.

GEORGETTE.

Soit, qu'il y reste;
e ne me presserai pas
descendre pour lui là-bas;
Hélas!
Je le verrai de reste.

BABET.

La peste!
Quelle fierté!
En vérité,
Les jeunes filles,
Dans les familles,
Ont à présent
L'air méprisant
Pour les amans
Les plus charmans.

GEORGETTE.

ssez-moi, laissez-moi; Babet;
! laissez-moi donc, s'il vous plaît.

BABET.

Ce monsieur Bonnefoi,
Répondez-moi,
Parlez : pourquoi

SCÈNE III.

Ne peut-il donc vous plaire?
Il est l'ami de votre père,
Il est du choix de votre mère :
Un beau garçon,
Tout franc, tout rond,
Assez bon fils...

GEORGETTE.

Si mon père veut mon bonheur,
Et si je l'attends de ma mère,
Ils ne forceront pas mon cœur
A choisir qui ne peut lui plaire.

BABET.

Répondez-moi,
Parlez, pourquoi
Ne peut-il donc vous plaire?

GEORGETTE.

Laissez-moi, laissez-moi, Babet :
Mais laissez-moi donc, s'il vous plaît.

BABET.

Et du caquet...
C'est qu'il bavarde!
Et de l'esprit, il en pétille!
Ma chère fille,
C'est votre fait.

GEORGETTE.

Et non, non, non.

Lui, son caquet,
Tout me déplaît.
Laissez-moi, laissez-moi, Babet;
Mais laissez-moi donc, s'il vous plaît.

BABET.

Laissez-moi... laissez-moi... Voilà de belles raisons que vous me donnez-là... votre père s'en contentera, n'est-ce pas? votre mère en sera satisfaite... eh! oui... on ne dira rien... nous n'aurons pas de tapage dans la maison... pour moi, je ne prendrai pas votre parti, d'abord; ne comptez pas sur moi... n'y comptez pas... M. Bonnefoi, le meilleur enfant... un garçon plein de mérite... de politesse... qui ne parle jamais que chapeau bas... mam'selle Babet par ci, mam'selle Babet par là... et toujours des choses honnêtes... il a du respect pour mon âge, lui; c'est un homme qui sait vivre... hé bien! qu'est-ce que vous faites ici? descendez-vous?

GEORGETTE.

Allons donc; mais je suis sûre que cela ne finira pas, qu'il va m'entretenir pendant une mortelle heure de sa passion, de ses beaux sentimens!... je ne serai jamais sa femme, d'abord; j'aimerais mieux rester fille toute ma vie.

BABET.

Rester fille!... oui... c'est une chose bien

facile... pas vrai? eh! oui... on dit comme ça à seize ans; mais à vingt on sent qu'il faut un mari, et on le prend... ah! ça, si vous ne voulez pas qu'on vienne vous chercher, descendez, car je vous avertis que M. Bonnefoi...

GEORGETTE.

Eh bien! allez la première... dites que dans un moment... c'est que je suis occupée ici... je cherche... je cherche.

BABET.

Vous cherchez, et moi je trouve.

GEORGETTE.

Vous l'avez trouvée?

BABET.

Eh bien! quoi?

GEORGETTE.

Et mais, c'est ce que vous dites.

BABET.

Je dis que vous êtes une négligente, qu'on voit traîner de tous côtés ce qui vous appartient, et que, si je n'étais pas perpétuellement à ranger...

GEORGETTE.

BABET.

Comment! vous ne voyez pas?.. ce n'est pas une clef que vous cherchez?...

GEORGETTE.

Vous l'avez?

BABET, la montrant.

La connaissez-vous? Quand je vous dis que vous ne savez jamais ce que vous faites de rien.

GEORGETTE.

Rendez-la moi... ma bonne petite Babet...

BABET.

On vous a donné la garde et le détail du fil, du coton, des rubans de soie... c'est en bonnes mains... n'est-ce pas?... Et si l'on avait eu besoin de ces marchandises, comment aurait-on fait?

GEORGETTE.

Mais c'est qu'aussi ce cabinet est si noir... que quand j'en sors... j'ai les yeux tout... ça fait que je ne prends pas garde... allons, rendez-la-moi...

BABET.

Quelqu'un pourrait venir demander... al-

lons, mam'selle Georgette... montez au petit cabinet, donnez à Madame... point du tout, mam'selle a perdu la clef, et il faut enfoncer la porte.

GEORGETTE.

Ah! Dieu merci, on n'en fera rien, puisque je tiens la clef.

BABET.

Il faut avoir du soin, ma chère enfant... il faut de l'ordre, de l'arrangement... j'ai voulu vous faire chercher un peu pour vous apprendre... Ces jeunes filles... ça n'a pas plus de tête .. ah! mon Dieu! mon Dieu!... allons, je m'en vais donc dire à M Bonnefoi que vous allez descendre. Ne lui faites pas la mine, comme à l'ordinaire, entendez-vous?.. Il finira par vous plaire, j'en suis sûre.

GEORGETTE.

Il lui faudra du tems pour cela, je vous en réponds... mais allez donc... Babet... à propos, le buffet... pourquoi donc est-il si soigneusement fermé à présent?

BABET.

Pardi! il est fermé... parce que je ne sais ce que devient la moitié, au moins, de ce que je dessers de dessus la table... le pain... le vin, la bonne chère, tout disparaît! c'est pire qu'un sort : cependant personne n'entre

dans ma cuisine, excepté vous ; et je ne comprends pas...

GEORGETTE.

Donnez-moi la clef.

BABET.

Pourquoi ?

GEORGETTE.

C'est que je veux... c'est que j'aurais besoin ; mais vous êtes singulière ! est-ce que j'ai des comptes à vous rendre ? donnez-la moi tout de suite.

BABET.

Tenez, grondeuse. . fi ! que c'est vilain d'avoir comme ça le ton dur et revêche.

GEORGETTE.

Eh ! moi, je ne gronde pas... non, je n'ai pas intention de vous chagriner... Vous savez bien, Babet, que je vous aime.

BABET.

A la bonne heure ; la voilà... et ne l'égarez pas comme l'autre... Descendez ; ce pauvre cher homme... il sera si content de vous voir... Mon enfant, on sait ce qu'on refuse, et on ne sait pas ce qu'on aura... Voilà un mari tout trouvé, il faut le prendre.

GEORGETTE.

Mais allez donc...

BABET.

Je cours, je cours.

SCÈNE IV.

GEORGETTE.

La voilà partie!... O mon cher Philippe, à quel péril mon étourderie t'avait-elle exposé!

SCÈNE V.

GEORGETTE, PHILIPPE, à qui elle ouvre la porte; il est en veste et sans col.

PHILIPPE.

Oh! ma Georgette!

GEORGETTE.

Parlez bas... la porte est ouverte... Babet n'est pas encore au bas de l'escalier... (*Montrant la clef de la porte.*) Elle l'avait trouvée, et depuis hier elle se plaisait à m'inquiéter.

PHILIPPE.

Je suis tout ébloui du grand jour... la nuit est si profonde dans ce cabinet.. que, lorsque je reviens à la lumière... mes yeux...

GEORGETTE.

Pauvre Philippe !

PHILIPPE.

Oh ! je vous vois cependant... j'ai toujours de bons yeux pour cela... Je vois tout ce que j'aime, ma bienfaitrice, celle qui m'a sauvé la vie.

GEORGETTE.

Oh ! c'est la mienne que je sauvais.

PHILIPPE.

Mais, Georgette... ma mort, hélas ! n'est peut-être que différée.

GEORGETTE.

O mon ami !

PHILIPPE.

Je suis caché ici, à la bonne heure, mais je ne puis pas y rester toujours... tôt ou tard je serai découvert... et l'échafaud...

GEORGETTE.

Éloignons cette terrible idée... On s'intéresse à votre sort ; vous le savez, des hommes équitables et sensibles ont embrassé votre défense... l'injuste arrêt peut être révoqué... du courage, mon ami, de la patience...

PHILIPPE.

Oh! j'en ai... j'en ai, surtout quand je vous vois, Georgette...

GEORGETTE.

Paix! ne dites mot... on parle au bas de l'escalier... ciel! je crois que l'on monte ici... fuyez... tout mon sang est glacé...

PHILIPPE.

N'oubliez pas que je suis à jeun.

GEORGETTE, fermant précipitamment la porte, dont elle retire la clef qu'elle met dans sa poche.

Non, non.

SCÈNE VI.

GEORGETTE.

Descendons bien vite, débarrassons-nous de M. Bonnefoi, et portons à ce pauvre Philippe des alimens.

SCÈNE VII.

M. BONNEFOI, GEORGETTE, M. MARTIN.

M. MARTIN.

Eh bien ? le voilà, ma fille, ce cher voisin, ce pauvre Bonnefoi, qui désire, qui soupire, qui n'aspire qu'après toi : il y a près d'une heure qu'il est là-bas à demander où est mam'-selle Georgette; que fait mam'selle Georgette; allez donc chercher mam'selle Georgette ; à la fin je prends le parti de te l'amener pour m'en débarrasser... épouse-le bien vite, je t'en prie, car il perd la cervelle, et il me fera tourner la tête.

M. BONNEFOI.

Si je croyais avancer mon bonheur en me rendant encore plus importun, je...

M. MARTIN.

Je te remercie de l'intention .. eh bien ! qu'est-ce que tu dis à cela, Georgette ?

GEORGETTE.

Vous voyez bien, mon père, que je ne dis rien.

M. MARTIN.

ARIETTE.

Mais oui, je vois, j'entends fort bien...,
Oui, j'entends que tu ne dis rien.
En pareil cas, un tel silence
Vaut un aveu, moi je le pense.
Hein? quoi? plaît-il? après? eh bien?
Qu'en doit augurer le voisin?
Toi seule règnes sur son ame,
Tu peux seule adoucir ses maux...
J'ai retenu les propres mots,
Qu'il nous débite à tout propos;
Ce sont des soupirs, une flamme
Qui brûle et dévore son ame....
Une vive ardeur qui l'enflamme.
Hein?

N'est ce pas là ce que tu dis, voisin?
Un amour, un martyre, une ame...
Puis les tourmens, et puis la flamme,
Et puis une ardeur qui t'enflamme;
C'est bien touchant,
Ma chère enfant!
Comment ne pas se rendre
A cet amour si tendre?
Ma chère enfant,
C'est bien touchant,
Assurément,
C'est fort touchant...

Ah! ça, j'ai fait ta cour, j'espère... c'est à

toi d'achever... J'ai affaire à mon magasin, et je descends... arrange-toi, fais l'aimable, tâche de plaire, obtiens qu'on t'épouse... Tu es mon ami, elle est ma fille... je puis bien lui parler pour toi; mais en conscience, je ne puis pas t'épouser pour elle.

M. BONNEFOI.

Eh bien! mam'selle Georgette, vous l'avez entendu... est-ce que vous ne vous décidez pas en ma faveur? Les voilà expirés les trois mois que vous aviez demandés à votre père pour vous déterminer à m'épouser.

GEORGETTE.

Ils sont passés!... déjà!...

M. BONNEFOI.

Voilà un *déjà* qui n'est pas encourageant pour mon amour.

GEORGETTE.

Descendons, M. Bonnefoi, nous causerons en bas aussi bien qu'ici.

M. BONNEFOI.

Il vient d'arriver des marchandises; la boutique, le magasin, le petit salon, tout est embarrassé... on ne sait où se mettre...

GEORGETTE.

Les marchandises sont arrivées? Vous sentez bien qu'il faut que j'aille aider à déballer.

M. BONNEFOI.

On n'y pense pas encore... et j'ai intérêt de savoir aujourd'hui... Tenez, mam'selle Georgette, vous n'avez jamais voulu en convenir... mais certain Philippe, ce militaire qui venait si souvent ici...

GEORGETTE.

En a-t-on des nouvelles.... de ce pauvre Philippe?..

M. BONNEFOI.

Avouez, mam'selle Georgette, que vous aviez un peu d'inclination pour lui... mais il ne reparaîtra jamais en France, ainsi je ne suis plus jaloux... D'ailleurs un étranger, un soldat... ç'eût été de l'amour perdu... c'est pour moi qu'il faut en avoir... moi, qui suis un compatriote, votre voisin... avec moi, vous ne changerez seulement pas de quartier... nos maisons se touchent, le déménagement ne sera pas long... C'est bien commode, au moins, de trouver comme ça un mari, là tout à la portée.

DUO.

Rendez, rendez, belle Georgette,
Rendez le calme à mon ame inquiète;
Daignez m'apprendre enfin
Quel sera mon destin.

GEORGETTE.

Si vous saviez combien Georgette,
A présent a l'ame inquiète;
Remettons à demain.

M. BONNEFOI.

Terminez, je vous en conjure,
Les tourmens que pour vous j'endure.
Daignez m'apprendre mon destin.

GEORGETTE.

Mon cher Philippe! ah! quel destin!
Le pauvre garçon il endure,
Depuis hier matin,
Et la soif et la faim....

M. BONNEFOI.

J'ai sans doute aimé la plus belle,
Quand mon cœur m'a parlé pour vous;
Mais j'aime aussi la plus cruelle!
Cruelle, avec des yeux si doux!
Parlez donc, je vous en conjure.

GEORGETTE.

Il ne s'en ira pas.
Quel embarras!

M. BONNEFOI.

Quel embarras!
Pourquoi ne répondez-vous pas?

GEORGETTE.

On m'appelle en bas,
Ne l'entendez-vous pas?

M. BONNEFOI.

Et non, Mademoiselle.

GEORGETTE.

On m'appelle..·
J'y vas, j'y vas.

M. BONNEFOI.

Non, personne n'appelle;
Ne vous pressez donc pas,
Ne me quittez donc pas;
J'ai l'aveu de votre père,
Pour former le nœud le plus doux,
Et par le choix d'une mère,
Je dois être un jour votre époux.

GEORGETTE.

On m'appelle,
Ne l'entendez-vous pas?

M. BONNEFOI.

Et non, Madèmoiselle.

GEORGETTE, à part.

Quel embarras!
Peine cruelle....
Mon pauvre prisonnier, hélas!
(Haut.)
Vous entendez bien qu'on m'appelle.

M. BONNEFOI.

Non, ma foi, je ne l'entends pas,

GEORGETTE.

La chose est pourtant bien réelle

M. BONNEFOI.

Et non, non, personne n'appelle.

GEORGETTE.

(A part.)

Oh! bientôt il suivra mes pas....

(Haut.)

Je vole à la voix qui m'appelle.

ENSEMBLE.

Je vous entends, ne criez pas....
Oui, je descends.... j'y vas, j'y vas.

M. BONNEFOI.

J'entends bien qu'on n'appelle pas;
Mais on veut sortir d'embarras.

(Georgette sort.)

SCÈNE VIII

M. BONNEFOI, seul.

Cette petite personne-là ne m'aime pas... et, qui plus est, j'ai bien peur qu'elle ne m'aime jamais... Pardi! je suis un grand fou d'aller m'attacher là, à quelqu'un qui me rebute, tandis que je trouverais dans la ville tant de cœurs de bonne volonté... Allons, morbleu, un peu de courage, guérissons-nous, fesons le fier à notre tour... Cessons de pousser des soupirs aux pieds d'une petite ingrate... elle est cependant bien jolie, et puis la difficulté... ça vous irrite, ça vous retient... ça vous at-

tache... on sent bien qu'on est mal ; eh bien ! l'on y reste.

CHANSON.

Chacun avec moi l'avoûra,
Parmi les fleurs fraîches écloses,
C'est parce que l'épine est là,
Qu'on nous voit préférer les roses :
Soi-même on cherche l'embarras :
Un bien-aise n'attache guère ;
On veut avoir ce qu'on n'a pas,
Et ce qu'on a cesse de plaire.

Je suis le maître de choisir
Parmi les filles du voisinage ;
Ne vois-je pas vers moi courir
Et la plus belle et la plus sage ?
Toutes me voudraient dans leurs lacs...,
Mais, par un sentiment contraire,
Je cours vers ce que je n'ai pas,
Et ce que j'ai ne peut me plaire.

Je le sais, de tous les époux....
Tel est l'effet du mariage ;
L'ennui se glisse ; malgré nous,
Au sein du plus heureux ménage :
Notre femme a beaucoup d'appas,
Celle du voisin n'en a guère....
Mais on aime ce qu'on n'a pas,
Et ce qu'on a cesse de plaire.

SCÈNE IX.

M. BONNEFOI, BABET.

BABET.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites-là?... vous boudez?

M. BONNEFOI.

Oh! il ne tiendrait qu'à moi d'avoir un peu d'humeur.

BABET.

Georgette vous aura maltraité, je le gage, c'est une enfant... ça ne sait encore ce que ça veut... et le mariage... l'idée du mariage... une jeune fille... ah! dame... on ne sait ce que c'est... on se fait des chimères... un homme... ça épouvante... Est-ce que je n'ai pas été comme ça, moi... la veille d'épouser le pauvre défunt... Ah! mon Dieu! tout ce qui me passait par la tête... de penser seulement que le lendemain... vrai, le frisson m'en prenait.

M. BONNEFOI.

Mais vous aimiez?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, GEORGETTE, se glissant doucement derrière les ballots.

BABET.

PARDI! assurément j'aimais... il faut bien aimer pour se résoudre malgré la peur... Mais huit jours après cette peur-là... bah!.. c'était un bien joli homme... des yeux à fleur de tête... les plus belles dents, beau, beau en vérité; hélas! il y a bientôt trente ans qu'il est mort... et je n'y pense pas que l'envie de pleurer... Mais cependant je me désolerais, que cela ne le ressuciterait pas... ainsi il faut prendre son parti... C'est elle qui m'a dit de venir vous chercher...

M. BONNEFOI.

Georgette! le message vient d'elle? ah! courons, courons...

BABET.

Si vous imaginez que je vais galoper comme vous... Pardi! les amoureux ont de bonnes jambes... Ah! mon Dieu, il descend les escaliers quatre à quatre... mais prenez donc garde, vous allez vous tuer... Ah! que c'est jeune! ah! que c'est jeune!

(Elle descend.)

SCÈNE XI.

GEORGETTE, PHILIPPE.

GEORGETTE, dès que Babet est sortie, elle court, sans mot dire, à la porte du cabinet de Philippe, et l'ouvre.

VENEZ, mon ami; venez respirer un instant.

PHILIPPE.

A déjeûner, Georgette, l'estomac est en bas... m'apportez-vous?...

GEORGETTE.

Eh! mon Dieu, non... ils sont tous là... mon père, ma mère... je n'ai pu approcher de la cuisine... mais voilà un verre de vin en attendant...

PHILIPPE.

C'est quelque chose, mais j'ai bien faim.

GEORGETTE.

Buvez, buvez, cela vous soutiendra un moment.

PHILIPPE.

Oh! oui, cela me fait du bien .. (*Elle veut lui verser encore du vin.*) Non, non pas davantage... à jeun comme cela, la tête me tournerait tout de suite.

GEORGETTE.

Bonnefoi est en bas... on le retiendra sans doute à déjeûner... je profiterai du moment pour prendre ce qui vous nécessaire, et pour vous l'apporter; n'entends-je pas du bruit?... on monte... Eh! qu'est-ce qu'ils viennent faire ici? sauvez-vous... Ah! ciel! vous avez fermé la porte, et la clef est tombée...

PHILIPPE.

La voilà.

(Ils s'empressent si fort, qu'ils ne peuvent parvenir à mettre la clef dans la serrure.)

GEORGETTE.

Maudite serrure!.. c'est mon père et ma mère... ô mon Dieu! mon Dieu!... ici, sous cette table... vite, vite, ne bougez pas; les jambes me manquent.

SCÈNE XII.

M. ET Mme MARTIN, M. BONNEFOI, GEORGETTE, PHILIPPE, sous la table couverte d'un tapis.

M. MARTIN.

Nous déjeûnerons ici, car en bas on ne peut pas se retourner.

GEORGETTE, à part.

Je suis perdue..

Mme MARTIN.

Eh bien! montera-t-elle avec le déjeûné, cette vieille Babet?... cette fille-là est d'une lenteur qui m'impatiente... Babet!.. Babet!..

M. MARTIN.

Calmez-vous, je vous en prie, ma chère épouse; vous savez que, quand vous vous fâchez le matin, il y en a pour toute la journée... et l'humeur nuit à votre amabilité ordinaire... C'est-il galant, ce que je viens de dire?

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, BABET, qui apporte le déjeûné.

BABET.

COMME vous criez donc!.. Est-ce qu'il ne faut pas le tems de monter? Allons... expédiez-moi cela, mangez, et ne criez plus.

M. MARTIN.

Venez m'aider, M. Bonnefoi... approchons la table.

GEORGETTE, effrayée et repoussant M. Bonnefoi.

Ah! ciel! laissez donc, Monsieur, laissez donc.

M. BONNEFOI.

Non, en vérité, je ne souffrirai pas.

M. MARTIN.

Tu n'es pas assez forte.

GEORGETTE.

Si fait, si fait.

M. BONNEFOI.

Je vous en prie.

GEORGETTE, à M. Bonnefoi.

Mais, prenez donc garde, vous me faites mal.

M. BONNEFOI, écarte M. Martin, et prend la table d'un côté pendant que Georgette la porte de l'autre; ils la placent au milieu du théâtre : Philippe est dessous, et marche à quatre pattes, en suivant leurs mouvemens.

Pardon... au moins je vous aiderai...

GEORGETTE.

N'allez pas si vite, elle est lourde comme tout.

Mme MARTIN.

Si nous ôtions le tapis?

GEORGETTE.

Et non, ma mère, non, ce n'est pas la peine, voilà une serviette... il n'y a qu'à l'étendre.

M. MARTIN.

Nous ne fesons point de cérémonie avec le voisin.

BABET.

Point de cérémonie, soit;... mais on gâtera mon beau tapis.

GEORGETTE.

On ne gâtera rien, babillarde... pour manger un morceau, faut-il tant de façons?

BABET.

Babillarde, babillarde... parce qu'on a soin des meubles.... Ayez donc du zèle et des attentions; prenez garde à vos pieds, du moins.

GEORGETTE.

Ah! elle a raison... vous revenez de courir, et il fait un tems si déplorable...

M. MARTIN.

Allons, ma femme... faites les honneurs... à côté de madame Martin, M. Bonnefoi.

Mme MARTIN.

Dit-on quelque chose de nouveau, M. Bonnefoi?

M. BONNEFOI, la bouche pleine.

Je ne sais rien... sinon qu'on est venu, hier encore, bouleverser ma maison du haut en bas, pour y chercher ce pauvre soldat, qui, conduit à la mort, a eu l'esprit de se sauver.

M. MARTIN.

Philippe ! parbleu ! le gaillard n'a pas perdu la tête... il n'avait pas de tems de reste, au moins... Mais où diable a-t-il pu passer ! où a-t-il pu se réfugier?... Mange donc, Georgette... tu ne fais rien.

GEORGETTE, passant sous la table, à Philippe, un morceau de pain et une tranche de jambon.

Oh ! que si, mon père... j'ai soin de moi et des autres. Voulez-vous boire, M. Bonnefoi.

(D'une main elle donne à boire à Bonnefoi, de l'autre elle donne à manger à Philippe.)

M. BONNEFOI.

Versé d'une si belle main, ce vin-là doit être excellent. A votre santé, mon aimable future.

GEORGETTE.

A la santé de tout ce qui nous intéresse.

M. MARTIN.

Vous prenez votre part de ce souhait-là, j'espère ; allons, Georgette, voilà qui est

bien. Elle commence à se familiariser; je vous dis que nous en ferons quelque chose.

Mme MARTIN.

Mais on le croit donc encore ici, ce malheureux Philippe ?

M. MARTIN.

Ah ! bah ! Il doit être à présent dans son pays.

M. BONNEFOI.

Hélas ! peut-être est-il encore plus près que nous ne croyons... Les portes de la ville ont été si soigneusement gardées, que je crains bien qu'il ne lui ait été impossible de s'échapper... Qu'en pensez-vous, mam'selle Georgette ?

GEORGETTE.

Ah ! je voudrais le voir loin... bien loin d'ici.

M. MARTIN.

Parbleu, je le crois... il ne faut que l'humanité pour cela... Est-ce que vous seriez jaloux, voisin ? Fi, fi, c'est un vilain mal... Je ne suis jaloux, moi, que d'avoir de bon vin, et d'en offrir à mes amis... Buvons.

Mme MARTIN.

Nous n'êtes jaloux que de cela... monsieur Martin ?.. en vérité, vous êtes trop galant.

M. MARTIN.

Je ne suis point jaloux, parce que je vous estime .. Buvez là-dessus, madame Martin.

(Georgette passe dessous la table son verre à Philippe.)

M. MARTIN.

Eh ! bien, Babet, vous ne déjeûnez pas ?

BABET.

Ce n'est pas l'appétit qui me manque, toujours... mais on m'oublie, ce n'est pas ma faute.

M. MARTIN.

Pardi ! vous êtes d'âge à penser à vous... à rappeler aux autres que vous êtes là... On cause, on babille... Tenez, est-ce qu'il ne faut pas que tout le monde vive ?

GEORGETTE, lui présentant un morceau de pain, tandis que de l'autre elle donne un fruit à Philippe.

Que tout le monde vive... Oh ! il n'y a rien de plus naturel.

M. MARTIN.

Faites-moi votre cour, mon gendre... une petite chanson à votre beau-père. Vous savez que c'est par là que vous avez su me plaire... et madame Martin aime à vous entendre.

M. BONNEFOI.

Je ne me fais jamais prier.

CHANSON.

Pour bien juger une maîtresse,
Il faut s'en éloigner un peu,
L'absence fait sur la tendresse,
Même effet que l'eau sur le feu.
Si le tems la rend infidèle,
Faites comme elle.
Amans, époux,
Consolez-vous.

Pour émouvoir un cœur rebelle,
Amans, soyez moins empressés;
Plus vous priez une cruelle,
Et moins souvent vous avancez;
Intéressez un peu sa gloire,
A la victoire,
Et le désir
Mène au plaisir.

M. MARTIN.

A merveille...

Mme MARTIN.

Georgette, voilà comme on arrive au cœur.

M. MARTIN.

Et le cœur fait obtenir la main.

GEORGETTE, donnant la main à Philippe par-dessous la table.

Cela arrive quelquefois, mon père.

M. BONNEFOI.

Cet instant-là serait-il arrivé, mam'selle Georgette ?

GEORGETTE.

Oh ! vous en demandez trop... c'est mon secret.

M. MARTIN.

Allons, ma femme, il faut que nous sortions ; ce n'est pas le tout que de déjeûner, il s'agit de faire ses affaires...

GEORGETTE, prenant la table par l'un des bouts.

Aidez-moi, Babet... et allez doucement... prenons garde de ne rien casser.

(Elles remettent la table où elle était, Philippe est toujours dessous.)

Mme MARTIN.

Ma fille, descends avec nous... je vais emmener le garçon, tu garderas le magasin.

GEORGETTE, rangeant la table.

J'y vas, ma mère.

BABET.

Allez, allez, j'ôterai cela...

GEORGETTE.

Mêlez-vous de vos affaires.

BABET.

Pardi ! j'espère que ce sont-là mes affaires

plutôt que les vôtres... Cette petite fille... mais comme ça vous parle, donc...

M. MARTIN.

Descendez-vous, Georgette ?

GEORGETTE, chargeant les bras de Babet d'assiettes, de bouteilles et de gobelets.

Je vous suis... j'aide Babet. (*A part.*) Comment fera-t-il pour rentrer dans le cabinet ? (*Haut.*) Encore cela, Babet, je porterai le reste en bas...

(Elle soulève un coin du tapis, jette la clef du cabinet à Philippe, et elle chantonne en achevant de ranger la table.)

AIR : *Lise chantait dans la prairie.*

Ta la la la la la la la,
Ta la la la la la la la,
Ta la la la la la la la;
Je m'en vais, mais je reviendrai;
Que l'on entre, ou bien que l'on sorte,
Pour l'enfermer on a la clef;
Ta la la la la la la la,
Et la clef, et la clef passe sous la porte.

M. BONNEFOI.

Qu'est-ce que c'est donc que cette chanson-là, mam'selle Georgette, est-elle nouvelle ?

GEORGETTE.

Oh! des plus nouvelles, je vous en réponds, mais voilà tout ce que j'en sais.

(M. Bonnefoi présente la main à madame Martin, M. Martin offre très-poliment la sienne à sa fille, et ils descendent. Babet est passée la première.)

SCÈNE XIV.

PHILIPPE, seul.

(Il soulève tout doucement un coin du tapis, regarde, écoute, cependant il est censé ne plus rien entendre, il sort de dessous la table.)

Ma foi, l'attitude est gênante... prenons un peu nos aises... Il faut convenir que je l'ai échappé belle... Ah! si je n'avais pas mangé de si bon appétit, j'aurais trouvé le déjeûné bien long. Je mourais de peur qu'il ne prît fantaisie à quelqu'un de fourrer ses pieds sous la table... heureusement le tapis descend jusqu'à terre. Allons, il faut rentrer dans ma tanière... le jour... le jour! ah! il y a cependant bien du plaisir à voir le jour... Je n'entends plus rien, ils sont sortis pour affaires... Ma foi, respirons un moment... Il sera tems de gagner ma prison, quand j'entendrai monter quelqu'un.

CHANSON.

O ma Georgette!
Toi seule embellis ce séjour,
Il n'est rien qu'ici je regrette;
Oh! combien je dois de retour
A ma Georgette!

Près de Georgette,
J'oublie aisément mon malheur,
Tout me rit dans cette retraite;
Je ne puis sentir que mon cœur
Près de Georgette.

O ma Georgette!
Pour jamais unis par l'amour,
Lui seul peut acquitter ma dette;
Je dois mon bonheur et le jour
A ma Georgette.

N'entends-je pas parler là-bas? Oui... C'est la voix de Babet... elle dit à quelqu'un de monter ici... Sauvons-nous... sauvons-nous.

(Philippe entre dans le cabinet, et referme sur lui la porte, dont il retire la clef.)

SCÈNE XV.

BABET, HINCMER.

BABET, que l'on ne voit pas encore.

Montez doucement, Monsieur, l'escalier n'est pas trop clair.

HINCMER, que l'on ne voit pas.

Je vous rends grâces, m'y voici.

(Ils paraissent tous deux.)

BABET.

Mam'selle Georgette, la fille de la maison, est dans le grand magasin... Il vient de nous arriver des marchandises ; voyez-vous, Monsieur, tout est sens dessus dessous... vous en pouvez juger par la boutique... Monsieur et madame Martin sont sortis, ils vont revenir... Mais, puisque vous êtes pressé, je vais vous envoyer mam'selle Georgette... la petite voisine est au comptoir, et moi, je garderai le magasin pendant qu'elle viendra vous parler. Asseyez-vous, Monsieur, vous avez l'air fatigué... asseyez-vous... je m'en vas vous envoyer Georgette... Si je ne monte et si je ne descends pas cet escalier-là cent fois par jour, je ne m'appelle pas Babet, en vérité...

Ah ! qu'on a de la peine à gagner sa pauvre vie !

SCÈNE XVI.

HINCMER, seul.

Fatal voyage ! affreuse nouvelle ! le retrouverai-je ? pourrai-je le sauver ?.. Ah ! je ne voulais pas le laisser partir ! j'avais un pressentiment... il l'a exigé... Oh ! que la curiosité te coûte cher, et à moi aussi...

SCÈNE XVII.

GEORGETTE, HINCMER.

GEORGETTE.

Pardon, de vous avoir fait attendre, Monsieur.

HINCMER.

C'est moi qui vous prie de m'excuser, si je vous dérange...

GEORGETTE.

En aucune façon, Monsieur; mais on a eu tort de vous conduire ici... c'est notre vieille

domestique, elle a toujours des idées comme ça... J'aurais pu vous recevoir dans le magasin, cela vous aurait évité la peine de monter.

HINCMER.

Cette peine-là n'est rien, Mademoiselle... et je vous avoue que je préfère vous parler ici, puisque vous voulez bien avoir la bonté de m'entendre... Dans un magasin, il va, il vient du monde, et j'ai quelques raisons pour éviter les regards curieux.

GEORGETTE.

En ce cas-là, restons ici... pourrais-je vous demander ce qui vous amène chez nous?

HINCMER.

Ce qui m'amène ici, Mademoiselle, je ne sais trop comment m'y prendre pour vous l'expliquer... je crains; cependant vous avez l'air si doux!.. votre aimable physionomie annonce tant de bonté!.. oui, je crois que vous ne voudriez pas abuser... Mademoiselle, il... (*Hésitant.*) Vous avez eu nombre de soldats...

GEORGETTE, à part.

Cette homme-là m'est suspect.

HINCMER.

On assure qu'il en est un cependant qui a trouvé le moyen d'échapper par la fuite...

GEORGETTE, à part.

Si c'était un espion...

HINCMER.

On dit que c'était dans cette rue-ci... On m'a même indiqué la maison que vous habitez, comme une de celles qui auraient pu favoriser son évasion.

GEORGETTE, sèchement.

Non, Monsieur.

HINCMER.

C'est cependant cette maison-ci, ou celle qui l'avoisine, à droite, que l'on m'a désignée.

GEORGETTE.

Non, Monsieur, on vous a trompé... (*A part.*) Oui, c'est un espion.

HINCMER.

Hélas! Mademoiselle, du moins vous avez peut-être connaissance du lieu et des personnes...

GEORGETTE.

Je n'ai connaissance de rien, Monsieur.

HINCMER.

Pardonnez-moi des questions, peut-être

trop pressantes... Mais si vous connaissiez le motif qui me conduit...

GEORGETTE.

Oh! je m'en doute... (*A part.*) Mais tu n'en sauras rien.

HINCMER.

Quoi! vous n'avez aucun indice à me donner!.. Je le vois, Mademoiselle, ma présence vous gêne, et mes instances vous fatiguent.

GEORGETTE.

Ah! c'est qu'il y a des personnes et des questions...

HINCMER.

Je ne vous en ferai plus... je me retire... O mon pauvre Philippe!... tout est fini pour moi.

(Il fait un pas pour s'en aller.)

GEORGETTE, l'arrêtant par le bras.

Plaît-il?.. vous pleurez?..

HINCMER.

Oui, je pleure... je n'avais qu'un espoir, le voilà détruit...

GEORGETTE.

Vous avez nommé Philippe...

HINCMER.

Où le trouver ? où le chercher ?... Qui me le rendra ?...

GEORGETTE.

Monsieur... revenez... revenez, asseyez-vous là, je vous en conjure. (*A part.*) Il pleure, et ces larmes-là ne sont pas feintes... (*Haut.*) C'est le nommé Philippe que vous cherchez ?

HINCMER.

Ah ! si vous savez ce qu'il est devenu... ayez pitié de moi... dites-moi... indiquez-moi...

GEORGETTE.

Ne vous affligez pas... séchez vos larmes ; ce n'est donc pas pour lui nuire, à ce pauvre Philippe, que vous le cherchez, que vous m'interrogez ?...

HINCMER.

Lui nuire !... nuire à mon fils !...

GEORGETTE.

Votre fils... Philippe... lui !... votre nom ?

HINCMER.

Georges Hincmer.

GEORGETTE, s'élançant vers la porte du cabinet où est Philippe, et criant.

C'est moi... c'est moi... la clef... la clef...

PHILIPPE, la passant par-dessous la porte.

La voilà.

HINCMER.

Juste ciel! se pourrait-il?... ô mon Dieu!..

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, PHILIPPE.

GEORGETTE, ouvrant la porte du cabinet, et montrant Hincmer à Philippe, qui sort précipitamment.

REGARDEZ.

PHILIPPE, s'élançant dans les bras de son père.

C'est mon père!

HINCMER.

O mon fils! mon cher fils!

PHILIPPE.

Quoi? c'est vous.

HINCMER.

Te voilà, mon fils!... mon cher fils... mon cher Philippe, je te presse dans mes bras... contre mon cœur... (*A Georgette.*) Mademoiselle, que ne vous dois-je pas?

PHILIPPE.

Voilà ma bienfaitrice... mon ange tutélaire;

mon père, je lui dois la vie et le bonheur de vous revoir...

GEORGETTE.

Ah! M. Hincmer, c'est un bien aimable garçon que Philippe.

HINCMER.

Vous l'avez sauvé... sans vous je n'aurais plus de fils; mais, comment? par quel prodige! à l'instant où le malheureux...

GEORGETTE

Tous mes parens avaient fui la maison... moi seule au désespoir, faible mourante, ici, dans cette chambre...

PHILIPPE.

Je passe devant la maison, la porte est ouverte; je m'élance, je monte, je me jette à ses pieds...

GEORGETTE.

On le cherche jusque dans notre maison, et je trouve moyen de le soustraire à tous les yeux... le voilà, je vous le rends.. sauvez-le, sauvez-moi, conservez-moi mon bonheur et ma vie... sauvez mon cher Philippe...

HINCMER, prenant la main de Georgette.

Aimable enfant! Mais que craignez-vous, pourquoi tout à l'heure refuser de me répondre? Pourquoi m'avoir si long-tems laissé dans ma peine?

GEORGETTE.

Hélas! M. Hincmer, je vous demande bien excuse, mais je vous prenais pour un espion.

HINCMER.

Votre défiance prouve l'intérêt que vous prenez à lui. Ah! mon ami, on m'écrit que tes jours sont en danger; à cette nouvelle, je pars... je viens... je vole... je demande partout... je me présente ici... Mademoiselle, oh! comme elle avait peur de moi! combien ma présence, mes demandes lui étaient à charge... Que je lui dois de reconnaissance, pour m'avoir si mal reçu!

GEORGETTE.

Pour qui tremblera-t-on, si ce n'est pour celui qu'on aime, et qu'on regarde comme son époux?

HINCMER.

Oh! ma fille! ma chère fille!... sa vie entière et la mienne seront consacrées au soin de votre bonheur.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, BABET, que l'on ne voit pas, et qui parle du bas de l'escalier.

BABET.

MAM'SELLE Georgette! Mam'selle Georgette!

GEORGETTE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a? (*A Philippe.*) Rentrez, rentrez.

BABET, qu'on ne voit pas

Des gens de justice... des recors... des officiers.

GEORGETTE.

Des gens de justice... ah! ciel.

PHILIPPE, s'élançant vers le cabinet.

Je suis perdu!

HINCMER.

O mon fils!

BABET, criant du bas de l'escalier.

Descendez, descendez, ils veulent visiter toute la maison.

PHILIPPE, allant vers la fenêtre.

Je vais m'élancer par cette croisée.

HINCMER.

Mon fils !

GEORGETTE.

Non, non, la fuite est impossible, un peuple entier assiége notre porte... ici.

(Elle montre une caisse vide et renversée sur le côté, l'ouverture en face du spectateur.)

BABET, au bas de l'escalier.

Les voilà, les voilà... ils montent !

PHILIPPE, il se jette dans la caisse.

La force m'abandonne... je succombe...

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, BABET, DES OFFICIERS DE JUSTICE, DES RECORS, DU PEUPLE.

Philippe est étendu dans la caisse qui est longue et peu élevée, Georgette est tombée assise sur cette caisse, et son corps est appuyé sur des ballots ouverts à moitié, et desquels on voit sortir de la toile, des mouchoirs de couleur.

De la manière dont elle est assise, ses vêtemens dérobent une partie du corps de Philippe aux regards de ceux qui viennent le chercher; Hincmer auprès de Georgette, et paraissant la secourir, achève de cacher son fils.

Babet qui survient, et qui s'empresse de secourir sa jeune maîtresse, aide à soustraire aux recherches de la justice; les recors se répandent dans la salle, vont furetant partout, et s'approchent souvent du lieu où Philippe est réfugié.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LES RECORS.

On nous l'a dit, il est ici,
Chacun de nous est averti...
Avec de la prudence,
Et de la patience,
Bientôt nous serons sûrs de lui,
Puisqu'on nous dit qu'il est ici.

LE PEUPLE.

Les maudites gens que voici,
Et que leur fait qu'il soit ici ?
L'humanité, je pense,
L'honneur, la conscience,
Devraient bien leur parler pour lui,
Et que leur fait qu'il soit ici ?

UN OFFICIER DE JUSTICE.

Qu'avez-vous donc, Mademoiselle ?

BABET.

Eh ! la pauvre enfant, ce qu'elle a,
Pensez-vous que tout ce train-là,
Ces recors et cette sequelle...

L'OFFICIER DE JUSTICE.

Rassurez-vous, Mademoiselle...

GEORGETTE, à Hincmer.

O ciel! qu'à mon secours j'appelle!
Regarde ma peine mortelle!
C'est fait de nous,
C'est fait de nous;
(A Philippe.)
Ah! cachez-vous.
Cachez-vous.

BABET.

Où vont-ils tous?
Que voulez-vous?
Que cherchez-vous?

LES RECORS.

C'est vainement qu'il nous évite
Il sera pris, s'il est ici.

LE PEUPLE.

Ciel! juste ciel! à leur poursuite
Dérobez-le, s'il est ici,
O ciel! ayez pitié de lui.

LES RECORS.

Cherchons partout, qu'est ceci?

BABET.

Mais, des ballots de marchandises.

LES RECORS.

Garantissons-nous des surprises,
Cherchons par-là, cherchons ici.

GEORGETTE, HINCMER, PHILIPPE.

O ciel! qu'à mon secours j'appelle,
Regardez ma peine mortelle!

L'OFFICIER.

Le nommé Philippe est ici,
Convenez-en, Mademoiselle.

GEORGETTE.

Il y serait, je vous le dis,
Que jamais, et faible et cruelle,
Par moi, dans aucun tems ici,
Son secret ne serait trahi.

LES RECORS.

C'est vainement qu'il nous évite,
Il sera pris, s'il est ici,

LE PEUPLE.

Ciel! juste ciel! à leur poursuite
Dérobez-le, s'il est ici...
Juste ciel! prends pitié de lui.

LES RECORS, montrant le cabinet où était Philippe.

Où cette porte conduit-elle?

BABET.

C'est la porte d'un cabinet.

LES RECORS.

Ouvrez, ouvrez-la, s'il vous plaît,
Et dépêchez, Mademoiselle.

BABET.

Oui, j'ai l'air d'une demoiselle,
Je suis un enfant.

LES RECORS.

S'il vous plaît,
Ouvrez vite, Mademoiselle.

BABET.

Soit; mais la clef.... où donc est-elle?

LES RECORS.

La clef, la clef du cabinet.

GEORGETTE.

La voilà, cherchez, cherchez bien.

LE PEUPLE.

Ah! puissent-ils n'y trouver rien!...

GEORGETTE.

O ciel! tu m'as bien inspirée,
Le malheureux était perdu.

HINCMER.

Victime à la mort consacrée,
Mon fils, mon fils était perdu.

GEORGETTE et HINCMER.

Mais leur espoir sera déçu :
O ciel! tu m'as bien inspirée.

HINCMER.

O Ciel! tu l'as bien inspirée!

LES RECORS.

Il n'est point ici, il n'est point ici,
Et nos recherches seront vaines.

BABET, quand ils sortent du cabinet, en ferme la porte, et met la clef dans sa poche.

Mes chers Messieurs, je vous le dis,
Vous perdez vos pas et vos peines.

LE PEUPLE.

Quel bonheur! il n'est point ici,
Les méchans ont perdu leurs peines.

GEORGETTE et HINCMER.

Ils vont enfin sortir d'ici.
Nous allons voir finir nos peines.

LES RECORS.

Puisque nos recherches sont vaines,
Allons-nous-en, sortons d'ici....

(A Georgette.)

Leurs recherches ont été vaines,
Ma belle enfant, calmez vos peines,
Les voilà qui sortent d'ici.

GEORGETTE, HINCMER et PHILIPPE.

Dieu puissant! tu finis nos peines,
Les voilà qui sortent d'ici.

SCÈNE XXI.

PHILIPPE, GEORGETTE, HINCMER.

GEORGETTE.

PAIX!... chut!... silence!... je crois entendre encore... non... tout est tranquille... ils sont partis... Avons-nous été assez éprouvés!

HINCMER, aidant son fils à sortir de la caisse.

Je croyais à chaque instant te voir tomber

entre leurs mains... O mon fils! c'eût été mon dernier moment.

PHILIPPE.

Le ciel a eu pitié de nous... Mais vous, Georgette... combien n'avez-vous pas souffert pour moi... Ah! ma vie, quand je la perdrais, ne m'acquitterait pas encore de tout ce que je vous dois.

GEORGETTE.

Aimez-moi toujours... nous serons quittes.

PHILIPPE.

Oh! toujours, toujours

GEORGETTE.

Mais, mon ami... mes parens vont revenir... vous n'êtes pas ici en sûreté... embrassez votre père, et rentrez.

PHILIPPE, se jetant dans les bras d'Hincmer pendant que Georgette cherche la clef dans sa poche.

Adieu, mon père, adieu; si mon destin est de périr, du moins je vous ai vu, et je mourrai moins malheureux.

HINCMER.

Mademoiselle, je n'ai pas besoin de vous le recommander.

GEORGETTE.

Je n'ai pas la clef... quand ces gens sont

sortis du cabinet, Babet a fermé la porte, et la clef est restée entre ses mains... demeurez ici... je descends... n'ayez aucune crainte, je ne suis qu'un moment.

HINCMER ET PHILIPPE.

Hâtez-vous...

GEORGETTE, prête à descendre, s'arrêtant.

C'est ma mère!

M. BONNEFOI, en dehors.

Montons vite, et rassurons-la.

GEORGETTE, s'élançant vers Philippe.

Ah! Philippe!

PHILIPPE.

Si je meurs, ne m'oubliez jamais, et consolez mon père...

GEORGETTE.

Malheureux!

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENS, Mme MARTIN, M. BONNEFOI, BABET.

Mme MARTIN, en entrant.

Que s'est-il donc passé pendant notre absence?... me trompé-je?...

Mme MARTIN.

C'est Philippe.

BABET.

C'est bien lui.

M. BONNEFOI.

C'est lui-même.

GEORGETTE.

Le voilà, je l'ai sauvé, j'en suis aimée, je l'aime, et je meurs, s'il périt.

HINCMER.

Ne livrez pas mon fils, sauvez, sauvez mon fils.

PHILIPPE, à genoux.

Ayez pitié de mon malheureux père.

Mme MARTIN.

Levez-vous, levez-vous... lève-toi; ce pauvre Philippe... tu l'as sauvé... tu l'aimes... c'est votre fils, Monsieur... Ah! ne craignez rien... je suis mère, et jamais un père ne me reprochera de l'avoir privé de son fils.

HINCMER ET PHILIPPE.

Ah ! Madame !

GEORGETTE.

O ma mère !

BABET.

Il faudrait n'avoir pas de cœur, pour faire du mal à un si joli garçon.

Mme MARTIN.

M. Bonnefoi, je vous connais, vous êtes un honnête homme.. vous serez généreux... vous ne trahirez pas un infortuné.

M BONNEFOI.

Le trahir ! Mademoiselle, j'acheverai votre ouvrage ; il est perdu sans doute, s'il reste plus long-tems en cette ville... Vous l'aimez, il vous aime... je sens tout ce que je perds, mais n'importe... vous serez heureuse, et le plus doux de mes vœux au moins sera rempli. Cette nuit, je conduis Philippe, bien déguisé, méconnaissable, dans la maison que j'ai sur le rempart ; il existe au fond du jardin de cette maison un souterrain qui rend dans la campagne... je me charge d'une chaise de poste, de passeport, de tout ce qui est nécessaire... nous avoisinons la frontière... en quatre heures je le garantis libre et hors de tout danger... mon heureux rival, livrez-vous en mes mains,

c'est le cœur d'un honnête homme qui vous répond de votre salut.

Mme MARTIN.

Ah ! je ne m'étais pas trompée.

BABET.

Le bon humain ! il faut que je l'embrasse.

PHILIPPE.

Disposez de mon sort.

HINCMER.

Je vous devrai la vie...

GEORGETTE.

Et moi, tout mon bonheur !

M. BONNEFOI.

Je n'ai pu obtenir l'amour, je veux au moins un titre pour l'estime et des droits à l'amitié.

TOUS.

Homme généreux !

Mme MARTIN, à M. Bonnefoi.

Ne perdez pas un moment, courez...

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENS, M. MARTIN entre précipitamment.

M. MARTIN.

Grande nouvelle, mes amis, excellente nouvelle... si, comme nous le disions tantôt, le malheureux Philippe est encore dans cette ville...

TOUS.

Le voilà.

M. MARTIN.

Ah! mon Dieu! oui, c'est lui, le voilà. (*Il lui saute au cou.*) Mon cher Philippe, oh! que je suis aise de le revoir!... Bonne nouvelle, mon ami, bonne nouvelle... mais, tu la sais sans doute, puisque je te vois ici!...

PHILIPPE.

Je ne sais rien.

Mme MARTIN.

Nous ignorons tout...

M. MARTIN.

Mon ami! mon pauvre Philippe! tu as ta grâce, la nouvelle vient d'être confirmée.

HINCMER.

O mon fils ! mon cher fils !

M. MARTIN.

Vous êtes son père, Monsieur !

HINCMER, montrant Georgette.

Et voilà celle à qui tous deux nous devons le bonheur et la vie !

M. MARTIN.

Georgette !

Mme MARTIN.

Mais où était-il ?

GEORGETTE.

Dans le cabinet.

BABET.

Je me doutais qu'il y avait quelque chose, ses inquiétudes pour la clef...

M. BONNEFOI.

Ah ! ah !

(Il chante.)

Et la clef passe sous la porte...

Ah ! voilà le secret de la chanson.

GEORGETTE.

C'est vrai...

M. MARTIN.

Comment ! il était caché là-dedans, et tu

ne nous a rien dit! craignais-tu que nous te blâmassions d'un acte d'humanité, d'une bonne action?

GEORGETTE.

Ah! je n'ai pas été tout-à-fait généreuse; si je n'avais sauvé qu'un infortuné, vous l'auriez su... Mais cet infortuné, je l'aime et j'en suis aimée, et je n'ai pas osé parler.

M. MARTIN.

Comment, tu l'aimes? Ce n'est pas que la chose ne soit fort naturelle, car il en vaut bien la peine... Mais le voisin Bonnefoi, qu'est-ce qu'il deviendra?

M. BONNEFOI.

Il ira chercher fortune ailleurs... Le voisin Bonnefoi ne sait pas être heureux aux dépens du bonheur des autres.

M. MARTIN.

Tu es un digne homme! et vous êtes son père, Monsieur, et probablement vous donnez les mains à leur union... Mais, puis-je vous demander si les convenances?...

HINCMER.

Je suis riche, honnête homme... estimé, j'ose le dire... je m'appelle Georges Hincmer... les informations, je m'en flatte, ne peuvent m'être qu'avantageuses.

M. MARTIN.

Que dites-vous à cela, madame Martin? quelle est votre intention dans tout ceci?

Mme MARTIN.

Que ma fille soit heureuse.

M. MARTIN.

Je suis de votre avis, madame Martin... En conséquence, comme Monsieur a la physionomie d'un honnête homme; que Philippe est un garçon dont l'humeur m'a toujours convenu; comme il aime Georgette et qu'il en est aimé; et qu'enfin il est reconnu qu'il faut marier ses enfans, moins pour soi que pour eux, je te la donne, mon ami; rends-la heureuse, embrasse-moi, et aimez-vous.

GEORGETTE.

O mon père!

PHILIPPE.

Ah! Monsieur!

HINCMER.

Vous faites le bonheur d'une famille digne en tout de la vôtre.

BABET.

Je ne m'étonne plus si mon garde-manger, que je ne cessais de remplir, était toujours

vide... un grand gaillard comme cela, c'est que çá vous a un appétit...

Mme MARTIN.

Mais ma fille suivra son époux.

PHILIPPE.

Tous les ans nous viendrons vous voir.

Mme MARTIN.

Et nous vous reconduirons.

BABET.

Et je serai du voyage.

M. MARTIN.

Oui, parce qu'on dit que les voyages forment la jeunesse.

M. BONNEFOI.

Souvenez-vous que vous m'avez promis de l'amitié.

GEORGETTE.

Je n'oublierai jamais que vous êtes le plus généreux de tous les hommes.

CHŒUR FINAL.

L'amitié détourne les coups,
Les coups affreux de la tempête,
Qui grondait sur {ma / sa} tête;
L'amitié fait tout pour nous.

L'amitié fait tout pour nous.

FIN DE PHILIPPE ET G

AMBROISE,

OU

VOILA MA JOURNÉE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE D'ARIETTES,

PAR MONVEL,

MUSIQUE DE DALAYRAC;

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Italien, en 1792.

PERSONNAGES.

Mme DE VARONNE, irlandaise, retirée en France, à la suite du roi Jacques.
AMBROISE, autrefois domestique de Mme de Varonne.
UN MÉDECIN.
FRANÇOIS, maître chaudronnier.
SUZANNE, jeune fille qui sert Mme de Varonne.
UN PARTICULIER.
QUATRE RECORS.
M. SIMON.
DES DOMESTIQUES.

La scène est à Saint-Germain-en-Laye.

AMBROISE

OU

VOILA MA JOURNÉE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente l'arrière-boutique d'un chaudronnier fort pauvre. On voit dans le fond la boutique qui donne sur la rue. François est occupé à quelque ouvrages relatifs à son état; on le voit dans la boutique; madame de Varonne et Suzanne sont dans l'arrière-boutique; la première travaille à du filet, Suzanne file au rouet.

Mme DE VARONNE, SUZANNE ET FRANÇOIS, chantent en travaillant.

FRANÇOIS.

Eh non, non, non... non, ce n'est pas merveille,
Si grand bruit qui frappe l'oreille,
Ne fait qu'étourdir le tympan,
Pan, pan, pan.

Eh! oui, oui, oui, femme parlant sans cesse
De sa vertu par trop tigresse,
Ne vous frappe que le tympan,
Pan, pan, pan.

Eh! non, non, non, vanter ses coups de lance,
Ce n'est point prouver sa vaillance;
Ce n'est que briser le tympan,
Pan, pan, pan.

SUZANNE, chante.

Ah! ta fierté,
Ta cruauté,
Trop chère Hélène,
Belle inhumaine,
Me fait languir,
Me fait périr,
Disait Colin depuis dix ans,
Mourant toujours de ses tourmens.

A la langueur,
A la douleur,
Livré sans cesse,
Quelle détresse!
Pour en finir,
Il faut mourir;
C'est le plus sûr; mais le moyen?
Colin se porte toujours bien.

MADAME DE VARONNE, chante en travaillant de son côté.

Souvenir des beaux jours passés,
A notre esprit tout vous ramène;

Mais vos délices retracés
Ne font qu'irriter notre peine....
Souvenir des beaux jours passés,
Vous n'êtes plus qu'une ombre vaine.

(François s'approchant de madame de Varonne.)

FRANÇOIS.

Eh! Dieu me pardonne! je ne m'apercevais pas que vous étiez déjà descendue, Madame! eh bien? comment va cette santé aujourd'hui? la nuit a-t-elle été bonne?

Mme DE VARONNE.

Hélas! M. François, le sommeil fuit les malheureux... Il y a long-tems que je passe les nuits à déplorer les chagrins de la veille, et à me préparer aux peines du lendemain.

FRANÇOIS.

Allons, allons, du courage... imitez-moi... je ne suis pas riche, vous le savez... je travaille comme un forçat, et je n'en suis pas plus avancé; ce que je gagne à droite, on me le vole à gauche... J'ai une femme et de petits enfans, il faut nourrir tout cela....et le plus souvent il n'y a pas de pain à la maison... en suis-je plus triste?... non en vérité... le chagrin ne remédierait à rien, il me couperait bras et jambes... Je vas toujours, en me disant: je suis mal aujourd'hui, eh bien! je serai mieux demain.

Mme DE VARONNE.

Si je n'avais que mes peines !... Ambroise va-t-il bientôt revenir, M. François ?...

FRANÇOIS.

Je l'ai envoyé en commission... il ne peut pas tarder... Il est allé porter chez une de mes pratiques un des plus jolis petits chaudrons qui soient jamais sortis de ma boutique... c'est que ça vous a une grâce... une élégance... Si j'étais connu, madame de Varonne, si je pouvais percer, je suis sûr, voyez-vous, qu'il n'y a pas de citoyen qui ne se fournît chez moi... Gardez la boutique un moment, entendez-vous? Il faut que je sorte, mais je ne serai pas long-tems dehors... Quand Ambroise n'est pas ici, il faut que je fasse mes commissions moi-même... Lui et moi nous sommes toute la maison... car ma femme... c'est une princesse... ça tricotte, ça babille, et ça me donne plus d'héritiers que je n'en veux.... Mais l'intelligence du commerce, mais l'esprit de détail, mais de grandes idées... Il n'y a rien... Heureusement j'ai de la tête.

Mme DE VARONNE.

Reviendra-t-elle aujourd'hui ?

FRANÇOIS.

Oh ! non... songez qu'il y a six lieues... et

avant qu'elle ait caressé son enfant, grondé la nourrice, rendu visite à M. le curé, dîné chez Jacqueline, soupé chez Margot, et fait la causette avec tout le village, il lui faut bien au moins deux jours... je m'en vas, en l'attendant, voir chez un de mes débiteurs, s'il est de l'avis de me donner un petit à-compte; car il y a quatre repas à faire dans la journée, et je ne possède pas quatre oboles... quand Ambroise reviendra, s'il est de bonne humeur, ce qui ne lui arrive pas souvent, vous lui direz, s'il vous plaît, Suzanne, que je viendrai le reprendre pour l'emmener déjeûner avec moi... il rélève de maladie, deux ou trois petits verres de vin... quand je dis du vin, cela dépend de l'argent que j'ai à recevoir; car si l'on me remet à demain, nous boirons de l'eau aujourd'hui... Au revoir ma voisine.

Mme DE VARONNE.

Bonjour, M. François.

SCÈNE II.

Mme DE VARONNE, SUZANNE.

SUZANNE.

Il est drôle ce M. François... Si Ambroise était aussi gai que lui, il ne lui manquerait rien, à ce garçon-là.

Mme DE VARONNE.

Il souffre de mes peines et de ses propres chagrins, ce n'est pas trop le moyen de se livrer à beaucoup de gaîté.

SUZANNE.

Oh non! c'est tout naturellement qu'il a de l'humeur, et qu'il se fâche de tout : — je crois qu'en venant au monde, il s'est promis de ne jamais rire, et assurément il s'est bien tenu parole.

Mme DE VARONNE.

Son caractère te déplaît donc bien, Suzanne?

SUZANNE.

A moi? au contraire, je l'aime à la folie.— Il gronde toujours, en vingt-quatre heures il se met dix fois en colère, il me tarabuste tant que quelquefois je ne sais où me fourrer.— Mais il a un si bon cœur, il sait si bien aimer au milieu de ses brusqueries, il a des retours si aimables, qu'on ne peut jamais lui en vouloir.

Mme DE VARONNE.

Oh! que tu me plais de lui rendre si bien justice! Ambroise! — non, je ne connais pas, je n'ai jamais connu d'homme qui, pour les qualités du cœur, méritât de lui être comparé. Te rappelles-tu, Suzanne, l'instant où il fut

décidé que le gouvernement me retirait la pension qu'il avait accordée à M. de Varonne en récompense de ses services ?

SUZANNE.

Pardi, si je me le rappelle. — Nous avons tous assez pleuré pour m'en ressouvenir.

Mme DE VARONNE.

Vois-tu encore cet Ambroise si brusque, si chagrin, cet Ambroise qui depuis son enfance, élevé chez mon père, n'avait jamais souri, dont le visage peignait toujours le mécontentement et l'humeur, se jeter à mes pieds, prendre mes mains, les baigner de ses larmes et me dire en sanglotant : — Votre mari est mort, ma bonne maîtresse; le gouvernement vous retire la pension qu'il lui fesait; la nécessité vous contraint à renvoyer tous vos gens, puisqu'il ne vous reste rien pour vous-même; mais moi, je m'attache à vous, je ne vous quitte pas; j'ai des bras, je travaillerai, vous m'avez nourri, je vous nourrirai. J'ai bien souvent mésusé de votre bonté, de votre patience; pardonnez-moi les fautes que mon maudit caractère m'a fait commettre envers vous. — Je vais tout réparer, je ne demande au ciel des jours que pour cela.

SUZANNE.

Et il vivrait cent ans qu'il ne changerait pas de conduite. — Et comme il était content,

lorsque vous voulûtes bien accepter ces trente louis, son unique richesse, le fruit de son économie. — Je vois encore le petit vilain sac de cuir dans lequel il vous les apporta.

Mme DE VARONNE.

Et sa joie tous les soirs quand il vient déposer en mes mains les vingt sous que lui donne François pour prix de son travail, avec quelle satisfaction il me dit : *Voilà ma journée ?*

SUZANNE.

C'est la perle des hommes, — si jamais il se marie, il grondera souvent sa femme. — Oh ! c'est sûr. — Eh bien ! je ne serais pas fâchée qu'il m'en donnât la préférence.

Mme DE VARONNE.

En vérité ?

SUZANNE.

Et pourquoi pas ? c'est un honnête garçon, je suis une honnête fille ; je n'ai rien, il n'a rien, nous n'aurions pas de reproche à nous faire ; et partant, vous voyez que nous nous convenons à merveille.

Mme DE VARONNE.

Quel aurait donc été ton chagrin s'il avait succombé sous la maladie qu'il vient d'avoir, et qui a pensé nous l'enlever ?

SUZANNE.

Tenez, je vous le dis, il aurait fallu m'enterrer avec lui.

Mme DE VARONNE.

Mais c'est de l'amour cela, et t'aime-t-il, lui ?

SUZANNE.

Écoutez donc, je crois qu'il ne me hait pas.

CHANSON.

Sans être belle, on est aimable,
On a certain air agréable,
Des façons, de l'aisance, un tour
Propre à donner de l'amour. (*Bis.*)
Ambroise a des yeux, je l'espère ;
Mes désirs, je crois, sont les siens.
Si je l'aime, j'ai su lui plaire :
Oh ! je le tiens, oh ! je le tiens. } (*Bis.*)

Si sa voix a de la rudesse,
Dans son regard est la tendresse ;
Il me boude par-ci, par-là,
Mais je me dis : il reviendra ; (*Bis.*)
Un petit coup-d'œil le ramène,
Et ses pas vont suivant les miens :
Où que j'aille il faut qu'il vienne.
Oh ! je le tiens, oh ! je le tiens. } (*Bis.*)

Il n'a pas beaucoup d'éloquence,
Il aime un peu dans le silence,

Doux propos, ce n'est pas son fait;
Mais son œil me dit ce qu'il tait. (*Bis.*)
A se cacher bien qu'il s'obstine,
Il ne peut me tromper sur rien;
Sans qu'il parle, je le devine.
Oh! je le tiens, oh! je le tiens. } (*Bis.*)

Mme DE VARONNE.

Ah! ma pauvre Suzanne, je ne serai jamais assez heureuse pour récompenser ton bon cœur et le sien. — Oh! le voilà!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, AMBROISE.

Mme DE VARONNE.

Bonjour, Ambroise.

AMBROISE.

Votre serviteur.

SUZANNE.

Soyez le bien venu, Ambroise.

AMBROISE.

Bonjour.

Mme DE VARONNE.

Comment vous portez-vous aujourd'hui?

AMBROISE.

Ma foi, je n'en sais rien, — ni bien ni mal. — Mais moi, ce n'est rien, il s'agit de vous. Comment avez-vous passé la nuit ?

Mme DE VARONNE.

J'ai peu dormi, mais mon insomnie n'a rien eu de pénible. — Je pensais avec satisfaction à tout ce que je vous dois, Ambroise.

AMBROISE.

Eh ! pour Dieu, laissons cela ! — Je vous ai priée mille fois de ne m'en jamais parler.

SUZANNE.

Vous avez bien chaud, mon ami; je parie que vous avez couru ?

AMBROISE.

Vous verrez que c'est en se promenant que l'on fait ses affaires.

SUZANNE.

Comme il est gentil ! comme il répond doucement à ce qu'on lui dit par intérêt pour lui !

AMBROISE.

Ah ! je réponds comme je peux. — Je ne sais pas faire de belles phrases, moi. — Où est

Mme DE VARONNE.

Il est sorti pour affaire, il reviendra vous prendre, vous devez aller déjeûner ensemble.

AMBROISE.

Déjeûner! déjeûner! — je ne suis guère en train de ça.

Mme DE VARONNE.

Vous paraissez avoir de l'humeur.

SUZANNE.

Bah! de l'humeur! c'est bien lui qui en prend jamais. — Il est gai, beaucoup plus gai que de coutume. — Voyez cette physionomie riante.

AMBROISE.

Je ne vous réponds pas, — vous êtes une enfant; — oui, j'ai de l'humeur, je viens de faire une rencontre qui m'en a donné et qui m'a ôté l'appétit, quoique depuis ma maladie ce ne soit sûrement pas ça qui me manque.

Mme DE VARONNE.

Et quelle rencontre ?—

AMBROISE.

Un fripon, — un diable, un créancier, cet enragé de Simon que le ciel confonde, à qui Madame doit cent pistoles, et qui ne veut plus

attendre. — Il dit qu'il a obtenu sentence, — et je lui ai dit que, s'il la mettait à exécution, je le mettrais, moi, hors d'état d'exiger jamais de quelqu'un un billet de mille francs pour cent malheureux écus que le coquin encore prête de mauvaise grâce.

Mme DE VARONNE.

Ah ! mon Dieu ! mon cher Ambroise, si ce méchant homme-là me fesait arrêter !

AMBROISE.

Il n'oserait, — je lui ai parlé d'un ton. — Ah ! qu'il s'y joue. —

Mme DE VARONNE.

Vous l'aurez peut-être irrité ?

AMBROISE.

Non, non, je ne lui ai dit que des injures ; — et ces gens-là ne se fâchent pas pour des mots.

Mme DE VARONNE.

Hélas ! je suis sans ressource, — tous mes effets ont disparu les uns après les autres. — Je n'existe que par vos bontés, Ambroise.

AMBROISE.

Oui, voilà des bontés bien méritantes. — Je fais de belles choses, — pas vrai ? Il y a là de quoi se récrier ! Quand vous étiez riche et que vous n'épargniez rien pour moi, que

Monsieur me donnait d'un côté, que de
tre main je recevais de vous, que j'étais
dame, fallait voir, bon dîner, bon soup
toujours de l'argent dans ma poche; je
ai laissée faire, sans jamais vous en di
mot: il vous paraissait tout simple d'être
fesante, et moi je trouvais tout naturel
pas vous gêner; — ayez la bonté de
comme moi, sinon je croirai que vous
plus d'orgueil que moi, que vous êtes
teuse, humiliée de ce que je fais mon de
et la vanité, l'orgueil sont des défauts,
ne vous en ai jamais connu.

Mme DE VARONNE.

Allons, allons, — il ne faut pas me
der; — si je parle quelquefois à Ambroi
ce que lui dois, ce n'est pas pour le ch
ner, c'est pour soulager mon cœur trop
de sa reconnaissance.

AMBROISE.

Encore un mot qui me déplaît; — je
vais travailler, continuez sur le même
si cela vous fait plaisir: le bruit du ma
m'empêchera de vous entendre.

Mme DE VARONNE.

Je ne veux pas que vous travailliez;
médecin vous a défendu de vous excéde
fatigue, vous venez de courir, vos forces
à peines rétablies; je ne veux pas que

vous remettiez à l'ouvrage avant le retour de François; — j'ai aussi ma volonté, moi, — je monte dans ma chambre; — attendez François, et allez déjeûner avec lui ! adieu, mon ami.

(Elle sort.)

AMBROISE.

Qui est-ce qui ne se mettrait pas en quatre pour une femme comme ça! — Ce coquin de Simon! — Oh! il ne s'en avisera pas, — il sait bien que si elle ne paie pas, c'est qu'elle n'en a pas le moyen, ni moi non plus, — et moi, qui étais si content! — Vous ne savez pas qui j'ai rencontré, Suzanne ?

SUZANNE.

Non.

AMBROISE.

Dumont, à qui j'avais prêté cet argent que vous savez bien, — il n'a pas pu me rendre le tout, mais il m'a donné un à compte; et tout de suite j'ai été acheter cela. —

SUZANNE.

Un couvert d'argent ?

AMBROISE.

Oui, pour madame de Varonne, — cette femme-là, — est-ce que c'est accoutumé à

manger dans de l'étain? vous le mettrez sur la table à dîner, Suzanne, entendez-vous?

SUZANNE.

C'est charmant, une surprise comme ça.

AMBROISE.

Oui, — voilà quelque chose de bien charmant! Cependant si l'emplette n'avait pas été faite, quand j'ai trouvé Simon, je lui aurais à mon tour donné cet argent-là à compte; peut-être que cela l'aurait calmé pour quelque tems. — Quand un loup a la gueule pleine, il ne peut pas mordre, au moins jusqu'à ce qu'il ait avalé.

SUZANNE.

Ce bon Ambroise! — Mon Dieu, malgré votre brusquerie, que vous êtes un aimable garçon! —

AMBROISE.

Brusque, oui; mais aimable, pas trop.

SUZANNE.

Oh! que si, — je m'en aperçois bien, moi, quoique je ne m'y connaisse pas; — approchez-vous donc, Ambroise, — là, prenez l'escabeau, — à côté de moi, — bien près, — là, — c'est bien.

AMBROISE.

Oh! mais oui, — on n'est pas mal comme ça:

vous parliez d'aimable, — c'est vous, Suzanne, qui êtes bien gentille.—

SUZANNE.

Vous me grondez cependant tous les jours.—

AMBROISE.

Il faut que je gronde, c'est une affaire d'habitude; — mais il faut que j'aime, c'est un besoin.

SUZANNE.

Vous devriez bien aussi avoir quelquefois besoin de le dire.—

AMBROISE.

Oh! non, je n'en parle guère; je sens, mais quand je veux dire, la parole me manque.

SUZANNE.

C'est qu'on a tant de plaisir à entendre celui qu'on préfère à tout, nous dire ce petit mot si joli, si facile à prononcer, je t'aime.— Voyons un peu comment vous le dites.—

AMBROISE.

Commencez, vous, Suzanne, pour me donner le ton.

SUZANNE.

Méchant! je vous l'ai répété tant de fois; — mais c'est égal, je t'aime.

AMBROISE.

Moi de même.

SUZANNE.

Non, non, — le mot, — le mot. —

AMBROISE.

Oh! oui, je t'aime, ma bonne Suzanne, parce que tu es bien sage, bien laborieuse, bien jolie, et que tu aimes madame de Varonne.— Voilà-t-il qui est parlé ça? et ce n'est pas un compliment, j'espère, quoique ce soit bien poli.

ROMANCE.

SUZANNE.

Je ne suis, hélas! que Suzanne,
Bien simple et pauvre paysanne;
Mais mon état a sa douceur,
Il m'assure Ambroise et son cœur.
Que m'importe à moi la richesse?
Que ferais-je de la noblesse?
Que manque-t-il à mon bonheur?
Je possède Ambroise et son cœur.

Avec toi dans une cabane
Si contente serait Suzanne!
Quel état n'a pas sa douceur
Auprès d'Ambroise avec son cœur?
Un roi lui-même et sa couronne,

Et tout l'éclat qui l'environne,
Ne feraient pas pour mon honheur
Ce que font Ambroise et son cœur.

AMBROISE.

Eh bien ! je me donnerais au diable que jamais je ne trouverais de jolies choses comme ça. Ces femmes, ça vous a tout naturellement de l'esprit, — et en amour surtout : oh ! c'est un charme ; — moi, je ne sais que répéter tout bonnement ce que je ne connais qu'une manière de dire, c'est j'aime, je vous aime, je t'aime ; — et quand j'ai dit ça, j'ai tout dit. Il faut que vous vous en contentiez.

SUZANNE.

Oh ! je suis toujours contente, moi, — excepté quand vous me grondez, M. Ambroise ; et cependant alors, ce n'est pas contre vous que je suis fâchée, c'est à moi que j'en veux ; — mais voilà quatre ans que nous nous aimons. — Et l'amour, à ce qu'on dit, entre honnêtes gens comme nous, finit toujours par le mariage.

AMBROISE.

Par le mariage sans contredit, j'en aurais bien envie moi, du mariage ; mais à présent ça ne se peut pas. —

SUZANNE.

Comment ? ça ne se peut pas ? je suis fille,

et vous garçon; je n'ai point de parens, vous êtes votre maître : — nous sommes libres tous deux.

AMBROISE.

Je m'en vais vous prouver le contraire... Le peu que je gagne, le produit de votre travail et des petits ouvrages de madame de Varonne, tout cela réuni suffit à peine à notre subsistance... Nous fesons souvent bien mauvaise chère, il faut en convenir... et nous ne sommes que trois... Si nous nous mariions, Suzanne, il arriverait l'un après l'autre de petits gaillards de bon appétit qui nous diraient, j'en veux ma part... Et que deviendrait madame de Varonne? elle pâtirait, nous en serions cause, et la peine pour nous passerait le plaisir...

SUZANNE.

C'est juste, je n'avais pas pensé à ces petits gaillards-là... Eh bien! ne nous marions pas... mais aimons-nous toujours...

AMBROISE.

C'est bien aisé, cela...

SUZANNE.

Peut-être un jour serons-nous riches.

AMBROISE.

C'est un peu plus difficile.

SUZANNE.

Et alors nous nous marierons.

AMBROISE.

Voilà qui est dit, et arrive après cela garçon et fille, fille et garçon, on dira soyez les bien venus; et qu'on mette un couvert de plus... Mais voilà monsieur le Docteur... Ah! ah! un Monsieur avec lui... C'est peut-être une pratique qu'il nous amène... tant mieux.

SCÈNE IV.

LE MÉDECIN, SUZANNE, AMBROISE, LE PARTICULIER.

AMBROISE.

Bonjour, monsieur le Docteur.

LE MÉDECIN.

Eh bien! comment cela va-t-il, mon cher Ambroise? (*A part au particulier.*) C'est l'homme dont je vous ai parlé.

AMBROISE.

Mais je ne me porte pas mal aujourd'hui... Suzanne, Madame est seule, allez voir si elle n'a besoin de rien.

LE MÉDECIN.

Vous lui direz que je suis ici, Suzanne.

SUZANNE.

Je n'y manquerai pas... avec un beau Monsieur encore. (*A Ambroise.*) Il est bien gentil ce Monsieur-là; il a quelque chose de Madame de Varonne, pas vrai?

AMBROISE.

Montez là-haut, et ne vous embarrassez pas de ce qui se passe ici.

LE PARTICULIER, au médecin.

Ne me nommez pas surtout.

LE MÉDECIN.

Ne craignez rien.... il faut cependant bien qu'elle finisse par vous connaître, par savoir que vous êtes son parent.

LE PARTICULIER.

Elle a tant de raisons pour me haïr.

LE MÉDECIN.

Aucune; êtes-vous responsable des torts de votre père?

SUZANNE, qui, pendant cet à part du médecin, a eu l'air de se disputer avec Ambroise.

Ah! le vilain jaloux! mais tant mieux, cela prouve que vous m'aimez, et c'est tout ce que je vous demande. (*Elle rentre chez madame de Varonne.*)

LE MÉDECIN.

Eh bien! les forces?

AMBROISE.

Elles commencent à revenir... un peu doucement à la vérité;.. mais enfin il y a du mieux... l'estomac seul.... de tems en tems, il me prend comme des défaillances...

LE MÉDECIN.

Peut-être aussi que votre nourriture...

AMBROISE.

Ah dame! on vit de ce qu'on a...

LE MÉDECIN.

Et madame de Varonne elle-même;.. je ne la crois point à son aise.

AMBROISE, à part, au Médecin.

Qu'est-ce que ce Monsieur-là?

LE MÉDECIN.

C'est un de mes amis.

AMBROISE, de même.

Ne parlez pas de madame de Varonne devant lui.

LE MÉDECIN.

Pourquoi? c'est un de mes amis, vous dis-je, un honnête homme, et qui peut lui être utile... (*Haut au Particulier.*) N'est-ce pas,

mon ami, que, s'il dépendait de vous de servir madame de Varonne?...

LE PARTICULIER.

Je n'ai pas l'honneur de la connaître; mais je m'en ferais un devoir et le plus grand plaisir.

AMBROISE.

Eh! Monsieur, dans le tems qu'elle était heureuse, tout le monde lui parlait comme ça.

LE MÉDECIN.

C'est une femme bien estimable.

AMBROISE.

A qui le dites-vous?

LE MÉDECIN.

Elle a tout perdu à la mort de son mari?

AMBROISE.

C'était un bon militaire, qui avait bien servi sa patrie; qui était couvert de blessures, et qui, après trente-cinq ans de services, ne subsistait ainsi que sa famille que de la pension que lui fesait le gouvernement. Le pauvre homme est tombé malade, et la pension s'est en allée dans l'autre monde avec lui.

LE MÉDECIN.

Mais madame de Varonne doit avoir fait auprès des tribunaux des démarches.

LE PARTICULIER, timidement.

Est-ce qu'elle n'avait pas de parens?

AMBROISE.

Si fait.. je l'ai entendu parler d'un frère...

LE PARTICULIER.

Ah! elle a un frère...

AMBROISE.

Non, elle ne l'a plus... attendu qu'il est mort... et il n'y a pas grand mal... C'était bien le plus mauvais sujet...

(Le Particulier donne un coup de coude au Docteur, et se détourne en rougissant.)

LE MÉDECIN.

Vous interrogez, on répond.

AMBROISE.

Est-ce que Monsieur l'aurait connu par hasard, ce méchant frère, ce riche avare, cette ame dure?...

LE PARTICULIER, embarrassé.

Si je l'ai connu... moi, M. Ambroise?... je vous proteste...

LE MÉDECIN, haut.

Non, non, non... (*A part.*) Remettez-vous donc.

AMBROISE.

Il était au-delà des mers, madame de Varonne lui a écrit dix lettres, toutes plus touchantes les unes que les autres : elle y peignait sa situation, son adversité, ses douleurs... point de réponse, pas un mot... et nous étions sûrs que nos lettres lui parvenaient ; et ce mauvais parent regorgeait de richesses ! le ciel l'en a puni. Une bonne maladie... il ne vivait que pour son or... et je suis sûr qu'il est mort désespéré de ne pouvoir pas l'emporter avec lui.

LE PARTICULIER, bas au Docteur.

Quelle leçon pour moi !... (*Haut.*) Dans le tems de la fortune de madame de Varonne, vous étiez à son service ?...

AMBROISE.

Et j'étais bien heureux... Il a fallu qu'elle nous donnât notre congé à tous... Par bonheur je savais un métier...

LE MÉDECIN.

Vous l'avez repris, et vous travaillez...

AMBROISE.

Jour et nuit.

LE MÉDECIN.

Moins pour vous, à ce qu'on dit, que pour madame de Varonne ?

AMBROISE.

Est-ce que je vis de l'air du tems, Monsieur?... Est-ce que cette femme-là consentirait jamais à être à ma charge? Je travaille pour moi, entendez-vous. On dit... on dit... ah! pardi oui, je serais bien venu seulement de lui proposer... et quand même j'en aurais la volonté... Je gagne si peu, qu'à peine y en a-t-il suffisamment pour moi seul...

LE PARTICULIER ET LE MÉDECIN.

C'est à merveille, M. Ambroise...

LE MÉDECIN.

Nombre de soi-disant bienfaiteurs devraient venir prendre de vos leçons...

AMBROISE.

Je ne donne de leçons à personne, Monsieur, j'en ai besoin moi-même... mais à quel propos me faites-vous jaser comme cela?

LE MÉDECIN.

Vous le saurez... mais vous êtes un bien honnête homme, et je m'applaudis plus que jamais de vous avoir sauvé la vie.

AMBROISE.

Écoutez donc... pour ma part, je ne suis pas fâché du tout que vous m'ayez rendu ce petit service-là.

LE PARTICULIER.

Adieu, M. Ambroise... (*Au Docteur.*) Mon ami, je suis satisfait, je n'ai pas un moment à perdre, je vais tout préparer. Vous viendrez me rejoindre... et vous serez content de moi... Touchez-là, Ambroise, nous nous reverrons... J'avais besoin d'un ami... touchez-là.

(Il sort.)

AMBROISE.

Qu'est-ce qu'il dit donc là?.. un ami... Ah! il faut pour cela que nous fassions un peu plus ample connaissance; je ne donne pas mon amitié comme ça... Mais voilà madame de Varonne.

SCÈNE V.

LE MÉDECIN, Mme DE VARONNE, AMBROISE.

Mme DE VARONNE.

Ah! Monsieur, c'est vous! que je vous ai d'obligations! Eh bien! comment trouvez-vous Ambroise?

LE MÉDECIN.

Mais bien, aussi bien, Madame, que sa situation le permet, et j'en suis enchanté...

C'est un honnête... un brave homme... Il mérite de vivre.

Mme DE VARONNE.

Eh! qui le sait mieux que moi, Monsieur? Qui plus que moi doit s'intéresser à son existence!

AMBROISE, cherchant à interrompre madame de Varonne.

Vous m'aviez promis, M. le Docteur, que vous vous emploieriez auprès de vos connaissances pour qu'elles se fournissent chez nous des petits ustensiles qui sortent de notre fabrique?

LE MÉDECIN.

Je ne vous ai point oublié, mon ami.

Mme DE VARONNE, au Médecin.

Imaginez, Monsieur, que chaque jour Ambroise...

AMBROISE.

Vous ne m'avez point oublié?... et vous n'en avez seulement pas parlé à ce Monsieur qui sort d'ici... C'est que c'est le plus honnête homme que mon bourgeois! pauvre, nouvellement marié, déjà deux petits enfans; et dans Saint-Germain le commerce va si doucement.

Mme DE VARONNE.

Je me tairai, Ambroise, puisque vous ne voulez pas que je parle.

AMBROISE.

Eh! mon Dieu! ce n'est pas pour manquer de respect;... mais Madame m'a promis...

Mme DE VARONNE.

Je ne dirai plus rien.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Ah! voilà tout notre monde ensemble. Bonjour, monsieur le Docteur.

LE MÉDECIN.

Je vous salue, M. François, vous me paraissez d'une humeur charmante, ce matin, et la gaîté tient à l'heureux état de votre santé.

FRANÇOIS.

Eh! mon Dieu! que dites-vous là, M. le Docteur?... Tel que vous me voyez, je suis malade, très-malade, dans un état de dépérissement qui fait pitié, je ne sais pas comment j'y résiste... et si vous n'y mettez ordre,

je ne sais pas trop ce qu'il en pourra résulter.

LE MÉDECIN.

Vraiment vous m'alarmez ! et vite, et vite, donnez-moi les détails de votre maladie... Je compte assez sur mon art pour oser me flatter que vos maux ne lui résisteront pas...

FRANÇOIS.

CHANSON.

A mon état soyez sensible !
Guérissez-moi de mon tourment :
Je dors d'un sommeil si paisible,
Qu'en honneur il est effrayant.
Toujours quelque rêve agréable, } (*Bis.*)
De moi fait un homme important.
J'ai bon vin, bon feu, bonne table, } (*Bis.*)
Et le bien me vient en dormant.

Oui, c'est ainsi que je sommeille,
Et mon état est alarmant ;
C'est bien pis quand je me réveille,
Pris d'un appétit dévorant.
Vainement je veux le combattre, } (*Bis.*)
Il faut céder en enrageant.
Hélas ! je mange comme quatre, } (*Bis.*)
Et la soif est à l'avenant.

Par quatre fois, dans la journée,
Arrive cet accès fatal ;

Vous qui plaignez ma destinée,
Offrez un remède à mon mal.
Ce mal que rien ne diminue,
Agit, Monsieur, sur tous mes sens. } (*Bis.*)
Pour peu que cela continue,
Pour peu que cela continue,
Il faudra vivre au moins cent ans. } (*Bis.*)

LE MÉDECIN.

Il est certain, mon cher François, que votre position est critique... Vous dormez bien, vous buvez de même, et vous faites, avec grand appétit, vos quatre repas par jour... cela est triste; mais remettez-vous seulement deux mois entre mes mains, et je vous guérirai de tout cela.

FRANÇOIS.

Je n'y manquerai pas; mais, en attendant que nous commencions la cure, viens, Ambroise, nous allons déjeûner... il peut m'aider à boire une bouteille de vin, n'est-ce pas, monsieur le Docteur? cela ne nuira pas à sa santé?

LE MÉDECIN.

Au contraire... je le lui ordonne, qui plus est.

FRANÇOIS, bas à Ambroise.

As-tu de l'argent, pays?

AMBROISE.

Je ne possède pas un denier.

FRANÇOIS, bas à Ambroise.

C'est que ma femme m'a laissé sans le sou : prie madame de Varonne de te prêter quelque chose, je te le rendrai au retour de ma femme : je n'aime pas à demander crédit... au cabaret surtout... Je suis fier, moi...

LE MÉDECIN, qui a parlé bas à madame de Varonne.

Je le sais de bonne part, vous dis-je, votre position douloureuse ne m'est que trop connue; mais pardon de ma curiosité... vous vous taisez, et je respecte votre silence... je vous quitte... Adieu, Madame... peut-être vous reverrai-je bientôt... Oh! oui, bientôt... je l'espère du moins... et je m'en fais un vrai plaisir... Vous avez plus d'amis que vous ne croyez... Adieu... de la prudence, Ambroise, et comptez toujours sur moi.

SCÈNE VII.

FRANÇOIS, AMBROISE, Mme DE VARONNE.

FRANÇOIS.

Je l'aime, moi, ce Docteur, il a l'air tout-à-fait bonne personne... et il me paraît bien attaché à Madame... (*Bas à Ambroise.*) Fais ta demande pendant que je vais roder dans la boutique...

AMBROISE, bas.

Je crains qu'elle n'ait pas d'argent.

FRANÇOIS.

Si fait, si fait, hier elle a payé ma femme, et il ne nous faut qu'une bagatelle.

(Il s'éloigne, et paraît tourner, aller, venir, et ranger dans la boutique.)

AMBROISE, à madame de Varonne, embarrassé.

Ce bon Docteur... il me conseille de boire du vin... il dit que cela me ferait du bien... et je crois bien qu'effectivement... mais il faut de l'argent pour cela...

Mme DE VARONNE.

Quand on est aussi sobre que vous, Ambroise... il ne faut pas être bien riche... pour se procurer...

AMBROISE.

A la bonne heure... mais encore... faut-il avoir... et dans ce moment-ci... comme de coutume... Oh! si j'avais seulement un peu de petite monnaie, je ne serais pas embarrassé.

Mme DE VARONNE, à part.

Juste ciel!

AMBROISE.

Madame sait bien que cette année-ci le vin n'est pas cher...

Mme DE VARONNE, à part.

Et je n'ai rien, rien.

AMBROISE.

François pour le moment se trouve sans argent, et comme c'est lui qui régale le plus souvent...

Mme DE VARONNE, à part.

Ah! que je souffre!...

AMBROISE.

Je voudrais, s'il était possible, à mon tour...

Mme DE VARONNE, s'efforçant de retenir ses larmes.

Rien de plus juste... et ce n'est pas à vous à demander deux fois.

AMBROISE.

Eh mais! je crois que vous pleurez, Madame.

Mme DE VARONNE.

Moi, Ambroise!... non, certainement, je ne pleure pas... je n'ai pas pour le moment sur moi... tout est là-haut... allez toujours avec François... déjeûnez... Je vais appeler Suzanne, elle vous portera

AMBROISE.

Mais pour peu que cela gênât Madame.

Mme DE VARONNE.

François s'impatiente, allez le rejoindre... emmenez-le... Suzanne y sera aussitôt que vous.

AMBROISE, à part.

Cet embarras-là n'est pas naturel.

(Il s'éloigne lentement en regardant madame de Varonne qui gagne le chemin de son appartement, en essuyant ses yeux : Suzanne paraît à l'instant où elle ouvre la porte. Ambroise sort sans rien dire, mais en regardant madame de Varonne avec une sorte d'inquiétude. Il entre dans la boutique; parle bas à François. Celui ci prend son chapeau et fait signe à Ambroise de ne le pas faire attendre. Ambroise a l'air de sortir avec lui, mais il rentre dans la boutique, se cache et écoute.)

SCÈNE VIII.

Mme DE VARONNE, SUZANNE, AMBROISE, caché dans la boutique.

Mme DE VARONNE.

Ah! ma pauvre Suzanne! combien je viens de souffrir... Ce cher Ambroise, il a besoin de quelque monnaie... Le Médecin assure qu'un peu de vin achèverait de lui rendre ses forces... François se trouve sans argent... et moi, j'ai donné hier à sa femme, et pour les

frais de la maladie d'Ambroise, tout le peu que je possédais.

SUZANNE.

Pardi, c'est bien malheureux, car il est certain que du bon vin, ça le fortifierait... moi, d'abord je ne puis pas vous aider... vous le savez bien... serait bien fin qui pourrait me voler.

Mme DE VARONNE, elle détache deux petits anneaux d'or qui sont à ses oreilles.

Prends ces anneaux, ils me sont inutiles, va vite les vendre, et tu porteras à Ambroise...

SUZANNE.

Tout de suite, tout de suite, je lui demanderai combien il lui faut, et je vous rapporterai le reste... C'est bien de votre part ça, Madame, car il avait des fonds tout-à-l'heure, ce bon Ambroise, et il s'en est défait pour vous acheter un beau couvert d'argent.

Mme DE VARONNE.

A moi !..

SUZANNE.

A qui donc?... il se prive de tout pour nous; si vous et moi nous n'étions pas à sa charge, avec ce qu'il gagne il vivrait bien gentiment.... Nous lui coûtons que ça fait trembler... Je m'en vais vendre les boucles

d'oreilles... Je ne trouve pas mon tablier... où l'ai-je donc fourré?

Mme DE VARONNE, à l'instant où Suzanne a dit : « Il se prive de tout, si nous n'étions pas à sa charge, etc. » Madame de Varonne s'est couvert le visage de ses deux mains, elle lève ensuite les yeux au ciel, soupire, et dit à Suzanne :

Ne perdez pas un moment... Je monte dans ma chambre... en sortant, fermez sur vous la porte de la boutique... Ne dites pas à Ambroise comment vous avez eu l'argent... Gardez-vous bien de lui en parler.

(Elle sort.)

SUZANNE.

Eh! n'ayez pas peur, il ferait un beau train... des anneaux d'or... on se passe bien de ces chiffons-là... mais la santé de mon pauvre Ambroise, c'est ça qui est précieux...

SCÈNE IX.

SUZANNE, AMBROISE.

SUZANNE, elle jette un cri de surprise, apercevant Ambroise qui paraît subitement.

Ah! comment vous êtes-là?

AMBROISE.

Allez bien vite rendre à madame de Va-

ronne les anneaux qu'elle vous a donnés à vendre, et dites-lui que je ne bois jamais de vin aussi cher.

SUZANNE.

Vous avez entendu?

AMBROISE.

Oui, j'ai entendu que vous êtes une indiscrète, un mauvais cœur, une ame dure; et je vous le dis parce que je le pense, et j'ajoute que, si vous n'avez jamais d'autre mari que moi, vous courez grand risque de mourir fille.

SUZANNE.

Comment, je mourrai fille?... On ne plaisante pas comme ça, Monsieur... Si vous avez quelque reproche à me faire, voyons... expliquons-nous un peu, s'il vous plaît...

AMBROISE.

Oh! tout est expliqué... Madame de Varonne est à ma charge. . Madame de Varonne me coûte que ça fait trembler... et vous avez le courage de lui dire ça, vous?

DUO.

Non, non, je ne vous aime plus.

SUZANNE.

Mais voulais-je offenser Madame?

AMBROISE.

Rien, plus rien pour vous dans mon ame.

SUZANNE.

Les gens doivent être entendus
Avant qu'au hasard on les blâme.

AMBROISE.

Tous ces discours sont superflus;
Rien, plus rien pour vous dans mon ame.
Jamais vous ne serez ma femme;
Non, non, je ne vous aime plus.

SUZANNE,

Je n'ai point de malice,
Je suis sans artifice....
J'ai mal parlé.... J'ai bien mal dit....
Voyez mes pleurs et ma douleur:
C'est la faute de mon esprit,
Ce n'est pas celle de mon cœur.
Ambroise, Ambroise, écoutez-moi,
Pardonnez-moi.

AMBROISE.

Non, laissez-moi,
Je t'aimais.... je n'aimais que toi....
Rien, plus rien pour vous dans mon ame....
Tous vos efforts sont superflus;
Jamais vous ne serez ma femme....
Non, non, je ne vous aime plus.

SUZANNE.

Quoi! plus rien pour moi dans son ame....
Tous mes efforts sont superflus....

Il ne me veut plus pour sa femme,
Hélas! son cœur ne m'aime plus.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, Mme DE VARONNE.

SUZANNE, courant à madame de Varonne.

MADAME, je suis perdue.

Mme DE VARONNE.

Et comment donc, Suzanne?

SUZANNE.

Je suis au désespoir, Madame; et, si vous ne me pardonnez pas, c'est fait de moi...

Mme DE VARONNE.

Mais vous ne m'avez point offensée.

SUZANNE.

Et mon Dieu, non, je le sais bien; mais ça ne fait rien: pardonnez-moi toujours, quand ce ne serait que pour faire voir à ce bourru-là que vous n'avez pas un aussi mauvais esprit que lui...

Mme DE VARONNE.

Quoi! c'est Ambroise? et de quoi vous accuse-t-il?

SUZANNE.

Il dit que je vous ai dit, — et que sais-je moi tout ce qu'il dit; — mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne veut plus de moi pour sa femme; c'est qu'il ne m'aime plus; — que moi, je l'aime toujours, et que ça me met si fort en colère, que je m'en irais au bout du monde si je pouvais me résoudre à ne plus le voir.

Mme DE VARONNE.

Sur quoi est donc venue votre dispute!

SUZANNE.

C'est à cause de ces maudits anneaux, — les voilà, et j'aimerais mieux mourir que de les vendre. — Il était là, caché comme un espion; il a tout entendu, — et il dit que je suis méchante. —

AMBROISE, demi-bas.

Taisez-vous, taisez-vous; je ne l'ai pas pensé.

SUZANNE.

Que j'ai un mauvais cœur, une ame dure; — pas vrai, Madame, qu'il n'en est rien?

AMBROISE.

Ne pleurez pas, Suzanne.

SUZANNE.

Il prétend que je vous ai reproché.—

AMBROISE.

Paix donc! paix donc! le remède est pire que le mal.

SUZANNE.

Vous m'aimez toujours bien, n'est-ce pas, Madame.—

Mme DE VARONNE.

De tout mon cœur.

SUZANNE.

S'il ne m'épouse pas, il aura tort, pas vrai?

Mme DE VARONNE.

Assurément.

SUZANNE.

Eh bien! à présent, Monsieur.—

(Elle aperçoit Ambroise à genoux derrière elle.)

Madame, il n'est plus fâché.— Mon Ambroise, mon petit Ambroise,— levez-vous, mon ami, et avec la permission de Madame, embrassez-moi, fesons la paix.— Mon Dieu! que je suis contente que nous soyons raccommodés.—

Mme DE VARONNE.

Vous êtes deux enfans.— Mais, Ambroise, vous avez oublié François?

AMBROISE.

Oh ! il déjeûnera tout seul,— et vous garderez vos anneaux.— Le vin me ferait mal aujourd'hui, je le sens.— N'y a-t-il pas quelqu'un à la porte de la boutique ?— Eh ! c'est ce coquin de Simon.

Mme DE VARONNE.

Ah ! mon ami, ne lui dites point d'injures,— vous l'irriteriez, et j'en souffrirais.—

AMBROISE.

Je m'en vais le caresser.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, SIMON.

AMBROISE.

Eh ! bonjour, mon cher M. Simon, soyez le bien venu.— Que je vous embrasse.— (*A part.*) Il faut bien que ce soit elle pour que j'embrasse un coquin comme ça.

SIMON.

J'ai bien l'honneur de vous saluer, Madame.—

Mme DE VARONNE.

Asseyez-vous, M. Simon.

SUZANNE.

Si nous avions un fauteuil, nous vous l'offririons.—

AMBROISE, époussetant la chaise avec son bonnet.

Au moins le siége est propre.

SIMON.

Ne vous dérangez pas, je vous en prie.— Je viens seulement savoir des nouvelles de votre chère santé.

Mme DE VARONNE.

Ah! M. Simon,—quand on a des peines.—

SIMON.

Des peines! hélas! qui n'en a pas?— la vie est semée de tribulations.—

Mme DE VARONNE.

Pour vous, Monsieur, vous paraissez bien portant.

SIMON.

Oui, grâce au ciel, Madame,— je suis encore assez frais et dispos;— Dieu le veut, et je me résigne.

AMBROISE, à part.

L'hypocrite!

SIMON.

Je viens en même tems vous rappeler une certaine lettre de change.

Mme DE VARONNE.

Eh ! M. Simon, je suis hors d'état d'y faire honneur.— Vous connaissez ma position, et Ambroise que vous avez rencontré ce matin a dû vous dire.—

AMBROISE.

Oui, j'ai dit à Monsieur tout ce qu'on pouvait dire à un honnête homme ;— il a eu l'air de ne pas m'entendre —Je lui ai parlé comme à un fripon, et je crois qu'il m'a compris.

SIMON.

Ah ! Madame, vous avez là un véritable trésor, la perle des domestiques.—

Mme DE VARONNE.

Ambroise est mon ami, Monsieur, ma fortune ne me permet plus d'avoir personne pour me servir.

SIMON.

Il m'a dit que vous n'aviez point d'argent ; mais vous savez que la lettre est protestée ; j'ai dû me mettre en règle.

Mme DE VARONNE.

Vous aurez pitié de moi, Monsieur,— ma situation vous touchera ; vous ne voudrez pas réduire au désespoir une malheureuse femme que l'infortune accable de tous côtés.

SIMON.

Vous avez bien jugé mes sentimens, Madame; et certainement, si c'était mon bien, je ne vous tourmenterais pas comme je le fais;— mais c'est le bien des pauvres.—

AMBROISE.

Qu'est-ce que vous dites donc, vous, avec le bien des pauvres? C'est leur bien que vous avez prêté à Madame? Les cent écus que vous lui faites payer cent pistoles appartiennent aux pauvres?

SIMON.

Le principal est à moi, mon cher ami;— c'est une portion de la petite fortune que Dieu m'a permis d'amasser;— mais l'intérêt en appartient aux infortunés;— la charité m'a depuis plus de vingt ans inspiré de prêter mon argent au plus fort intérêt possible, et de verser aux mains des pauvres l'honnête bénéfice que me procure ce petit commerce.

AMBROISE.

Voilà un grand scélérat.—

Mme DE VARONNE.

Ma liberté, ma vie, les bienfaits d'Ambroise, et votre compassion, Monsieur, voilà tout ce qui me reste.

SIMON.

Vous m'arrachez le cœur.— Ah! Madame,

qu'on est malheureux de naître trop sensible !— Mais, comme je vous l'ai dit, la lettre est protestée.—

Mme DE VARONNE.

Ah ! vous n'userez pas de rigueur.—

SIMON.

Adieu,— Madame ;— votre situation me pénètre, et je vais.—

(Les recors entrent.)

Mme DE VARONNE.

Juste ciel !

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, QUATRE RECORS.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

SIMON.

Saisissez, voilà la personne....
C'est elle qu'il faut arrêter.

MADAME DE VARONNE.

Vous venez, quoi! tout m'abandonne....

SIMON.

Combien faut-il le répéter ?

AMBROISE.

N'ayez pas peur, rien ne m'étonne.

SUZANNE.

Je n'en puis plus.... ah! je frissonne.

LES RECORS.

Venez, la justice l'ordonne.

MADAME DE VARONNE.

Ah! c'est l'arrêt de mon trépas.

AMBROISE et SUZANNE.

Non, vous ne l'entraînerez pas;
Hommes pervers, vils scélérats. ..

MADAME DE VARONNE.

Ayez pitié de ma misère.

LES RECORS.

La force est ici nécessaire.

SIMON.

Le ciel voit ma douleur amère;
Mais ce bien ne m'appartient pas.

LES RECORS.

Venez, la justice l'ordonne.

AMBROISE.

Eh quoi! la force m'abandonne!
Ma faiblesse trahit mon bras.

MADAME DE VARONNE.

Ah! c'est l'arrêt de mon trépas.

SUZANNE.

Non, vous ne l'entraînerez pas.

AMBROISE.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Quel bruit entends-je ! et quels éclats ?

AMBROISE.

Cet homme affreux, ces scélérats....

SUZANNE.

On veut enlever ma maîtresse.

MADAME DE VARONNE.

Ayez pitié, monsieur Simon,
Voyez mes pleurs et ma détresse.

AMBROISE et SUZANNE.

On veut la conduire en prison.

FRANÇOIS.

En prison !
Et c'est ce coquin de Simon ?
Attends-moi, scélérat infâme,
Attends-moi, je vais t'arranger.

SIMON.

Dépêchez, saisissez Madame.

FRANÇOIS.

D'ici voulez-vous déloger ?

LES RECORS.

Ce n'est pas un homme,
C'est un démon.

MADAME DE VARONNE.

Monsieur Simon, monsieur Simon.

FRANÇOIS.

Décampez, ou je vous assomme.

AMBROISE.

Un bâton, un bâton.

SUZANNE.

Frappez ferme; bon, bon.

FRANÇOIS, à part.

Je vais les effrayer, j'espère.
Ambroise, appelle ma maison,
Ambroise, appelle ma maison,
Qui tu voudras, le premier nom....
A moi Guillot, Henri, Lapierre,
A moi Gros-Jean, Denis, André.

LES RECORS.

Un renfort serait nécessaire,
Notre sort n'est point assuré.

SIMON.

Quoi! vous fuyez!

LES RECORS.

C'est le plus sage.
Plions bagage, plions bagage.

AMBROISE et FRANÇOIS.

Craignez ma rage.
Craignez ma rage.

MADAME DE VARONNE.

O ciel ! détourne cet orage !

SUZANNE.

Courage, Ambroise, du courage.

LES RECORS et SIMON.

C'est un démon, c'est un démon,
Non, non, non,
Ce n'est pas un homme.

MADAME DE VARONNE.

Ah ! l'état affreux où nous sommes,
De pitié doit toucher des hommes,
Mon malheur trouble ma raison.

AMBROISE et FRANÇOIS.

Fuyez, ou bien je vous assomme,
Videz pour jamais la maison.

LES RECORS et SIMON.

Fuyons, fuyons, c'est un démon.

FRANÇOIS.

Ils sont partis.... rassurez-vous....

ENSEMBLE.

Ami, la victoire est à nous.

FRANÇOIS.

Les ennemis sont en fuite, et le champ de bataille nous est resté.

Mme DE VARONNE.

Je succombe.—

SUZANNE.

Ah ! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

AMBROISE.

Madame,— ma bonne, ma chère maîtresse, revenez à vous,— ils ne sont plus ici.—

FRANÇOIS.

Ma foi, sans ma maison, sans mes gens, sans messieurs Henry, Lapierre, André, Guillot et Gros-Jean, qui nous ont parfaitement secondés, c'était fait de nous ; — l'armée ennemie avait le dessus.

Mme DE VARONNE.

Mais que vais-je devenir ?— l'orage est encore sur ma tête.— Je suis perdue, mes amis, je suis perdue.—

AMBROISE.

Il faut fuir.— Il faut aller.—

Mme DE VARONNE.

Où, grand Dieu ? et comment ? Qui voudra me donner un asile ? Si je m'éloigne, où trouver un Ambroise, un bienfaiteur, un père ? Qui dans l'univers aura pitié de moi ?—

FRANÇOIS.

Point de désespoir, du courage. — Ecoutez-moi. J'ai, à deux lieues d'ici, une parente un peu aisée, bonne femme, et qui me ressemble par le caractère ; cette nuit, nous prendrons le chemin de sa demeure ;— d'ici là, et pour vous cacher, je vais vous conduire.—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, LE PARTICULIER, LE MÉDECIN.

LE PARTICULIER.

Ma visite vous étonne sans doute, Madame, mais un intérêt puissant me conduit auprès de vous. Je viens essuyer vos larmes et réparer les maux qu'on vous a fait souffrir.

Mme DE VARONNE.

Mais, Monsieur, expliquez-vous, je vous le demande en grâce, qui êtes-vous ?

LE PARTICULIER.

Quand vous me connaîtrez.—Ah ! Madame, je tremble.—

LE MÉDECIN.

Du courage, mon ami.

LE PARTICULIER.

Vous allez me haïr !—

Mme DE VARONNE.

Vous haïr ! moi, Monsieur !— et pourquoi ?

LE PARTICULIER.

Regardez ces papiers.

(Il remet à madame de Varonne un paquet de lettres décachetées.)

Mme DE VARONNE, avec la plus grande surprise.

Les lettres que j'écrivais à mon frère !

LE PARTICULIER, se jetant à ses pieds.

Et vous voyez son fils, son unique héritier, — son fils qui vous demande grâce pour lui-même et pour la mémoire d'un père qui sans doute fut coupable envers vous, mais dont il ne lui appartient pas de juger la conduite.

Mme DE VARONNE.

Mon frère fut sans pitié, mais, je me plais à le croire, vous n'avez point partagé sa rigueur.— Votre âge n'est pas celui où l'on ferme son cœur aux cris de l'infortune, aux prières du malheureux, au spectacle touchant qu'offre l'humanité souffrante. — J'oublie tous les torts de mon frère, et ne vois ici qu'un parent, qu'un neveu qui paraît compâtir à ma peine.

LE PARTICULIER.

Et qui veut, s'il est possible, en effacer jusqu'au souvenir. (*Il lui présente un portefeuille.*) Souffrez que cette faible portion de ma fortune m'acquitte envers vous d'une dette.—

Mme DE VARONNE.

Vous ne me devez rien.—

LE PARTICULIER.

Je dois tout à l'humanité.

Mme DE VARONNE.

Mais quels droits puis-je avoir?

LE PARTICULIER.

Les plus sacrés.— Ceux du malheur, ceux de la vertu si long-tems éprouvée, ceux du sang qui coule dans mes veines, tous ceux enfin que je me plais à reconnaître en vous.— Ne me refusez pas.— Il y va du bonheur de ma vie.—Cette fortune immense, ces richesses dont je me vois possesseur, épurez-en la source en les partageant avec moi.— Votre frère eut des torts, ils pèsent sur mon cœur.— Ne me punissez pas des fautes que je n'ai point commises, et pardonnez à mon père en devenant l'amie, le guide, l'exemple de son fils.

Mme DE VARONNE.

Oui, je serai son amie; oui, j'accepte ses

bienfaits.— Ils m'honorent, loin de me dégrader.— Vos sentimens sont les miens : vous à ma place, moi à la vôtre, j'aurais fait, mon ami, ce qu'aujourd'hui vous faites, et mon orgueil ne peut souffrir d'un sacrifice que j'aurais exigé du vôtre ;—mon frère est pardonné, mes larmes en assurent son fils.

LE PARTICULIER.

C'est à présent que je suis parfaitement heureux.

FRANÇOIS.

Et moi aussi.— (*A Ambroise.*) Camarade, voilà une maison qui va se remonter, je me recommande à toi.

LE MÉDECIN, à madame de Varonne.

Je vous avais bien dit que vous aviez des amis plus que vous ne pensiez.

Mme DE VARONNE.

Comment jamais m'acquitter envers vous ?

LE MÉDECIN.

Portez-vous toujours bien, soyez heureuse, et aimez-moi un peu, je suis récompensé !—

Mme DE VARONNE, donnant la main au Docteur, et se retournant vers son neveu.

Vous à qui je dois tant,— vous ignorez tout

le bien que vous faites ; vous ne savez pas de quel poids vous soulagez mon cœur. — Grâce à vous, je puis à mon tour être utile à mon meilleur ami, à celui qui seul ne m'abandonna pas au sein de l'infortune, à celui dont la main essuya mes larmes, dont la compassion adoucit mes malheurs, au mortel généreux qui sacrifia le fruit de ses travaux et le soin de sa propre existence au soutien d'une vie que je perdais sans lui. — Regardez Ambroise, voyez mon bienfaiteur.

AMBROISE, à Suzanne, qui le retient.

Laissez-moi donc m'en aller. —

FRANÇOIS.

Veux-tu bien rester ? — nous avons du plaisir à te voir.

LE PARTICULIER.

Je le connais ; — je sais tout. — Mon Ambroise, non, vous ne vous éloignerez pas ; — quand on sait faire le bien, il faut savoir accepter le tribut de la reconnaissance.

AMBROISE.

Est-ce qu'on m'en doit ? est-ce que j'ai fait plus que mon devoir ? Si ma bonne maîtresse est contente de son Ambroise, à présent que la voilà riche et heureuse, elle le reprendra à son service : Ambroise tâchera de se corriger

de sa brusquerie, de ses défauts : Ambroise donnera, s'il le faut, sa vie pour madame de Varonne,— et Ambroise sera heureux.

FRANÇOIS.

Voilà une conduite qui t'assure à jamais mon estime.

Mme DE VARONNE ET LE PARTICULIER

Ambroise est notre égal, notre ami, notre plus tendre ami. —

LE PARTICULIER.

Il partagera notre sort.— Vous ferez tout pour lui.—

Mme DE VARONNE.

Vous le permettez ?

LE PARTICULIER.

Je l'exige.—

Mme DE VARONNE.

Mon bonheur est parfait.— Ainsi, mon cher Ambroise, nous ne nous quitterons jamais ;— vous êtes mon ami, ma fortune est à vous ;— point de remercîmens, vous me les avez interdits : oui, j'ai mon tour, Ambroise, et voilà *ma Journée.*

AMBROISE.

Je n'en ferai point,— car mon pauvre

cœur,— il est si plein,— que je ne saurais parler.— Touche-là, ma Suzanne,— je ne serai pas heureux tout seul, c'est là ce qui me fait plaisir.

SUZANNE.

Comment, Ambroise, est-ce qu'à présent que vous avez fait fortune, vous voulez bien encore ?—

AMBROISE.

Est-ce que si vous étiez riche, et que je fusse pauvre, vous ne m'épouseriez pas ?

SUZANNE.

Oh ! mon Dieu si,— et plutôt dix fois qu'une.

AMBROISE.

A la bonne heure.

SUZANNE.

Eh bien ! à présent viennent les petits gaillards, nous avons de quoi les recevoir.

CHŒUR.

Bannissons la plainte importune,
Le ciel a rempli nos désirs ;
Nous fixons enfin la fortune ;
Livrons nos cœurs aux doux plaisirs.

Enchaînons-le par le plaisir.

FIN D'AMBROISE.

NINA,

OU

LA FOLLE PAR AMOUR,

DRAME EN UN ACTE,

MÊLÉ D'ARIETTES,

PAR MARSOLLIER,

MUSIQUE DE DALAYRAC,

Représenté, pour la première fois, par les Comédiens-Italiens, le 15 mai, 1786.

NOTICE

SUR MARSOLLIER.

Benoit - joseph MARSOLLIER des VIVETIÈRES, né à Paris en 1750, était issu d'une famille de magistrats, et remplissait, avant la révolution, l'emploi de payeur de rentes à l'hôtel-de-ville.

Il donna, en 1774, son premier opéra-comique, et fit jouer ensuite quelques comédies en prose au Théâtre-Italien. Il avait déjà débuté dans ce genre en 1772; mais *Nina* fut celle, de ses pièces, qui lui fit le plus de réputation. Ayant éprouvé des revers de fortune, son talent devint pour lui une ressource, après ne lui avoir offert que des distractions. C'est lui qui, avec Méhul, Gaveaux, et surtout Dalayrac, fit long-tems prospérer l'Opéra-comique. Ses meilleures pièces seront toujours comptées au nombre des chefs-d'œuvres du répertoire de ce théâtre. A l'époque la plus dangereuse de nos troubles politiques, il osa consacrer sa plume à la défense de la morale, et ses deux pièces de *Gange* et de *la Pauvre Femme* attirèrent alors tout Paris.

Il avait loué le château d'Antorpas, en Franche-Comté, et il y venait passer, tous les ans, la belle saison avec Dalayrac. Ce château conserve, encore aujourd'hui, la trace de son séjour : on voit, dans les jardins qui en dépendent, le banc de Nina ; des tourelles massives, des créneaux, des ponts-levis, rappellent le poëte qui aimait à s'environner des anciennes images de la chevalerie qu'il a rajeunie dans ses ouvrages : il avait un goût particulier pour tout ce qui retraçait les tems féodaux et chevaleresques.

Sous le consulat de Buonaparte, il fut enfermé au Temple quelques jours. Le roi, à son retour en 1814, le décora de la croix de la légion-d'honneur.

Beaucoup de jeunes poëtes ont dû leurs succès à ses conseils ; il aidait de ses moyens pécuniaires ses amis dans le malheur.

On prétend que le refus, des comédiens, de jouer deux nouveaux opéras de lui, lui a causé un chagrin qui l'a conduit au tombeau. Il est mort, le 22 avril 1817, à sa campagne près de Versailles.

Les vingt-deux premières pièces qu'il présenta furent, dit-on, refusées. Il fallait qu'il eût une grande patience et une vocation bien prononcée pour ne pas se rebuter. Il n'y a pas

une de ses pièces faites pour le Théâtre-Français qui soit restée au répertoire.

Marsollier a été un des écrivains les plus originaux et les plus spirituels qu'ait eus l'Opéra-comique, dont on l'a appelé avec assez de raison le *Marivaux*. Il y en a peu qui aient égalé sa fécondité; on trouve, en général, beaucoup d'esprit et de facilité dans ses pièces; mais, beaucoup d'entre elles ont une tendance vers le mélodrame; aussi en a-t-il fait quelques-uns.

Voici la liste de ses productions dramatiques de tout genre.

THÉATRE-FRANÇAIS

Céphise, ou *l'Erreur de l'esprit*, comédie en un acte, 1783; *Trop de délicatesse*, comédie en un acte, 1798; *Le Vaporeux*, comédie en un acte, 1798; *L'Ami Clermont*, comédie en trois actes, 1807; *La Lettre et la réponse*, ou *Edmond et Caroline*, comédie en un acte; *Le Portrait*, comédie en trois actes et en vers (non-représentée); *La Mère jalouse*, comédie en un acte (non-représentée).

OPÉRA.

Anténor, tragédie-lyrique en un acte,

(non-représentée); *La Vallée de Tempée*, tragédie-lyrique en un acte; *Achille dans sa tente*, tragédie-lyrique en un acte; *Le Prix du talent*, en un acte.

THÉATRE-ITALIEN, OPÉRA-COMIQUE.

La Fausse peur, opéra en un acte, 1774; *Théodora*, opéra en trois actes, 1785; *Le Bal masqué*, opéra en un acte, 1772; *Nina*, ou *La Folle par amour*, opéra en un acte, 1786; *Les deux Petits Savoyards*, opéra en un acte, 1789; *Camille*, ou *le Souterrain*, opéra en trois actes; *Le Chevalier de la Barre*, opéra en un acte, 1791; *Gange*, ou *le Commissionnaire de Saint-Lazare*, opéra en un acte, 1794; *La pauvre Femme*, opéra en un acte; *Arnill*, ou *Le Prisonnier américain*, opéra en un acte; *Adèle et Dorsan*, opéra en trois actes, 1795; *Marianne*, opéra en un acte, 1796; *La Maison isolée*, opéra en deux actes; *Gulnare*, opéra en un acte, 1797; *Adolphe et Clara*, opéra en un acte; *Laure*, ou *L'Actrice chez elle*, opéra en un acte, 1799; *Le Rocher de Leucade*, opéra en un acte, 1800; *L'Irato*, opéra en un acte, 1801; *La Leçon*, ou *La Tasse de glace*, opéra en un acte; *Le Traité nul*, opéra en un acte, 1797; *Emma*,

ou *Le Soupçon*, opéra en trois actes; *Une Matinée de Catinat*, opéra en un acte, 1801.

OPÉRA-COMIQUE.

Lechmann, ou *La Tour de Neustadst*, opéra en trois actes, 1801; *Joyanna*, opéra en deux actes, 1802; *Léonce*, ou *Le Fils adoptif*, opéra en un acte, 1805; *Les deux Aveugles de Tolède*, opéra en un acte; *Deux mots*, ou *Une Nuit dans la forêt*, opéra en un acte, 1806; *Élise-Hortense*, opéra en un acte, 1809; *Constance et Théodore*, opéra en deux actes, 1803; *Le Concert interrompu*, opéra en un acte, 1802; *Primerose*, opéra en trois actes, 1798.

THÉATRE MONTANSIER.

Le Connaisseur, comédie en vers, en trois actes.

VARIÉTÉS.

En société avec M. Chazet. *Le Joueur d'échecs*, pièce en vaudeville, en un acte; *Les Quatre n'en font qu'Une*, pièce en un acte.

LA GAITÉ.

Zoraide et Zutiska, comédie en un acte.

AMBIGU-COMIQUE.

Philips et Sara, comédie en vers, en un acte.

THÉATRE DE MONSIEUR.

La Confiance trahie, comédie en un acte.

A LYON.

Beaumarchais, comédie en trois actes; *Saint-Evremont à Londres*, comédie en trois actes; *Ubald, et Sophiliste* ou *le Retour de la Terre sainte*, comédie en un acte; *La Caserne*, drame en trois actes; *La Nuit d'intrigue*, comédie en deux actes; *Le Précipice*, comédie en deux actes.

Pièces reçues au Théâtre-Italien, et non encore représentées.

Le Maniaque, en un acte; *Le Valet rusé*, en un acte.

MÉLODRAMES.

Jean de Paris.

PIÈCES POSTHUMES.

Constance de Mancini, en deux actes; *La Force du préjugé*, en un acte; *Le Bon-*

homme Marcel, en un acte ; *Molly*, ou *La Restitution*, en un acte ; *Le Sacrifice par amour*, en un acte ; *La Prisonnière d'État*, en trois actes, jouée ; *Roger* ou *Le tour du Page*, en un acte ; *Le Faux Sage*, en un acte.

En outre, Marsollier a laissé quelques autres petites pièces ou proverbes en vers et en prose et des poésies inédites.

PERSONNAGES.

NINA, fille du Comte, et ayant perdu la raison depuis quelques mois.
LE COMTE, son père.
GEORGES, nourricier du comte.
ÉLISE, femme de confiance, et gouvernante de Nina.
GERMEUIL, amant de Nina, cru mort.
MATHURINE, paysanne.
PAYSANS.
VIEILLARDS.
ENFANS.
JEUNES PAYSANNES.

NINA,

OU

LA FOLLE PAR AMOUR,

DRAME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un jardin. On y voit un banc sous quelques arbres; il est placé devant une grille qui conduit à la grande route. Au fond, un petit chemin qui monte et conduit au village. — Nina repose, mais on ne la voit point. — Élise est sur la scène, entourée de quelques paysans, à la tête desquels est Georges, nourricier du comte, père de Nina. Les uns descendent, les autres sont encore dans le chemin qui conduit au village.

ÉLISE, aux paysans.

Votre zèle, l'intérêt que Nina vous inspire, ne se ralentissent pas?...

GEORGES.

Bien au contraire, mam'selle Elise; eh! qui pourrait n'être pas touché de sa triste situation?...

ÉLISE.

Elle repose sous ces arbres; d'ici, il nous est facile de veiller sur elle, sans troubler son repos...

GEORGES.

Je la vois... Elle est bien calme, cette chère enfant! n'allons pas la priver d'un moment de tranquillité que le ciel veut bien lui accorder.

CHŒUR doux.

Dors, chère enfant, que le sommeil
Suspende un moment tes alarmes,
Et que pour prix de tant de larmes,
Le bonheur t'attende au réveil.

ÉLISE et GEORGES, à part.

Quel dommage!
A la fleur de son âge,
Avec un cœur si bon,
Avec tant d'attraits en partage....
Quel dommage
Qu'elle ait perdu la raison!
Dors, chère enfant, etc.

GEORGES.

S'il nous restait quelque espérance
Sur sa guérison.

ÉLISE.

Hélas! hélas! point d'espérance
Pour sa guérison.

LE CHŒUR.

Quoi! plus d'espérance
Pour sa guérison!
Ah! quel dommage,
Quelle douleur,
Pour Monseigneur,
Pour tout le village.
Dors, chère enfant, etc.

GEORGES.

Vous avais promis d'leur raconter la cause de ce grand malheur.

ÉLISE.

Oui, mon cher Georges, et je vais acquitter ma parole.

GEORGES.

Comme nourricier de Monseigneur, j'en ons su queuque chose; je n'leur ons pas caché, mais c'est d'vous-même, mam'selle Élise, qu'ils veulent savoir toutes les circonstances, et pour moi, j'sis bien sûr d'n'en pas entendre le récit, sans en être encore attendri.

ÉLISE.

Approchez tous, et écoutez-moi...

(Tous font un cercle autour d'elle, et prêtent la plus grande attention.)

Vous connaissez la naissance, la richesse du père de Nina; Germeuil, élevé avec elle,

ne put la voir sans l'aimer. Elle était née sensible. Germeuil avait toutes les vertus, il fut payé de retour. Le Comte, père de Nina, voyait, sans peine, cette flamme naissante; il flatta même Germeuil de lui accorder la main de sa fille. L'époque était fixée... Un rival plus riche, plus puissant, se présente, et le Comte a la faiblesse de rompre ses engagemens : Nina gémit, Germeuil se désespère, le Comte résiste, Germeuil est congédié, traité sans nul égard; je veux parler pour lui, on m'impose silence; et je mêle mes larmes à celles de ma jeune maîtresse.

GEORGES.

C'est donc bien vrai, c'est monsieur le Comte, c'est mon fils qui a été capable de ce trait-là, je ne pouvions le croire; il a toujours passé pour un si bon père, pour un si bon ami... Mais, pardon, je ne vous interromprons plus.

ÉLISE.

Germeuil voulait au moins dire un dernier adieu à Nina, je ne crus pas devoir lui refuser ce faible adoucissement; nous nous rendons dans le parc, déjà nous distinguons la voix de Germeuil, mais celle de son rival se fait aussi entendre; l'explication paraît vive, bientôt l'éclat des épées... Germeuil fait un cri... tombe, et nous voyons son sang cou-

ler... Nina perd connaissance, je cours au château demander du secours, on l'y porte mourante; et quand elle ouvre les yeux, le premier objet qui se présente... c'est son père, tenant par la main le meurtrier de Germeuil, et lui ordonnant de le regarder comme son époux. Nina, muette d'effroi, d'indignation, ne peut résister au combat affreux qu'elle éprouve; elle veut parler, et les expressions se refusent à sa douleur! Elle veut pleurer, et les larmes se sèchent dans ses yeux! Ses traits s'altèrent, sa raison est troublée, une fièvre dévorante, un délire affreux s'emparent de tous ses sens, la présence de son père, celle de l'odieux rival, ne font que l'augmenter encore; tous les secours de l'art sont employés, on réussit à la rendre à la vie; mais, hélas! on ne peut rétablir sa raison. Le père, repentant, désespéré, ne pouvant soutenir ce spectacle, me laisse ce dépôt si cher; et Nina, plus intéressante, plus respectable que jamais, offre à tous ceux qui la voient, une déplorable victime de l'amour et de la sévérité.

GEORGES.

Et Germeuil?...

ÉLISE.

Le bruit de sa mort était venu jusqu'à nous; mais, dans ce moment même, Nina avait

tout-à-fait perdu le souvenir de ce funeste événement... L'idée de Germeuil, tendre, fidèle, cette idée, si long-tems chère à son cœur... était la seule qui ne se fût pas effacée de sa mémoire, et la seule qui l'occupe encore; elle le croit en voyage et sur le point de revenir... Vous voyez ce banc, presque en face de la route... Eh! bien, tous les jours elle vient l'y attendre; le froid, le soleil, l'intempérie des saisons, rien ne peut l'en détourner; elle s'y assied, porte un bouquet qu'elle a cueilli pour lui... l'heure passée, elle soupire, essuie une larme, et s'en va avec l'espoir trompeur de le voir le lendemain.

GEORGES.

Mais son père?...

ÉLISE.

Livré à la douleur, aux remords, il m'écrit cependant qu'il ne peut supporter plus long-tems une absence qui le prive de voir sa fille; il revient... Mais, hélas! nous ne pouvons lui offrir d'autre consolation que celle de pleurer avec lui.

GEORGES.

Pauvre Nina!

UN PAYSAN.

Comme elle est bonne!

UN AUTRE PAYSAN.

Comme elle est généreuse !

GEORGES.

Que trop, et nous venions vous dire.... Mais voici Monsieur; éloignons-nous.

ÉLISE.

Oui, il sera peut-être bien aise de me parler un moment en particulier.

(Ils s'en vont.)

SCÈNE II.

LE COMTE, ÉLISE.

LE COMTE.

Ma chère Élise, j'accours, dévoré d'inquiétude ; parle, à quoi dois-je m'attendre ?

ÉLISE.

Nous ne sommes pas plus heureux qu'avant votre départ.

LE COMTE, tristement.

Je n'ai plus rien à te demander. Elle est à présent ?...

ÉLISE.

Dans ce bosquet.

LE COMTE.

Dieu ! et si elle m'aperçoit ?...

ÉLISE.

Ne craignez rien ; le sommeil l'a accablée, et je vais près d'elle attendre l'instant de son réveil.

LE COMTE.

Cours, et, sur-le-champ, viens m'avertir.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

LE COMTE.

Aimable et malheureuse enfant, que ne peux-tu entendre tout ce que le repentir sait m'inspirer !...

AIR.

O ma Nina, fille chérie ;
Tu ne sais pas l'excès de ma douleur !
Du repos de toute ma vie,
Faut-il payer un instant de rigueur !
Déjà l'amour et l'hyménée
Préparaient à Nina leur chaîne fortunée ;
Germeuil à ses genoux lui peignait son ardeur ;
Son timide embarras, son éloquent silence,
Le sourire de l'innocence,

Trahissait à nos yeux le secret de son cœur ;
J'allais jouir de leur bonheur....
J'ai tout détruit.... c'est moi ! moi, son ami ! son père !
O souvenir trop douloureux !
Il m'afflige, il me désespère.
Que fais-je à présent sur la terre ?
Je n'y puis jamais être heureux :
O mort, termine ma carrière.
Que fais-je à présent sur la terre ?
Je n'y puis jamais être heureux.

SCÈNE IV.

GEORGES, LE COMTE.

GEORGES, et quelques vieux paysans.

PARDON, Monseigneur.

LE COMTE.

Ah ! te voilà, mon cher Georges ?

GEORGES.

Oui, Monseigneur, c'est moi ; c'étiont les Notables, les Anciens du village... Nous vous troublons peut-être ?

LE COMTE, vivement.

Jamais, mes amis, surtout si vous venez m'offrir l'occasion de vous être utile.

GEORGES.

Grâces à vos bontés et à celles de mam'selle Nina, nous ne manquons de rien, all' est si noble! Car il faut que vous sachiez, Monseigneur, qu'all' méconnaît tout le monde, hors les pauvres, et qu'alle a tout oublié, excepté l'habitude qu'all' avait de nous faire du bien.

LE COMTE, vivement.

Elle est encore sensible à ce plaisir?.... Quelle joie vous me causez!... Ah! c'est la première que j'aie goûtée depuis long-tems!...

GEORGES.

Elle nous donne sans cesse; mam'selle Élise y fournit, et nous défend de la contrarier; cependant, Monseigneur, j'avons des scrupules.

LE COMTE.

De recevoir d'elle? eh! songez donc, mes chers amis, que vous me priveriez par là du seul moyen qui me reste de lui faire passer un moment heureux... Acceptez, acceptez tout... Le ciel écoute avec bonté les vœux de l'honnête indigence... priez-le; qu'il vous exauce, et vous serez acquittés.

GEORGES, avec vivacité et ame.

Eh! nous ne fesons pas autre chose, Mon-

seigneur; il n'y a pas un enfant, grand comme ça, (*Montrant avec sa main.*) pas un vieillard sur le bord de son tombeau, qui ne prie nuit et jour pour voir cesser votre chagrin!...

LE COMTE.

Je vous remercie; mais pendant qu'Élise est encore auprès de ma fille, vous qui la voyez tous les jours, parlez-moi d'elle, de sa santé. On m'a mandé qu'elle était parfaitement rétablie.

GEORGES.

AIR.

Ah! pour ses jours n'ayez point de frayeur.
Chaque instant nous rassure encore;
Queu dommag' qu'un' si belle fleur
Nous fût ravie à son aurore!
A-t-elle un instant de gaîté?
Nous croyons sa peine finie;
Tout le village est enchanté,
Chacun s'embrass', chacun s'écrie:
Queu doux espoir! ah! quel bonheur!
Courons l'apprendre à Monseigneur.
Mais, hélas! sa douleur cruelle
Dissip' bientôt cet espoir consolant;
Nina pleure, et dans l'même instant
Tout le villag' pleure avec elle.

LE COMTE, à tous les vieux.

A quoi passe-t-elle son tems? Répétez-

moi tous ces détails ; sans doute elle se promène souvent ?

GEORGES.

Toute la journée.

LE COMTE.

Seule ?

GEORGES.

Presque toujours.

LE COMTE.

La démarche triste ? Le regard sombre ?

GEORGES.

Oh ! oui, des yeux... qui font ben d'la peine à voir... Mais aussi, dans ce même instant, s'il se rencontre sur son passage un malheureux... un vieillard... un d'nous enfin ! sa figure se déride, elle prend l'air content.

LE COMTE.

Elle prend l'air content ? Ah ! trouvez-vous toujours sur son passage... Parle-t-elle quelquefois de son père ?

GEORGES.

Hélas !... un jour, on vous nomma devant elle... des pleurs coulèrent aussitôt de ses yeux... une pâleur subite...

LE COMTE.

Mes amis, ne me nommez jamais.

GEORGES, à part.

Qu'il est à plaindre!...

LE COMTE.

Le ciel me punit bien sévèrement.

GEORGES.

Il s'apaisera.

LE COMTE.

Nina ne m'aime plus.

GEORGES.

All' vous aimera.

LE COMTE.

Je n'ose m'en flatter; mais qu'elle me souffre au moins près d'elle!...

GEORGES.

All' vous souffrira, all' vous aimera, all' guérira même.... Monseigneur, espérez, espérez tout.

LE COMTE.

Non, non, non.

GEORGES.

Au moins, si nous ne pouvons adoucir vos peines, nous saurons toujours les partager...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ÉLISE.

ÉLISE, accourant.

Elle vient la tête penchée, l'œil fixe, son bouquet à la main, elle cherche à être seule; ne la contraignons point.

LE COMTE.

Je me soumets à tout : mais promets-moi que je la verrai, que je l'entendrai.

ÉLISE.

Caché sous ces arbres, vous pourrez la contempler à votre aise : assise sur ce banc, souvent elle y chante des chansons qu'elle compose et que bientôt elle oublie; souvent aussi elle s'entoure de jeunes paysannes, d'habitans du village; les prévient, les caresse, et est enchantée quand on la paie de retour.

GEORGES

Et vous jugez, Monseigneur, si cela doit leur coûter !...

LE COMTE.

La voilà ! emmenez-moi, je ne pourrais

résister au plaisir de la serrer contre mon cœur.

SCÈNE VI.

NINA; ses cheveux sont sans poudre, bouclés au hasard; elle est vêtue d'une robe blanche; elle tient un bouquet à la main; sa marche est inégale; elle s'arrête, elle soupire, et va s'asseoir en silence sur le banc, le visage tourné vers la grille.

NINA, après un petit silence.

Voici l'heure où il doit venir... Il viendra... aujourd'hui.... ce soir... il me l'a promis.... Et où serait-il plus heureux qu'auprès de celle qu'il aime, et dont il est si tendrement aimé ?... Ces fleurs, pour lui... ce cœur ! pour lui... Et il ne vient pas ! Oh ! que les jours sont longs ! que la nature est triste !.... Je n'existe plus... non, je ne vivrai que lorsqu'il sera près de moi... Et il ne vient pas ! On l'en empêche peut-être... qui ?... je ne sais.... eux ! des méchans... Que je suis mal !... ici... partout !... Mais si Germeuil revenait ! Oh ! tout serait bien alors.

CHANSON.

Quand le bien aimé reviendra
Près de sa languissante amie,

Le printems alors renaîtra.
L'herbe sera toujours fleurie ;
Mais je regarde... Hélas !... hélas !
Le bien-aimé ne revient pas.

Oiseaux vous chanterez bien mieux
Quand du bien-aimé la voix tendre
Vous peindra ses transports, ses feux ;
Car c'est à lui de vous l'apprendre ;
Mais, mais.... j'écoute.... Hélas !... hélas !
Le bien-aimé ne chante pas.

Écho, je t'ai lassé cent fois
De mes regrets, de ma tristesse ;
Il revient : peut-être sa voix
Te demande aussi sa maîtresse.
Paix.... il appelle !.... Hélas !... hélas !
Le bien-aimé n'appelle pas.

SCÈNE VII.

NINA, à Élise, qui s'est approchée doucement.

Ah ! te voilà.... Bonne ! j'oublie toujours ton autre nom.

ÉLISE.

Elise.

NINA.

J'aime mieux le premier.

ÉLISE, avec affection.

Et moi!

NINA.

Eh bien! Bonne, il ne vient pas.

ÉLISE.

Sans doute un obstacle insurmontable....

NINA.

Oh! oui... si je savais où aller le trouver... crois-tu qu'il soit bien loin?

ÉLISE, très-troublée et soupirant.

Bien loin!

NINA.

Cela t'afflige aussi?

ÉLISE, avec ame.

Beaucoup... Vos petites amies sont là.

NINA, avec gaîté.

Tant mieux, tant mieux, fais-les venir.

SCÈNE VIII.

(De jeunes filles et plusieurs enfans, très-petits, accourent. Elise porte une corbeille où il y a du pain, des fruits, et quelques légers présens.)

NINA, aux peties filles.

Bonjour, petites, bonjour !... Vous avez bien soin de moi ; vous ne m'abandonnez pas... ne vous lassez point : cela porte bonheur d'avoir pitié des malheureux... Eh ! bien, je suis là, je l'attends ; mais, dites-moi, vous êtes-vous souvenues de prier le ciel pour qu'il le ramène bientôt.

LES PETITES FILLES.

Oui, oui.

NINA.

Je parie que vous n'avez pas retenu son nom.

UNE PETITE FILLE.

Germeuil.

UNE AUTRE, plus bas, avec finesse et sentiment.

Le bien-aimé.

NINA, avec joie.

Le bien-aimé ! oui, oh ! tu sais bien, toi ! tiens.

(Elle lui donne sa bague.)

LA PETITE FILLE.

Un diamant ?

NINA, avec regret.

Oui, ce n'est que cela..

LA PETITE FILLE.

Ce simple anneau ?...

NINA, fâchée de la refuser.

Non, je ne puis pas : tu ne sais donc pas qui me l'a donné, et quand il reviendra ! que dirait-il, s'il ne me le voyait plus ! (*Les petites filles témoignent, par gestes, leur douleur.*) Il va venir, et j'ai fait une chanson, écoutez... ah ! je l'ai oubliée, qu'importe, j'ai toujours à lui dire quelque chose que je n'oublierai jamais... Germeuil ?... te voilà ?... je suis contente... c'est bien ; ça ? Et, vous, vous m'avez promis de lui dire... Qu'est-ce que vous lui direz ?...

ÉLISE.

Elles chanteront ce que vous leur avez appris.

NINA, triste et étonnée.

Je leur ai appris !... j'oublie tout... Rap-

pelez-le moi donc, et pour cette fois, je vo
écouterai si bien, que je ne l'oublierai plu

LES JEUNES FILLES.

Germeuil, ta Nina, loin de toi,
Était bien malheureuse.

NINA, vivement les arrêtant.

Non, non, écoutez comme je dis.

(Elle répète plus tendrement.)

Germeuil, ta Nina, etc.

LES JEUNES FILLES.

Aujourd'hui, qu'elle est près de toi,
La voilà bienheureuse.

NINA.

A moi...

Aujourd'hui, etc.

(Alors sa tête se monte, et elle continue sans suite.)

DÉLIRE.

Oui, près de toi
Bienheureuse,
Bien malheureuse
Loin de toi.
Mais je le voi,
Bonheur pour moi.
Il dit qu'il m'aime,
O joie extrême!
Je te revoi.

Tu fuis.... Pourquoi?....
Ce n'est plus toi,
Et pourtant moi,
Je suis encore.
Ciel, je t'implore,
Qu'il ait ma foi....
Que je le voie un jour, une heure!
Que je lui dise, te voilà,
(Montrant son cœur.)
Toujours Germeuil a régné là.
Et puis après que Nina meure.

(Elle s'appuie sur l'épaule d'une de ses camarades, qui témoignent leur douleur.)

LES QUATRE PETITES FILLES ET ÉLISE, EN CHŒUR.

Mourir! Quel mot prononcez-vous!
Nina vivra, Nina vivra pour nous.

NINA, revenant à elle et avec beaucoup d'ame, à Elise.

Oui, elle vivra pour vous, pour toi et pour Germeuil... (*Naivement.*) Mais vous pleurez, ah! ne me plaignez pas! j'ai eu un instant de bonheur, j'ai cru le voir!

ÉLISE, à part.

J'aperçois le Comte; il n'aura pu résister à l'envie de parler à sa fille.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, GEORGES.

LE COMTE, à Georges.

Approchons! elle me voit... Elle paraît me regarder sans frayeur.

GEORGES.

Ah! sans doute, elle ne vous reconnaît pas.

(Le Comte soupire et s'avance; Nina le fixe pendant quelque temps, et témoigne un léger mouvement d'inquiétude.)

NINA, se cachant derrière sa Bonne.

Bonne, allons-nous-en.

ÉLISE.

Pourquoi?

NINA.

Je vois là un homme... allons-nous-en.

ÉLISE.

Vous l'affligerez.

NINA.

L'affliger! moi... tu crois?... je reste, je ne veux affliger personne... Qui est-il?

ÉLISE, embarrassée.

C'est un voyageur.

NINA, cherchant à rappeler ses idées.

Voyageur!

ÉLISE.

Il vient nous demander l'hospitalité.

NINA.

Il a bien fait... l'as-tu remercié ? Je n'ose lui parler. Il m'impose... parle-lui, toi... (*Le Comte s'éloigne.*) Il s'éloigne... pourrait-il me craindre ?... Monsieur, monsieur ! approchez, n'ayez pas peur d'une pauvre fille; c'est Nina : tout le monde la connaît et la plaint... Restez-vous avec nous ?

LE COMTE.

Oui, si ma présence ne vous est pas importune.

NINA.

Il a parlé, et... je ne sais pourquoi, mon cœur a tressailli.

LE COMTE, alarmé, à part

Ciel ! toujours...

NINA.

Je suis remise, pardonnez : une crainte en vous voyant... Il faut excuser l'état où je

suis ; si l'on vous en apprenait la cause, vous en seriez touché, j'en suis sûre.

LE COMTE, étouffant.

Personne ne peut prendre à vos peines plus d'intérêt que moi.

NINA.

Vous soupirez ! vous avez aussi des chagrins ?

LE COMTE.

De bien grands.

NINA, vivement, d'abord.

Je pleurerai avec vous... Eh ! que venez-vous faire ici ? (*Avec ame.*) Y attendez-vous quelqu'un ?

(Pendant cette scène, Élise est au fond du théâtre, avec les petites filles.)

LE COMTE.

J'y viens chercher ma fille.

NINA.

Vous avez une fille ? vous l'aimez, n'est-ce pas ? vous la rendez bienheureuse ?

LE COMTE.

C'est le but de tous mes désirs.

NINA.

Que le ciel vous protége, et vous console !

oui, rendez-la bienheureuse, ne l'affligez jamais, et surtout si elle aimait, gardez-vous de la contraindre dans le choix de son cœur; cela fait un mal...

(Appuyant sur cette fin avec l'air de la profonde douleur.)

LE COMTE.

Je le sais.

NINA, douloureusement.

Oh! non, non, vous ne pouvez pas le savoir.

LE COMTE, à part.

Quel supplice!

NINA.

Tenez, regardez-moi; j'étais heureuse autrefois, avant que Germeuil se fût en allé; à présent, je gémis sans cesse, j'afflige tout le monde, je suis à la merci d'étrangers, je n'ai plus de parens, d'appuis...

LE COMTE, vivement.

N'avez-vous pas un père?

NINA, étonnée et cherchant à se rappeler.

Un père!... moi... non, non, jamais. Ah! si j'avais eu un père, il m'aurait protégée, il m'aurait unie à Germeuil; et la pauvre Nina ne serait pas seule, passant ses tristes jours à at-

tendre celui qu'elle aime, et à fatiguer la pitié de ceux qui l'entourent.

LE COMTE, avec désespoir.

Nina, vous me déchirez!

NINA.

Que vous ai-je donc dit? Plus de ces yeux-là, bon étranger, quittez cet air sombre; souriez.... que les larmes ne soient que pour Nina.

(Elle penche sa tête, et tombe dans une rêverie profonde.)

LE COMTE, dans un mouvement de tendresse.

Ma chère!... (*A part.*) Que ne puis-je dire ma fille! mais hélas! je n'ose encore prononcer ce doux nom!

(Pendant qu'il parle, Nina s'éloigne pensive et triste, et va s'asseoir sur le banc, les yeux fixés sur la grille.)

ÉLISE, bas au Comte.

Elle ne vous entend plus.

NINA, l'œil égaré.

Les larmes... toujours... je m'en irai... oh! non, non... parce que demain... lui... ici... (*Elle sourit avec l'air égaré.*) Que demain!.. (*Elle soupire.*) Que demain!...

(Elle tombe dans une tristesse sombre.)

ÉLISE.

La voilà tombée dans une rêverie profonde, que souvent nous avons peine à faire cesser. Je viens d'envoyer les petites avertir le berger, qui n'attend qu'un signal pour jouer des airs qui tirent toujours Nina de sa sombre tristesse; profitez de ce moment pour vous remettre du trouble où vous êtes.

LE COMTE, s'éloignant.

Est-il un père plus malheureux!

(On entend une musette, le berger paraît au haut du chemin et prélude; les petites filles sont avec lui.)

NINA.

Ah! Bonne, c'est le berger qui joue.

ÉLISE.

Oui, le travail est fini, et l'on va se réunir.

NINA, avec l'empressement d'un enfant.

Écoute, écoute donc!

(L'air continue; Nina paraît l'écouter avec une joie naïve et marque la mesure.)

ÉLISE.

Allons avec lui au village, nous en ramènerons ceux à qui vous destinez vos présens.

NINA.

Avons-nous encore quelque chose à leur donner?

ÉLISE.

Sans doute.

NINA.

Courons... (*Reprenant l'air triste et regardant le banc.*) Il faut donc s'en aller sans Germeuil, sans lui donner le bouquet que j'ai fait pour lui! (*Elle le laisse sur le banc; avec la plus grande expression.*) Adieu, fleurs; arbres, oiseaux, tous les jours témoins de mes peines... Banc sur lequel j'ai tant pleuré..., adieu, je reviendrai bientôt vous voir.

(Elle s'en va, et on la voit monter et suivre le chemin qu'a pris le berger accompagné des petites filles.)

LE COMTE, se rapprochant, à Élise.

Suis-la.

ÉLISE.

Je ne veux pas avoir l'air de l'observer trop, cela la tourmente; mais je me trouve toujours aussitôt qu'elle peut me désirer.

LE COMTE.

Que d'obligations!...

ÉLISE.

Aucune, je suis conduite par mon cœur et par l'attachement qu'elle m'inspire; je vais la rejoindre.

SCÈNE X.

LE COMTE.

Chaque mot qui lui est échappé sur moi, sur Germeuil, me perçait le cœur... Hélas! sans lui, le retour de sa raison ne fera que changer ses maux... Mais, que se passe-t-il dans cette allée du parc?... Les domestiques rassemblés... mes gardes... un jeune homme au milieu d'eux!... Il résiste... se permettrait-on quelque violence?... Voici Georges qui accourt...

SCÈNE XI.

GEORGES, LE COMTE.

GEORGES, tout essoufflé.

Ah! Monseigneur, ah! mon fils, je viens vous instruire...

LE COMTE.

Tu es tout troublé! que s'est-il passé?

GEORGES.

Vous ne pouvez vous l'imaginer.

LE COMTE.

Tu augmentes mon inquiétude.

GEORGES.

Germeuil...

LE COMTE.

Eh bien !

GEORGES.

Il n'est pas mort.

LE COMTE.

Germeuil !

GEORGES.

Je ne pouvions en croire nos yeux.

LE COMTE.

Tu l'as vu ?

GEORGES.

Il est ici.

LE COMTE.

Tu te trompes.

GEORGES.

Je l'ai vu, c'est lui, j'en sommes sûr.

LE COMTE.

Mais par quel prodige, et pourquoi dans le parc ?

GEORGES.

A peine était-il arrivé, qu'il a cherché à

séduire les jardiniers, il les a priés de le laisser entrer; il voulait seulement, disait-il, voir Mam'selle et parler à Élise; ça leur a paru suspect; alors, ne pouvant les gagner, il a imaginé de passer pardessus le mur, on le guettait; on l'a entouré; il résistait... Par bonheur; je me sommes trouvé là, j'ons reconnu Germeuil; j'ons dit qu'on ne le laissât pas échapper, et sachant tout le plaisir que ça vous ferait, je n'ons plus senti le poids des années, je sommes accouru, et j'me trouvons trop heureux d'avancer, d'un instant, la joie que ça doit vous causer.

LE COMTE.

Ah! mon ami, quelle heureuse nouvelle! Quoi! le ciel l'a conservé, et c'est lui qui nous l'amène! qu'on le conduise ici, et surtout qu'on ne lui dise pas...

GEORGES.

Je l'ons bien défendu... Mais le voici.

LE COMTE.

Laissez-nous.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, GERMEUIL, pâle, les cheveux défaits, sans chapeau, environné de garçons jardiniers et de domestiques.

GERMEUIL, à ceux qui le conduisent.

Ou me conduisez-vous ? Vous ne savez pas à quel ennemi vous me livrez !

GEORGES, allant à lui.

Monsieur le Comte est bon.

GERMEUIL.

Il est injuste et cruel.

LE COMTE.

Non, je viens...

GERMEUIL.

Pour insulter à mes peines.

LE COMTE.

Pour les partager, mon fils !

GERMEUIL.

Son fils !

LE COMTE.

Pourrais-tu refuser ce doux nom ? viens dans mes bras !

DUO.

GERMEUIL.

Est-ce donc un songe, un délire !
Qui, moi, moi, je suis dans vos bras !

LE COMTE.

Ce n'est point un songe, un délire !
Mon fils ! je te tiens dans mes bras ;
Le ciel conduit ici tes pas
Pour adoucir le mal qui me déchire.

GERMEUIL.

Le ciel conduit ici mes pas,
Pour adoucir le mal qui vous déchire ?

LE COMTE.

Ce n'est point un songe, etc.

GERMEUIL.

Est-ce donc un songe, etc.

GERMEUIL.

Mais qu'avez-vous, mon père !

LE COMTE.

Hélas !
Nina....

GERMEUIL.

Quoi ! le trépas !...

LE COMTE.

Non, non, Nina respire....

ENSEMBLE.

GERMEUIL.

Elle respire, et je suis dans vos bras,
Que ce moment pour mon cœur a d'appas!....

LE COMTE.

Mon fils, je te tiens dans mes bras;
Que ce moment pour mon cœur a d'appas!

Ah! je tremble de te le dire;
Mais dans ce jour une affreuse douleur....

GERMEUIL.

Elle respire! Eh! quel autre malheur?....
Hélas! j'ai donc perdu son cœur?....

LE COMTE.

Non; pour toi seul elle soupire.

GERMEUIL.

Toujours je possède son cœur;
Ah! pour Germeuil, il n'est point de malheur.

LE COMTE.

Il est encore, il est plus d'un malheur.

GERMEUIL.

Vous approuvez ma tendre ardeur,
Elle est fidèle, elle respire;
Non, pour Germeuil il n'est point de malheur.

ENSEMBLE.

GERMEUIL.

Elle est fidèle, elle respire;
Non, pour Germeuil il n'est point de malheur.

LE COMTE.

Si je parle, je te déchire!
Tremble, frémis; il est plus d'un malheur.

LE COMTE.

Tu vas voir Nina.

GERMEUIL.

Je brûle d'être à ce moment.

LE COMTE.

Crains-le, plutôt.

GERMEUIL.

Et vous dites qu'elle m'aime!

LE COMTE.

Tu n'as donc pas entendu parler d'elle, depuis ce combat malheureux?

GERMEUIL.

On m'a transporté, mourant, chez un ami; persuadé que Nina était l'épouse de mon rival, j'étais indifférent sur tout ce qu'on pouvait faire de moi; mais, au bout de quelque tems, revenu, malgré moi, de ma blessure,

dévoré d'amour, d'inquiétude, détestant le jour qu'on m'avait conservé, rappelant un reste de forces, j'ai trompé les soins vigilans de celui qui m'avait éloigné de ce séjour, je suis accouru, j'ai voulu voir Nina, lui dire que je l'aimais encore, et mourir à ses yeux.

LE COMTE.

Partout le bruit de ta mort s'est répandu, et Nina...

GERMEUIL, avec joie.

Y a été sensible ? Quel bonheur !

LE COMTE.

Qu'oses-tu dire ? Frappée d'un coup si inattendu, sa raison...

GERMEUIL.

Dieu ! Nina...

LE COMTE.

Il est trop vrai !

GERMEUIL, avec fureur.

Cruel ! c'est votre ouvrage; c'est votre inflexible sévérité, et je viens pour être témoin !... Père barbare !

LE COMTE.

Ah ! mon fils, ne m'accable pas : songe combien déjà je suis malheureux !

GERMEUIL.

Pardonnez à l'excès de mon désespoir.... il est affreux.

LE COMTE.

Juge du mien, puisque tu n'es pas coupable.

GERMEUIL.

Je n'ose plus vous questionner.

LE COMTE.

Sa raison est tout-à-fait égarée, elle ne connaît personne.

GERMEUIL.

Elle ne reconnaîtra pas même Germeuil ?

LE COMTE.

Je le crains ; mais tu l'entendras, sans cesse parler de toi.

GERMEUIL, avec une joie tendre.

De moi ? Dieu !

LE COMTE.

Elle vient tous les jours t'attendre sur ce banc.

GERMEUIL, allant au banc, et avec un vif intérêt.

Sur ce banc ?

LE COMTE.

Et là, elle t'appelle.

GERMEUIL, avec joie.

Elle se ressouvient encore de mon nom?

LE COMTE.

C'est le seul qu'elle n'ait pas oublié. Elle te fait un bouquet qu'elle laisse ensuite.

GERMEUIL.

Je l'aperçois... Elle l'a cueilli pour moi? Et où est-elle à présent?... Courons, mon père! courons...

LE COMTE.

Arrête... et modère ton impatience, il faut que j'aille au-devant d'Élise; il est nécessaire de la prévenir, et de la consulter. Je reviens, dans l'instant, te faire part de ce qu'elle m'aura dit; reste, je t'en prie, j'ose même te l'ordonner.

SCÈNE XIII.

GERMEUIL.

Quel changement dans mon sort!..... mais aussi quel événement affreux!... j'avais besoin d'être seul dans ce premier moment, je n'aurais pu supporter sa vue.... Nina!....

infortunée !... Mille souvenirs touchans !....
Que ces lieux me sont chers !

AIR.

C'est donc ici que chaque jour
Nina vient raconter sa peine,
C'est donc sur ce banc que l'Amour
Tous les jours, pour moi, la ramène !
De ces oiseaux les doux accens,
Ces rameaux qu'agitent les vents,
Et cette fleur qu'elle a cueillie,
Tout ici rappelle à mes sens
Les plus heureux jours de ma vie.

RÉCITATIF.

(Il va au banc.)

Là.... toujours là.... Quel doux charme m'attire !

(Il s'assied.)

Assis dans ces lieux, je ressens
Tous les feux que l'Amour inspire;
Je crois, dans mes transports brûlans,
Respirer l'air qu'elle respire.

(Vivement.) (Il se lève.)

Amour, encore ce bienfait,
Voudrais-tu laisser imparfait
Ton plus aimable ouvrage ?
De la raison rends-lui l'usage.
Amour, Amour, encore ce bienfait.

SCÈNE XIV.

LE COMTE, GERMEUIL.

LE COMTE.

ÉLISE étonnée, interdite, ravie, ne sait que nous conseiller; elle craint, elle espère... Mais, Nina vient...

GERMEUIL, l'apercevant descendre.

Je l'aperçois! quel désordre dans ses yeux!.. ah! mon père!

LE COMTE.

Éloignons-nous: tu t'accoutumeras, par dégrés, à ce triste spectacle. Quand tu seras remis du trouble que son état te cause, tu paraîtras; il faudra que tu arrives par cette route, tu entreras par la grille: et une fois avec elle, ta prudence te suggèrera ce qu'il faudra faire pour rappeller sa raison, sans risquer ses jours.

GERMEUIL, n'osant regarder Nina.

Ah! fuyons...

(Ils sortent.)

SCÈNE XV.

NINA entre, tenant d'une main un enfant, et de l'autre, un vieillard; elle est entourée d'habitans du lieu, de différens âges, qui sont tous parés de ses dons.

CHŒUR.

CHANTONS Nina, notre tendresse,
Et ses bontés, et ses bienfaits;
All' nous soulage, all' nous caresse.
Je n' voulons la quitter jamais.

NINA.

Vos soins, votre tendresse,
Calment l'excès de ma tristesse;
Pourquoi parler ici de mes bienfaits?
Aimez Nina, ne la quittez jamais.

LE CHŒUR continue.

Chantons, etc.

LE CHŒUR repr.

Chantons Nina, chantons notre tendresse,
Et ses bontés, et ses bienfaits;
All' nous soulage, all' nous caresse.
Je n' voulons la quitter jamais.

NINA.

Aimez Nina, ne la quittez jamais.

GEORGES.

Tiez, j'ons dans l'idée
Q' votre chagrin finira.

MATHURINE.

Moi, j'ons la même pensée,
Votre chagrin finira.

(Ici Germeuil paraît dans le chemin qui est fermé par grille, de façon à être vu par les spectateurs.)

GEORGES.

Votre ami reviendra.

MATHURINE, après.

Votre ami reviendra.

NINA.

Quelle douce idée!....

LES DEUX AUTRES.

Dans huit jours, dès demain,
Peut-être aujourd'hui même.

NINA.

Ah! je vois bien qu'ici l'on m'aime,
On veut adoucir mon chagrin.

LES DEUX VIEUX.

Oui, le Ciel moins sévère,
Sera sensible à not' prière.

TOUS.

Aujourd'hui tout changera,
Et le bien-aimé reviendra,

(A la fin du chœur, Germeuil paraît dans la route Comte le suit; Élise est sur la hauteur, qui regarde.

(Les paysans remontent lentement au village, en témoignant un vif intérêt sur ce qui va se passer.)

NINA, à tous.

Adieu... adieu... adieu... demain, nous....

(Dans ce moment même, Germeuil poussant la grille, se trouve en face d'elle. Elle s'arrête au milieu de sa phrase, et pousse un cri.)

Ah!...

(Elle reste immobile, porte la main à sa tête, à son cœur, joint les deux mains d'une manière très-expressive, dit quelques mots entrecoupés, et part avec la plus grande rapidité.)

LE COMTE.

Où va-t-elle?

GERMEUIL.

Elle semblerait avoir éprouvé...

LE COMTE.

Oui, mais ne nous flattons pas...

(Élise est sur le chemin qui monte au village. Nina qui l'y a vue, court la prendre par la main, la ramène très-vite, et la place vis-à-vis de Germeuil.)

NINA, avec beaucoup d'action.

Vois-tu?

ÉLISE, affectant de ne pas savoir ce qu'elle veut dire.

Eh bien!

NINA, avec impatience.

Vois-tu, te dis-je ?

ÉLISE, froidement.

Oui, c'est celui que vous attendez...

NINA.

Celui, dis-tu ? C'est lui ? je n'osais le croire: mais ne te trompes-tu pas ? Regarde comme il est triste. Ah ! si c'était Germeuil, pourrait-il être affligé, en revoyant sa Nina ? Si c'était Germeuil, Nina souffrirait-elle ? serait-elle encore malheureuse ?

GERMEUIL, étouffant de douleur.

Dieux ! que je suis ému !...

NINA.

Sa voix ?... As-tu entendu sa voix ?... Ah! ah! ma tête! une douleur, un nuage sur mes yeux ! de grâce, ne me laissez pas dans cette incertitude...

ÉLISE, avec plus de chaleur, et avec joie.

C'est bien lui.

GERMEUIL, avec espoir.

C'est ton amant.

LE COMTE, de même.

C'est ton père.

(A ce nom, Nina fait un mouvement d'effroi.)

NINA.

Ton père, a-t-il dit? mon père ; c'est lui, il vient! dieu! eh! que veut-il de moi? Comment lui obéir? où aller? Sauvez-moi, sauvez-moi de son courroux... Vous ne répondez pas; vous n'êtes plus ceux à qui je parlais tout-à-l'heure : pourquoi m'avoir trompée?... Quel mal on m'a fait! Germeuil n'est pas venu... non... il ne viendra plus, jamais! Quel est ce lieu? (*Elle marche avec une action effrayante.*) Où m'a-t-on conduite?... Tous ces gens... laissez-moi... retirez-vous... retirez-vous... Où vont-ils? (*Avec une espèce de désespoir.*) Qui que vous soyez, ayez pitié de moi.

(Elle tombe dans les bras d'Élise.)

GERMEUIL.

Elle perd l'usage de ses sens!

ÉLISE.

Elle respire à peine!

LE COMTE, avec désespoir.

Ah! c'est donc moi?...

GERMEUIL.

Nina, c'est Germeuil, Germeuil au désespoir.

NINA, revenant à elle, mais toujours avec l'air égaré.

Tu as nommé Germeuil; le connais-tu!

l'as-tu vu?... Par pitié, calme-moi... guéris-moi... (*Elle pose la main de Germeuil sur son front.*) Fixe mes idées... Ta figure est si douce!... Reste à mes côtés... tu rassures mon cœur... Là... tiens... tout-à-l'heure, une pierre... une glace... à présent une douce chaleur, un bien-être en te voyant. (*En regardant son père.*) Il me gêne pour te regarder : j'ai tant de choses à te dire...

GERMEUIL, avec joie.

A moi ?

NINA.

Sans doute. Apprends-moi ce qu'il fait, ce qu'il pense, où il est; où l'as-tu laissé, et pourquoi ne vient-il pas?

GERMEUIL, embarrassé.

Mais...

NINA.

Tu cherches ta réponse;... voudrais-tu me tromper?

GERMEUIL.

J'en suis incapable.

NINA.

Je le crois. Réponds donc.

GERMEUIL.

Mais, s'il paraissait devant vous ?...

NINA.

Vous ! je dis toi, fais de même, je t'en prie.

GERMEUIL.

Eh bien ! s'il paraissait devant toi... tu le méconnaîtrais peut-être.

NINA.

Il faudrait donc, pour cela, que Nina eût tout-à-fait perdu la raison.

GERMEUIL, à part.

Hélas ! (*Haut.*) Au moins si ses traits échappaient à sa mémoire, son cœur !...

NINA, vivement.

Ah ! oui ; son cœur ! car quel mortel eut jamais un cœur comme le sien ? dis-moi, m'aime-t-il toujours ?

GERMEUIL.

Plus que jamais, il adore Nina.

(Elise d'un geste, témoigne qu'elle est plus tranquille, et elle va retrouver le Comte qu'on peut apercevoir dans l'éloignement, et qui regardera avec Elise ce qui se passe.)

NINA.

Plus que jamais ! eh bien ! voilà sur quoi ils n'ont jamais su me répondre ; ils étaient tous sourds, muets. Et sais-tu tout ce qui

s'est passé, notre amour, notre bonheur, nos peines ?

GERMEUIL, avec l'expression la plus passionnée.

Oui, tout est gravé là...

NINA.

Là... tu as raison : ce n'est que là qu'on sait bien... et tu me raconteras tout ce qui nous est arrivé, car un de mes plus grands chagrins, c'est de l'avoir oublié.

GERMEUIL.

Tu l'aimais donc bien !

NINA.

Il me demande ça ! tout le monde ne le sait-il pas ?

DUO.

GERMEUIL.

Quel moment ! ah ! ma bonne amie !
Quel sentiment j'éprouve aujourd'hui !

NINA, avec surprise.

Il m'appelle sa bonne amie ;
Il me parle tout comme lui !

GERMEUIL.

J'en fais serment, toute la vie,
Je t'appellerai comme lui.

NINA.

En vérité, je suis ravie
De l'entendre parler ainsi.

GERMEUIL.

Il te disait souvent, je t'aime.

NINA.

Je lui disais aussi de même.

GERMEUIL.

Tu lui disais, je t'aime.

NINA.

Je lui disais je, t'aime.

GERMEUIL.

Et tu le dis de même,
Encore aujourd'hui.

NINA.

De même.

GERMEUIL.

Ah ! dis-le moi.... pour lui.

NINA.

Je t'aime....

GERMEUIL.

Et pour moi....

NINA, plus tendrement.

Je t'aime, je t'aime.

TOUS.

Ah ! quel moment, etc.

NINA.

Veux-tu me faire une promesse ?

GERMEUIL.

De tout mon cœur je te la fais.

NINA.

Tu ne me quitteras jamais ?

GERMEUIL.

Près de toi, je serai sans cesse.

NINA.

A chaque instant ?

GERMEUIL.

A chaque instant.

NINA.

Soir et matin ?

GERMEUIL.

Soir et matin.

NINA.

Et puis demain, et puis demain....
Répète-moi cette promesse.

GERMEUIL.

Auprès de toi je resterai sans cesse.

NINA.

Toujours.

GERMEUIL.

Sans cesse.

ENSEMBLE.

Qu'il est heureux,
Pour tous les deux,

Ce jour qui nous rassemble !
A chaque moment près de moi,
A chaque moment près de toi ;
Toujours, toujours ensemble.

NINA.

Avec toi je m'affligerai.

GERMEUIL.

Et moi je te consolerai.

ENSEMBLE.

A chaque instant je bénirai
Le sort qui nous rassemble.

NINA.

Et ! comment t'appellerai-je, moi ?

GERMEUIL, tendrement.

Ton ami, tu ne risqueras pas de te tromper.

NINA.

Mon ami, oui ; je t'appellerai mon ami... (*Avec surprise et vivacité.*) Mais, qui t'a donné ce bouquet ?

GERMEUIL.

Je l'ai trouvé sur ce banc.

NINA.

Sur ce banc ! sais-tu bien que c'est pour lui que je l'ai fait ?

GERMEUIL, le lui offrant.

Veux-tu le reprendre?

NINA.

Non, je n'ose pas, et il me semble qu'en te le voyant, j'éprouve un plaisir aussi doux que lorsque je l'ai cueilli pour lui... Mais tu m'as promis de me dire... n'oublie rien, rien... Il ne doit pas y avoir une seule circonstance qui ne soit intéressante à se rappeler.

GERMEUIL, enchanté.

Non, non, pas une seule.

NINA.

Commence.

GERMEUIL, à part.

Cruelle, et délicieuse situation!

NINA, avec amitié et intérêt.

J'écoute.

GERMEUIL.

Le premier jour que Germeuil te vit, il t'aima.

NINA, avec reconnaissance et joie.

Le premier jour!

GERMEUIL.

Il fut long-tems sans oser te le dire.

NINA.

C'était pourtant si doux à entendre !

GERMEUIL.

Ses yeux seuls savaient s'exprimer.

NINA, inquiète.

Et les miens ?

GERMEUIL.

Ils parlèrent... Germeuil alors t'avoua toute sa tendresse.

NINA, avec joie.

Sa tendresse ! oui, oui, je m'en souviens.

GERMEUIL.

Depuis ce moment, il t'en parlait tous les jours.

NINA, contente de se ressouvenir.

Tous les jours !... je me le rappelle encore.

GERMEUIL.

Il t'entretenait de l'espoir qu'il avait d'être ton époux.

NINA.

Époux ! ce doux nom ! je le lui donnais d'avance.

GERMEUIL.

Il venait souvent avec Élise et toi, causer sous ce berceau.

NINA, allant s'asseoir.

Oh! je l'aimais bien, ce berceau!

GERMEUIL.

Là, sa main dans la tienne...

NINA, se rappelant toujours avec joie.

Sa main dans la mienne... c'est bien vrai.

GERMEUIL, avec le regard le plus expressif.

Il te regardait si tendrement!

NINA.

Oh! que tu l'imites bien!

(Pendant cette scène, le Comte, et Élise se sont rappr chés; le Comte est plus éloigné, voulant, et n'osa s'avancer; l'espoir est peint dans tous ses gestes; Éli est très-près de Nina. Les habitans du village paraisse dans le fond du théâtre, et restent cachés derrière l arbres, de façon à voir sans être trop vus.)

GERMEUIL.

Tu étais attendrie.

NINA.

Comme je suis à présent.

GERMEUIL.

Tu l'écoutais sans colère.

NINA.

Eh! qui en pourrait avoir contre lui.

GERMEUIL.

Un jour...

NINA, voyant Élise, avec vivacité et ame.

Bonne, il sait tout, il sait tout!

GERMEUIL, continuant.

Un jour, ton père...

(Le Comte est dans la transe.)

NINA, triste.

Attends... je ne me rappelle plus.

GERMEUIL, très-vivement.

Il approuvait l'amour de Germeuil.

(Nina reprenant sa sérénité.)

GERMEUIL.

Il lui avait même permis de t'offrir un anneau pour gage de sa foi...

NINA, avec vivacité.

Le voilà! il ne m'a jamais quitté, lui.

GERMEUIL, tendrement.

Élise était avec toi.

NINA, se rappelant peu-à-peu.

Élise là!... Élise, viens.. Germeuil était ici... (*Au Comte qu'elle aperçoit.*) Approchez aussi, je n'ai plus peur : toi! vous! elle! ah!

(*Elle respire.*) Il me semble à présent, que je n'ai rien à désirer.

(Pantomime expressive du Comte, de Germeuil, et d'Élise. Les paysans alors s'approchent, et entourent le banc par derrière les arbres.)

GERMEUIL, avec joie.

Dieu!

LE COMTE, à part.

Quel moment!

NINA.

Continue donc mon ami!

GERMEUIL.

Ton ame paraissait tranquille, et Germeuil avait tout lieu de concevoir une espérance favorable.... Ce moment devait décider son sort... rassuré par la présence d'Élise, par un regard de ton père.... O ma Nina, je te donnai, pour la première fois, le nom sacré d'épouse.

NINA, étonnée, ne pouvant exprimer ce qui se passe chez elle, et laissant tomber sa tête sur l'épaule de Germeuil.

Ma bonne!

GERMEUIL.

J'osai te serrer dans mes bras, et n'écoutant plus que l'amour, j'appuiai mes lèvres brûlantes...

(Il lui donne un baiser.)

NINA.

Dieu! quel souvenir! ce que j'éprouve est inexprimable!

(Elle se cache la tête dans ses mains. Après une pause.)

Quel songe!... quel réveil! Un jour nouveau... Mon père!... c'est vous!...

TOUS, s'avançant.

Oui, c'est Germeuil, c'est votre père!

NINA.

Quel bonheur! quelle crainte! mon père! pardonnez, je meurs à vos pieds.

LE COMTE.

Ma fille! rassure-toi; tout est changé.

GERMEUIL.

Tout, excepté le cœur de Germeuil.

NINA, avec joie et crainte.

Germeuil m'aime!... Germeuil vit encore!

LE COMTE.

Et Nina sera heureuse.

NINA.

Heureuse!

LE COMTE, la soutenant, et levant une main vers le ciel.

Oui, Dieu puissant! sois témoin de ma promesse!

GERMEUIL, les mains jointes.

Écoute ma prière!

NINA, les voyant tous les deux dans cette at
tombe à genoux.

Rends-leur Nina digne d'eux!

LE COMTE, la relevant.

Ma fille!

GEORGES, ÉLISE.

Ma maîtresse!

NINA.

C'est Elise. C'est Georges. (*Les*
s'approchent.) Je les reconnais tous. I
attendri... joyeux... Mais qui sait si
cruel!...

LE COMTE, vivement.

Il était occasionné par la perte de ce
tu aimais, un pareil malheur n'est
craindre, puisqu'il devient aujourd'l
époux.

NINA.

Ah mon père! mon ami!...

LE COMTE, avec la plus grande joie

C'est bien à présent que tu me recoı

GERMEUIL.

Nina... tu es à moi pour la vie.

NINA, pressant leurs mains contre son cœur.

Quel calme! quelle douce joie!... entourée de ces êtres chéris... Oui, je le sens, je ne dois plus rien redouter.

LES PAYSANS.

Quel spectacle touchant!
Quen douce jouissance!
D'un aussi long tourment
L'Amour les récompense.

LE COMTE, NINA, GERMEUIL.

O fortune moment!
Ah! quelle jouissance!
D'un aussi long tourment
L'Amour { les / nous } récompense.

ELISE.

O ma chère maîtresse!
Pour nous quel jour charmant!

GEORGES.

O ma chère, ma chère maîtresse!
Le ciel m'exauce en cet instant.

NINA.

Voyez, mon père, mon amant,
Contre mon cœur, oui, je le presse.

LE COMTE.

Tu me rends ta tendresse,
Que puis-je craindre maintenant?

GERMEUIL.

Mon épouse.... ma maîtresse,

Qu'en ce jour mon cœur est content !

GEORGES, présentant le reste du village qui descend du côteau.

Dans ce jour d'allégresse,
Voyez com' chacun est joyeux.
Tout l' village s'empresse
A fêter de si beaux nœuds.

CHŒUR.

Dans ce jour, etc.

NINA.

Mes bons amis !

(Aux petites.)

Vous, petites, que je chéris,
Des soins qu'ici vous avez pris,
Nina reconnaissante,
De l'amitié constante,
Plus que jamais, sent tout le prix.

LES PETITES.

Des soins qu'ici nous avons pris,
Eh ! qui pourrait être surpris ?
Nina tendre et souffrante,
Nina reconnaissante,
Nina nous paie assez par un souris.

TOUS.

Qu'en ce jour tout chagrin cesse,
N' parlons ici que de tendresse.

NINA.

Je me sens bien.
Que je suis bien!

GERMEUIL et LE COMTE.

Quel bonheur est le mien!

FIN DE NINA.

LES DEUX

PETITS SAVOYARDS,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE D'ARIETTES,

PAR MARSOLLIER,

MUSIQUE DE DALAYRAC,

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens-Italiens, le 14 janvier, 1789.

PERSONNAGES.

M. DE VERSEUIL, seigneur du château : étranger, né sans fortune, qui a amassé de grands biens en Amérique, et est venu se fixer en France.

LE BAILLI.

CLERMONT, valet-de-chambre de M. de Verseuil.

MICHEL, } savoyards.
JOSET, }

JACQUES, marchand de pains d'épices.

UNE JEUNE FILLE.

PAYSANS, PAYSANNES.

DOMESTIQUES, GARDES.

La scène se passe dans une cour du château de Verseuil, près de Lyon.

LES DEUX
PETITS SAVOYARDS,
COMÉDIE.

(Le théâtre représente la cour du château fermée par des murs; aux premières coulisses, du côté du Roi, sont deux petits pavillons, entre lesquels se trouve la porte d'entrée; les pavillons tiennent au mur; un seul est en saillie, et il y a une petite porte d'entrée; en face des spectateurs est une fenêtre, et sur le toit une cheminée.)

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever de la toile, le Bailli est sur le devant du théâtre, avec des gardes, quelques marchands qui entrent et qui sortent de la foire, des paysans, de jeunes filles qui dansent une ronde.)

CHŒUR.

Ah! quel beau jour! ah! quel plaisir!
À la fête
Qu'on apprête,
Tout le pays doit accourir.

Là-dedans,
Des marchands,
Des chalans
De toute espèce ;
On s'empresse
De venir
Se réjouir.

Ah! quel beau jour! etc.

LE BAILLI, avec l'air empesé.

Suivant l'antique usage
Du village,
Mes enfans,
En ce jour tous les ans,
Les marchands
Viennent se rendre
Et peuvent vendre
A tous venans.

CHŒUR.

Ah! quel beau jour! etc.

LE BAILLI, s'égayant.

Ce soir au château l'on danse,
Et l'on donnera du vin;
Puis vous saurez que demain,
Pour changer... l'on recommence.

CHŒUR.

Ah! quel beau jour! etc.

LE BAILLI.

Aurons-nous spectacle, ce soir?

UN GARDE, donnant au Bailli la liste des curiosités de la foire.

Sur l'affiche vous pouvez voir.

LE BAILLI, lisant à demi-voix.

Maguelone de Provence,
Le premier spectacle de France.

LE CHŒUR.

Entends-tu ça?
Maguelone de Provence!
Connais-tu ça?

(Au garde.)

Faut-il payer d'avance
Pour entrer là?
Combien pour ça?

LE GARDE.

L'honneur de vot' présence.

LE CHŒUR.

J'irons voir ça.

LE BAILLI, continue entre les dents

Polichinel et le géant,
L'escamoteur, le lion vivant....

(Élevant la voix.)

Et cette romance touchante,
Que partout l'on aime et l'on chante....
Où vous entendrez par quel art
Blondel sauva le roi Richard.

LE CHŒUR, vivement.

J'irons voir ça,
J'connaissons ça,
J'savons déjà
Cette romance.
Oui, j'irons là,
Oui, j'irons là,
Oui, j'irons là.

LE CHŒUR.

Ah! quel beau jour! etc.

LE BAILLI.

La police de cette foire qui a lieu tous les ans dans le parc, le jour de la fête du seigneur, est confiée à mes soins; d'après cela, la grande porte sera fermée tout le jour, et celle-ci (*Montrant la petite.*) ne s'ouvrira que par mon ordre.

JACQUES.

Vous ne voulez laisser entrer cette année que les gens du pays; il est juste qu'ils soient préférés, surtout ceux qui...

(Il fait le geste de payer.)

LE BAILLI.

Sans doute: j'eus beaucoup à me repentir, lors de la dernière fête, d'avoir permis l'entrée à des étrangers.

JACQUES.

Entre autres à ces petits drôles qui courent

le pays, et ne viennent dans les foires que pour attraper les acheteurs, voler tout ce qu'ils trouvent, et ne rien payer.

LE BAILLI.

C'est affreux !.... oh ! je n'y serai pas repris.

JACQUES.

Il en viendra, allez ; ils savent que c'est le jour.

LE BAILLI.

Et moi, je sais...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, MICHEL, JOSET, en dehors.

MICHEL, montrant sa tête par-dessus le mur.

J'y sommes enfin ; c'est ici.

JACQUES.

T'nez, il y a queuq'zun à la porte.

JOSET, criant.

V'là l'plaisir, mesdames, v'là le plaisir.

MICHEL, criant.

La marmotte en vie, la pièce curieuse.

(Il disparaît.)

JACQUES.

J'vous l'avais bien dit; en v'là.

LE BAILLI, aux gardes.

N'ouvrez pas.

MICHEL.

Joset, la porte est fermée.

JOSET.

Faut sonner.

(Il sonne.)

LE BAILLI, à travers la porte.

Vous ne pouvez pas entrer.

JOSET.

Oh! qu'si; j'savons que c'est la fête du lieu, et que tout le monde y est ben reçu.

(Il sonne très-fort.)

LE BAILLI.

Mais quand je vous dis... (*Il sonne toujours plus fort.*) Ouvrez, je vais leur parler.

(On ouvre.)

MICHEL, au garde qui lui ouvre.

Ben obligé, Monsieur.

(Ils entrent tous deux gaîment, et sont vêtus en savoyards; Michel porte sur son dos une boîte où est la marmotte; il tient un triangle à la main; Joset est chargé d'une loterie pleine de croquets, avec un cadran.)

JOSET, criant.

V'là le plaisir, mesdames, v'là le plaisir.

LE BAILLI, l'interrompant.

Doucement, doucement; eh! que prétendez-vous, s'il vous plaît, en entrant ici? quel est votre projet?

MICHEL.

De vendre et d'amuser, si ça se peut.

LE BAILLI.

Vous ne savez donc pas qu'il faut auparavant m'en demander la permission?

MICHEL.

J' croyais, moi, qu'il devait toujours être permis d' gagner sa vie, à celui qui en avait besoin.

LE BAILLI, d'un ton très-important.

Non, Monsieur... il y a une ordonnance qui défend aux gens sans aveu de s'arrêter dans les villages.

JOSET, tout triste.

Faut ç'tapendant ben s'arrêter queuqu' part quand on est fatigué.

LE BAILLI.

Et encore, sonner à cette porte d'une manière indécente!

MICHEL.

Je croyions qu'on n'entendait pas; j'vous en d'mandons excuse, monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Il est bien tems!

MICHEL.

Il l'est toujours de se repentir et de pardonner.

LE BAILLI.

Petits hypocrites!

JACQUES.

C'est ben vrai, ça!

UNE JEUNE FILLE.

Monsieur le Bailli, ils sont si jeunes, si gentils, pourquoi ne pas les laisser? ça nous amusera de tirer à la loterie.

JOSET, à la jeune fille.

Mam'selle, vous êtes ben honnête, vous, ben compâtissante. T'nez, j'n'ons pas un liard, tel qu' vous m' voyez; c'est su ç' croquet, qu'est là-dedans, que j' fondons not' subsistance. et ç'telle-là d'not' pauvre mère, qui passe avant tout; ça n'empêche pas, mam'selle, obligez-moi de tirer; ça ne vous coûtera rien, et tout coup gagne!

LE BAILLI, à Joset.

Je vous dis que vous ne pouvez pas vendre ici votre marchandise.

JOSET, d'un ton résolu, ainsi que dans toute la scène.

Eh ben, je la donne; qu'avez-vous à dire ?

LE BAILLI.

Prétexte que tout cela ! J'ai des raisons...

JACQUES

De bonnes raisons. (*A part.*) Et moi donc?

LE BAILLI.

On s'est plaint, et j'ai bien promis que cette année... ainsi, prenez votre parti.

JACQUES, les repoussant.

Et au plus tôt... délogez... n'venez pas ici nous faire tort.

MICHEL, suppliant.

Eh ! mon dieu, M. le marchand, faut ben qu' chacun vive; je sommes deux pauvres enfans.

JACQUES, au Bailli.

Ils disent tous de même.

MICHEL.

J'avons perdu not' père, qui n'était pas fait...

JACQUES, d'un air méprisant.

Vot' père ! qui n'était pas fait...

MICHEL.

Oui, il a été à son aise, not' père, et si vous saviez... je portons avec nous des preuves de tout ça... peut-être ben qu'un jour...

JACQUES.

Tous ces petits drôles-là vous font d'z'histoires...

MICHEL.

Ah ! Monsieur, pouvez-vous?

JOSET, à Michel.

T'es ben bon d'li répondre, aussi ; prends-moi plutôt ton triangle, et ferme-li en la bouche.

JACQUES.

Oui-dà ? t'es donc ben méchant, toi ; mais voyez donc ce petit morveux !

(Il lui fait pirouetter son chapeau sur la tête.)

JOSET, en colère, et enfonçant son chapeau.

Sarpedié ! t'es l'pus fort ; mais tiens, as-tu un fils ? qu'il ait un an, deux ans pus qu'moi, c'est égal ; dis-li d'venir pour voir, et j'li parl'rons.

(Il fait le geste de se battre.)

LE BAILLI, l'arrêtant.

Eh bien ! eh bien !

MICHEL.

Calme-toi, Joset ; s'il faut s'battre, tu vois ben que c'est à moi, j'suis l'aîné.

JOSET.

Au contraire, t'es un chef de famille ; j'sis l'cadet, moi, ça n'risque rien.

LE BAILLI.

Petit mutin ! on te fera voir.... Allons, allons, qu'on les chasse.

LA JEUNE FILLE, bas à Joset.

N'craignez rien ; v'là M. Clermont, l'valet d'chambre de Monseigneur, c'est tout l'contraire du Bailli.

JOSET.

Ah ! il est bon ?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, CLERMONT.

CLERMONT.

Que'st-ce donc ? déjà de la rumeur !.... M. le Bailli, vous êtes trop sévère : place pour

tout le monde, la meilleure au plus pauvre ; telle est l'intention de Monseigneur.

JOSET, vivement.

Dès-lors... la place est à nous.

(Il pousse Jacques, pense le faire tomber, et son tonneau attrape le Bailli.)

LE BAILLI.

Ah ! pour le coup.

CLERMONT.

Voici M. de Verseuil.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, M. DE VERSEUIL.

LE CHŒUR recommence.

Au ! Monseigneur, daignez venir
Pour voir la fête
Qui s'apprête ;
On n'attend que vous pour ouvrir.

(On lui montre la liste : il lit.)

M. DE VERSEUIL.

Mais voilà vraiment des choses très-engageantes. Mes amis, je verrai tout ; mais je me réserve ce plaisir-là pour ce soir : que cela ne vous empêche pas de commencer. (*Les*

marchands s'en vont, il ne reste que le Bailli et les deux petits Savoyards.) Et ces enfans ne vont pas dans l'enceinte ?... Que vendent-ils?

JOSET.

Du croquet, Monseigneur : on tourne l'aiguille. (*Il en fait le geste.*) Crac... douze, c'est le gros lot; deux liards pour ça, et l'honneur de votre protection.

M. DE VERSEUIL.

Voyons... (*Il tourne l'aiguille.*) Deux.

JOSET, ouvrant le tonneau, et y prenant deux oublies.

Les v'là... Quelle mine ça vous a !

M. DE VERSEUIL, lui donnant six francs.

Voilà pour te payer.

JOSET, remettant l'écu à son frère.

Tiens, Michel, rends.

MICHEL, rendant l'écu à M. de Verseuil.

J'nons pas d'monnaie, Monseigneur; ce s'ra pour une aut'fois.

M. DE VERSEUIL, riant.

Garde tout.

MICHEL, avec ame, et baisant l'argent.

Oh ! ma mère !

M. DE VERSEUIL.

Vous avez une mère?

MICHEL.

Oui, Monseigneur, un' bon', une ben bonne mère... Il ne nous reste qu'elle.

JOSET, à Michel.

Faut li acheter avec ça tout... tout ce qu'elle a d'besoin... Mais, Monseigneur, et nous qui oublions de vous remercier, et d'vous faire entendre la p'tite chanson d' not' pays.

M. DE VERSEUIL.

D'où êtes-vous?

MICHEL.

Des montagnes de Piémont.

JOSET, montrant son habit.

Ça s'voit.

M. DE VERSEUIL, vivement.

Comment, vous seriez?

LE BAILLI, d'un air méprisant.

Eh! oui, des Savoyards.

CLERMONT, bas au Bailli.

Avez-vous oublié que M. de Verseuil est né....

LE BALLI. [illegible]

Ah ! oui... que je suis donc bê[illegible]

MICHEL.

Oh ! ça, c'est vrai, Monseigneur [illegible] mes des Savoyards.

M. DE VERSEUIL.

J'estime fort cette nation : ce sont [illegible] nêtes gens, laborieux, fidèles...

MICHEL.

Monseigneur est bien bon : malheur[illegible] ment qu'tout le monde ne pense pa[illegible] lui : demandez plutôt à Monsieur [illegible]

M. DE VERSEUIL.

Quoi donc ?

MICHEL.

J'nons pas d'[illegible] : mais [illegible] Monsieur que v'là [illegible] l'heure, comme il en avait [illegible] tion, je n' pourrons pas [illegible] l'honneur de vous [illegible] ou un' aut' pas [illegible] plusieurs.

LE BALLI. [illegible]

L'impolie[illegible]

M. DE VERSEUIL.

Qu'est-ce ?

JOSET.

C'est qu'il est obligeant, M. le Bailli..... v'là déjà qu'i bat la mesure... Michel, à côté d'moi, ton triangle... tu sais bien ?

CHANSON SAVOYARDE, accompagnée du triangle.

I.

Ascouta, Jeannette :
Veux-tu biaux habits ?
Larirette;
Ascouta, Jeannette,
Pour aller à Paris.
Oui-dà ! Monsieur, dit la fillette,
Pourquoi faire me donner ça ?
Eh ! comment, Jeannette,
Avec tant d'appas,
Larirette ;
Eh! comment, Jeannette,
Tu n' devines pas ?

MICHEL, frappant sur son triangle, comme pour appeler le peuple.

La marmotte en vie, la pièce curieuse !

II.

JOSET.

Ascouta, Jeannette :
Veux-tu de l'argent ?
Larirette ;
Ascouta, Jeannette,
Tiens, prends mon enfant.

Ah ! ah ! Monsieur, dit la fillette,
Comment faire pour gagner ça ?
Eh ! comment, Jeannette,
Avec tant d'appas,
Larirette ;
Eh ! comment, Jeannette,
Tu n' devines pas ?

MICHEL, criant.

La marmotte en vie, la pièce curieuse !

JOSET.

III.

Ascouta, Jeannette :
Baillo m'un baiser,
Larirette ;
Ascouta, Jeannette,
Et sans me refuser.
Ah ! ah ! Monsieur, dit la fillette,
Comment faire pour vous dir' çà ?
Sachez que Jeannette,
Quand elle aime bien,
Larirette ;
Sachez que Jeannette
Donne ça pour rien.

MICHEL.

La marmotte en vie, la pièce curieuse !

M. DE VERSEUIL.

Votre chanson me rappelle mes jeunes années.

MICHEL.

Vous avez été dans not' pays, Monseigneur?

M. DE VERSEUIL, avec émotion.

Oui, oui, j'y ai été, je ne l'oublie point.

MICHEL.

Ma fin', c'est un bon pays, si c'n'est qu'on n'y a ni pain, ni argent, ni d'quoi en gagner; mais aussi, dès qu'on a amassé quequ' sous...

JOSET, au Bailli, qui remue la boîte où est la marmotte.

Ne touchez donc pas, Monsieur...

LE BAILLI.

Est-ce qu'on ne peut pas la voir, cette marmotte?

MICHEL.

Si Monseigneur le voulait...

M. DE VERSEUIL, riant.

Oh! je vous en tiens quitte.

LE BAILLI, avec l'air important.

Mais moi...

JOSET, assis sur son tonneau.

Vous? (*Il le regarde du haut en bas.*) Eh bien! all' dort.

LE BAILLI.

Ah ! elle dort ; c'est malheureux.

JOSET, d'un ton résolu.

Non, c'est heureux.

LE BAILLI.

Et pourquoi ?

JOSET, embarrassé.

Parce que.... pendant ce tems-là.... all' n'entend pas d'sottises.

LE BAILLI, appuyant.

Ni n'en dit.

JOSET, du ton du Bailli.

Comm' vous dites.

LE BAILLI.

Monseigneur, Monseigneur...

M. DE VERSEUIL, à part.

Je m'amuse de leur querelle, ; mais ne le laissons pas voir. (*Haut, s'adressant aux enfans.*) Allons, songez que M. le Bailli me représente.

JOSET, vivement.

Monseigneur, vous n'êtes pas ressemblant.

M. DE VERSEUIL, à Joset.

Taisez-vous. Bailli, pardonnez à son âge ;

rentrez dans le parc, votre présence y est nécessaire ; mais songez que je veux qu'aujourd'hui tout le monde se réjouisse.

MICHEL, bas à Joset.

T'as fâché l'seigneur !

JOSET, bas.

Oh ! que nenni ; j'lons vu s'cacher pour rire.

M. DE VERSEUIL, aux enfans.

Vous avez manqué au Bailli, et pour votre punition... vous resterez au château.

LE BAILLI, revenant, et bas au Seigneur.

Au château ! j'observerai à Monseigneur que déjà plusieurs fois sa facilité...

M. DE VERSEUIL.

Mon cher Bailli, j'ai pu y être pris dix fois, vingt fois ; je le serai peut-être encore, c'est un malheur ; mais si un jour enfin, un seul jour, le ciel me sert assez pour me faire rencontrer une famille honnête à secourir, un véritable pauvre à soulager, sera-ce à moi de me plaindre ? et n'aurai-je pas encore assez bien placé mon argent ?

JOSET, assis sur sa loterie.

C't'homme-là a du bon !

SCÈNE V.

M. DEVERSEUIL, MICHEL, JOSET, ensuite CLERMONT, UN LAQUAIS.

M. DE VERSEUIL, revenant à eux.

J'ai fait votre paix, on aura bien soin de vous, et vous pouvez vous reposer ici.

MICHEL.

Tout le jour?

M. DE VERSEUIL.

Oui.

MICHEL.

C'est bon ça; mais ma mère, all' sera inquiète.

M. DE VERSEUIL.

Elle est ici?

MICHEL.

Non pas; all' est restée à deux lieues, chez un fermier qui marie sa fille, où que j'devons aller la reprendre.

M. DE VERSEUIL.

Eh! que fait-elle là?

MICHEL.

All' joue de la vielle, pour vous servir.

JOSET.

Et ben, ma fine : on dit même que si all' allait à Paris... Oh! mais j'vous l'amènerons d'main, Monseigneur, et j'li dirons d'apporter sa vielle; vous l'entendrez; oh dame! c'est qu'ça vous a un son .. qu'ça fait un' harmonie.... qu'on n'y peut pas t'nir

M. DE VERSEUIL.

Et votre père ?

MICHEL, ému.

Malheureusement j' l'ons pardu d'bonne heure... Ah !

(Il soupire.)

JOSET, soupirant aussi.

Ah !... (*Ils sont prêts à pleurer.*) Faut pas parler de ça, Monseigneur, parce que...

M. DE VERSEUIL, vivement.

Mes amis, je vous en servirai.

MICHEL.

D'l'ouvrage, et du pain, Monseigneur, v'là tout c'qui nous faut.

M. DE VERSEUIL.

Et comment passez-vous votre tems ?

MICHEL.

J'vais vous l'dire.

JOSET.

J'dirai plus vite.

MICHEL.

Laisse-moi.

JOSET.

Disons tous deux.

DUO.

Drès que j' voyons paraîtr' le jour,
J' fesons au ciel not' prière,
Pour qu'il nous conserve not' mère,
Pour qu'il conserve aussi mon frère,
Et ceux qui plaignont not' misère.
Et puis d'abord nous nous disons bonjour.
Bonjour, ma mère, bonjour.
Après, pour gagner not' vie,
Chacun travaille d' son mieux.

JOSET.

Moi, ma petite loterie.

MICHEL.

Moi, la marmotte en vie.
Com' de raison,
Le jardinage,
Le labourage
Dans la saison.

Le soir la bourse est bien garnie,
Not' mère en est ravie.
On s'en revient joyeux,
Et l'on en soupe mieux.

JOSET.

On chante la chansonnette.

MICHEL.

On danse avec la castagnette.

TOUS DEUX.

La flutta,
La tambourina;
Là, là, là, là, là; ah!

(Ils dansent.)

Si l'on n'a rien gagné le jour,
S'il faut réduire la pitance;
Dam! pour se consoler... on danse,
On s'étourdit par le tambour;
On chante la chansonnette,
On danse avec la castagnette.
La flutta,
La tambourina,
Là, là, là, là, là, ah!
Et l'on se dit demain; j' serons pus satisfaits;
Saute Michel, saute Joset;
Eh! saute, eh! saute, là, là, là, ah!

M. DE VERSEUIL.

C'est fort bien. Vous avez de la fatigue dans votre métier.

JOSET.

Oh! mais j'sommes forts... Voyez plutôt, (*Il montre son bras.*) j'porte cent pesant; ma loterie à un bras, not' paquet sous l'autre, la marmotte sur les épaules, et encore sur ma tête la vielle de ma mère, quand all' veut ben me l'permettre.

M. DE VERSEUIL, à Michel.

Et toi... eh! que fais-tu donc?

MICHEL, modestement.

Je soutiens ma mère, quand elle est trop lasse, Monseigneur.

M. DE VERSEUIL, ému et l'embrassant.

Bien, bien, Michel: que je t'embrasse... continuez, mes enfans, le ciel vous bénira... Clermont?

CLERMONT, paraît.

Monsieur.

M. DE VERSEUIL.

Je veux qu'on ait grand soin de ces enfans; mène-les dans le château; fais-leur tout voir...

MICHEL, d'un air bien suppliant.

Monseigneur, j' vous demandons pardon, mais voudriez-vous ben dire qu'on donne à dîné à Bébé?

M. DE VERSEUIL.

Sans doute; eh! qu'est-ce que c'est que Bébé?

MICHEL, montrant la boîte.

C'est not' marmotte, sauf vot' respect, Monseigneur.

JOSET.

Et Brusquet! qu' j'avons laissé... Ah! Monseigneur, c'est que vous ne connaissez pas Brusquet.

M. DE VERSEUIL, riant.

Oh! mon Dieu! non.

JOSET.

Dam', c'est not' chien, Monseigneur : il garde les provisions, fait l'mort, devine les cartes, saute pour le roi, et pour vous, Monseigneur... Vous verrez plutôt ce soir.

M. DE VERSEUIL, à un domestique.

Je veux qu'on ait grand soin de Brusquet.

MICHEL, criant de loin au domestique.

Monsieur, Monsieur, il est chez le jardinier; vous le trouverez derrière la porte; un petit chien noir, trois pattes blanches, la queue en trompette, l'oreille déchirée, et crotté, qu'on ne sait par quel bout le prendre.

LE LAQUAIS, s'en allant.

Je vois ça d'ici.

MICHEL, à M. de Verseuil.

Que de bontés !... Ah ! si j' savions nous exprimer.

JOSET.

Mais si jamais vous passez par chez nous... allez.

(Ils entrent dans le château.)

M. DE VERSEUIL.

Clermont, tu viendras me trouver.

SCÈNE VI.

M. DE VERSEUIL.

L'EXCELLENTE journée !... Je puis donc cette fois me livrer au doux espoir d'avoir rencontré une famille digne de mes bienfaits.

AIR.

Ah ! quel doux moment pour mon cœur !
J'arracherais à la misère
Ces tendres enfans et leur mère !
Ce jour manquait à mon bonheur.
Mais hélas ! j'ai perdu mon frère,

Je ne connais plus de parens :
Seul, à la fin de ma carrière,
Qui prendra soin de mes vieux ans ?
Je ne suis point seul sur la terre ;
Tous les pauvres sont mes enfans,
Oui, je le sens ;
L'homme riche, qui veut bien faire,
Peut encor trouver sur la terre
Et des frères et des parens.

SCÈNE VII.

M. DE VERSEUIL, CLERMONT.

M. DE VERSEUIL.

Eh bien ?

CLERMONT.

Ils sont enchantés.

M. DE VERSEUIL.

Devines-tu mon projet ?

CLERMONT.

Je m'en doute : en les voyant si aimables, si intéressans, j'ai bien pensé que mon maître serait tenté de leur faire du bien.

M. DE VERSEUIL.

Oui, mon cher Clermont ; mais je veux qu'ils en soient dignes, tu m'aideras à m'en

assurer. Né sans bien, je ne dois ma fortune qu'à mes longs travaux; en servant ma patrie, j'ai eu le bonheur de m'illustrer, de m'enrichir; j'espérais, à mon retour d'Amérique, partager mes richesses avec mon frère, ce pauvre Michéli, mais hélas !...

CLERMONT.

Tout vous a confirmé sa mort, et il ne vous reste de lui que son portrait en miniature, qu'il vous envoya à l'instant de votre départ, et qui, au costume, annonce qu'il n'était pas dans l'opulence.

M. DE VERSEUIL.

J'ai gardé précieusement ce dernier gage de son amitié.

CLERMONT.

Et tel qu'il vous l'a envoyé; l'on sait bien que vous ne rougissez de vos pauvres parens.

M. DE VERSEUIL.

Que ne s'en présente-t-il?.. Mais le ciel me refuse cette satisfaction; je n'ai su que confusément qu'il avait épousé une femme vertueuse, qu'un procès injuste... que la mort, enfin, avait sans doute terminé leurs malheurs; c'est ce qui m'a décidé, comme tu sais, à adopter quelques pauvres enfans pour employer ma fortune, et chasser l'ennui de

ma solitude ; ceux-ci paraissent honnêtes, gais...

CLERMONT.

Eh ! puis, ils sont du pays de Monsieur.

M. DE VERSEUIL.

Ah ! cela m'a bien un peu déterminé en leur faveur; mais je serai fort aise de savoir comment ils prendront mes offres ; je veux les leur faire en particulier, afin qu'ils ne puissent pas concerter leurs réponses... Sépare-les adroitement, et commence à prévenir Michel de mes intentions.

CLERMONT.

Comptez sur mon zèle ; Joset est plus étourdi que son frère, un rien le distrait, et je pourrai parler à Michel, sans qu'il s'en doute.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

M. DE VERSEUIL.

Et leur mère ! ils seraient indignes de mes bienfaits, s'ils pouvaient l'oublier, et je les chasserais à l'instant... Ils lui enverront des secours : c'est un plaisir que je veux leur

laisser : je fais assez pour eux ; il est des bornes même à la bienfaisance, et il faut garder quelque chose pour le malheureux du lendemain... Voici Michel.

SCÈNE IX.

M. DE VERSEUIL, MICHEL.

M. DE VERSEUIL.

Je veux causer avec toi, mon ami.

MICHEL.

Me v'là à vos ordres, Monseigneur.

M. DE VERSEUIL.

Et de bonne amitié.

MICHEL, embarrassé.

Oh! oh!

M. DE VERSEUIL, approchant le banc.

Viens t'asseoir.

MICHEL, les mains croisées et se frottant le ventre.

Oh! oh!

M. DE VERSEUIL.

Oui, près de moi.

MICHEL, toujours plus embarrassé.

Oh! oh!

M. DE VERSEUIL.

Obéis.

MICHEL, s'asseyant tout d'une pièce.

Me vl'à assis, Monseigneur.

M. DE VERSEUIL.

Mets-toi à ton aise... Allons, tu es là.

MICHEL, roide, sur le bout du banc, les mains g nées, la jambe en avant.

Je suis à mon aise, Monseigneur.

M. DE VERSEUIL, riant.

Soit... tu me plais !

MICHEL.

Monseigneur est si bon !

M. DE VERSEUIL.

Tu le mérites; je veux te voir heureu que désires-tu ?

MICHEL, se grattant la tête.

Oh ! dam', moi.

M. DE VERSEUIL.

Parle.

MICHEL.

J' voudrais... assez de force... ou ben a sez d'argent pour éviter à ma mère la pei de travailler.

M. DE VERSEUIL.

En te donnant ?

MICHEL.

All' est fière, ma mère, all' ne veut pas qu' j'acceptions rien que je n' l'ayons mérité.

M. DE VERSEUIL.

Hé bien ! je t'en ferai gagner.

MICHEL.

Pour ce qui est d'ça, je n' vous volerons pas vot' argent.

M. DE VERSEUIL.

Mais à une condition.

MICHEL, vivement.

Ordonnez.

M. DE VERSEUIL.

C'est de rester toujours avec moi.

MICHEL.

V'là qui n' sera pas difficile.

M. DE VERSEUIL.

Tu ne regretteras rien ?

MICHEL.

Quand j'aurai ma mère, mon frère...

M. DE VERSEUIL.

Je leur ferai un sort ; mais je ne puis pas

te promettre de prendre chez moi toute ta famille ; tu sens bien qu'il m'est impossible...

MICHEL, vivement, se levant.

Et moi, Monseigneur, il m'est impossible de les quitter ; je n' voulons jamais être assez loin d'eux pour que je n' puisse pas, tous les jours, leur dire bon jour et bon soir.

M. DE VERSEUIL, se levant.

Ma fortune...

MICHEL, vivement.

Leur amitié !... abandonner ma mère !... Et qui aurait soin d'elle ?

M. DE VERSEUIL.

Joset.

MICHEL.

Et moi ! je... ah ! Monseigneur.

AIR.

De votre or que pourrais-je faire ?
J'aurais du chagrin, de l'ennui ;
Joset prendrait soin de ma mère,
Tout l' plaisir serait donc pour lui ?

Mon bon Seigneur, je vous en prie,
Laissez-moi toujours avec eux ;
Ça fait le bonheur de ma vie ;
Ici vous m' verriez malheureux.

De votre or, que pourrais-je faire ? etc.

DUO.

M. DE VERSEUIL, à part.

Son refus m'étonne, m'enchante...
Mais voyons si rien ne le tente?

(Haut.)

Michel, je m'en rapporte à vous.
Auprès de moi rester sans cesse;
Avoir les plaisirs, la richesse,
Ce destin n'est-il pas bien doux?
Michel, je m'en rapporte à vous.

MICHEL, vivement.

Monseigneur, j' m'en rapporte à vous :
Près de ma mère être sans cesse,
L'aimer, li prouver ma tendresse;
Ce destin n'est-il pas bien doux?

M. DE VERSEUIL.

Dès que le jour commence
On parcourt les bois, les coteaux;
Les cors, les chiens et les chevaux...
Tous les soirs au château l'on danse.

MICHEL.

Dès que le jour commence
Pour elle avoir mill' soins nouveaux;
La soulager par mes travaux,
Et l'embrasser pour récompense.

ENSEMBLE.

M. DE VERSEUIL.

J'aperçois votre répugnance,
Je n'ose plus vous rien offrir ;
Mais en préférant l'indigence,
Craignez de vous en repentir.

MICHEL.

Pardonnez à ma répugnance ;
Mais je n' pouvons y consentir :
Michel est né pour l'indigence,
Et Michel saura la souffrir.

M. DE VERSEUIL, avec plus de force.

Dès que le jour commence,
On parcourt les bois, les coteaux.

MICHEL, de même.

Dès que le jour commence,
Pour elle avoir mill' soins nouveaux.

M. DE VERSEUIL.

Les cors, les chiens et les chevaux...

MICHEL, insistant.

La soulager par mes travaux...

M. DE VERSEUIL, vivement.

Tous les soirs au château l'on danse.

MICHEL, avec ame, et s'échauffant.

Et l'embrasser pour récompense...

ENSEMBLE.

M. DE VERSEUIL.

J'aperçois votre répugnance,
Je n'ose plus vous rien offrir;
Mais en préférant l'indigence,
Craignez de vous en repentir...

MICHEL.

Pardonnez cette répugnance;
Mais je n' pouvons y consentir:
Michel est né pour l'indigence,
Et Michel saura la souffrir.

M. DE VERSEUIL.

Je vous l'avouerai, Michel, je ne m'attendais pas à ce refus... (*A part.*) Que je suis bien loin de blâmer.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, CLERMONT.

CLERMONT, bas, à M. de Verseuil.

Je ne puis contenir le petit Joset; il voulait absolument savoir ce que vous disiez à son frère; puis, il a aperçu votre uniforme, il a dit aussitôt qu'il voulait servir dans votre régiment; un fusil s'est trouvé là, il s'en est emparé, s'est mis à faire l'exercice, et a demandé à se présenter à vous.

M. DE VERSEUIL.

Laisse-le venir... (*A part.*) Voyons si celui-là... (*A Michel.*) Ne parlez de rien à votre frère, entendez-vous, Michel?

MICHEL, s'éloigne.

Non, Monseigneur. (*Se rapprochant timidement.*) Monseigneur... (*En élevant un peu la voix*) Monseigneur.

M. DE VERSEUIL, étonné.

Que voulez-vous, Michel?

MICHEL, les larmes aux yeux.

Je n' vous verrai peut-être plus; mais j' vous prions d' croire que, quelque chose qui arrive, j' ne r'grett'ons pas vot' fortune; mais bien seulement vot' amiquié. (*Il s'éloigne tristement.*) Adieu, Monseigneur.... Adieu.

(Il entre au château.)

M. DE VERSEUIL.

Adieu, Michel.

JOSET, qu'on ne voit pas encore, criant.

En avant.

CLERMONT.

Voilà notre petit mutin.

SCÈNE XI.

M. DE VERSEUIL, CLERMONT, JOSET, entre avec un chapeau à cocarde sur la tête, et un fusil sur l'épaule.

JOSET.

En avant... (*Il paraît à l'entrée de la coulisse.*) Marche... (*Il marche en soldat, et s'arrête au milieu du théâtre.*) Mi-tour à droite, mi-tour à gauche, posez vos armes... Monseigneur, j'ai bonne mine, dà.

M. DE VERSEUIL.

Voilà des dispositions... Tu serais donc bien aise de servir?

JOSET.

Oui, mon capitaine.

M. DE VERSEUIL.

Soldat?

JOSET.

D'abord.

M. DE VERSEUIL, souriant.

Officier?

JOSET.

Comme un autre... quand j' l'aurions mérité.

M. DE VERSEUIL.

Et pourquoi ne t'es-tu pas enga

JOSET.

Ma fin', ils disont comm' ça, vons pas encore la taille.

M. DE VERSEUIL.

Tu veux donc quitter ta mère ?

JOSET.

Non pas : nous la mènerons à l'a si je fais une belle action, faut-i' soit là pour la voir donc ? Et si l'c faut-i' pas que mon frère soit là p soler ?

M. DE VERSEUIL.

Mais enfin, si l'on ne voulait ni d ni de ton frère ?

JOSET.

Alors le roi perdrait un bon sol

M. DE VERSEUIL.

Comment, tu lui tiendrais rigu ce point-là ?

JOSET.

Oui.

M. DE VERSEUIL, riant.

Et s'il t'en priait ?

JOSET.

Dam'... Qu'i' m' parle, nous verrons.

M. DE VERSEUIL.

Ah ! je vois que...

JOSET.

Vous n'voyais rien ; car si ma mère m' parle par après, le roi aura tort.

M. DE VERSEUIL, à part avec joie.

Tous deux... Suivons. (*Haut.*) Comment, tu refuserais aussi ma maison, un état tranquille que je puis te procurer ?... Enfin, tu ne voudrais pas rester seul avec moi ?

JOSET.

Seul... oh ! ma fin' non.

M. DE VERSEUIL.

Tu ne m'aimes donc guère ?

JOSET, embarrassé.

Si... un peu... pas beaucoup encore.

M. DE VERSEUIL, à part.

Il est charmant. (*Haut.*) Et si je m'offensais de tes refus ?

JOSET.

Vous me mettriez à la porte, ça serait juste, et je ne serais pas du tout fâché contre vous.

M. DE VERSEUIL.

Joset, réfléchis.

JOSET.

C'est tout réfléchi, Monseigneur.

M. DE VERSEUIL, s'amusant.

Voyons à nous arranger.

JOSET.

Eh ben! voyons.

M. DE VERSEUIL.

Je prendrai ton frère avec toi.

JOSET.

Bon, ça... Et ma mère?

M. DE VERSEUIL.

Et ta mère!... Je lui ferai une pension dans son pays...

JOSET, d'un ton d'humeur et s'en allant.

Adieu, Monseigneur.

M. DE VERSEUIL.

Tu te fâches?

JOSEF, [illegible]

A vous vrai dire, je n'ai pas bien [illegible].

M. DE VERSEUIL, [illegible]

Persistons : (*Haut.*) et si je le voulais pourtant !

JOSEF.

Elle ne le voudra pas, elle [illegible]

M. DE VERSEUIL.

Quand je lui ordonnerai, il faudra bien qu'elle y consente.

JOSEF, [illegible]

Est-ce qu'on peut la contraindre à quitter ses enfans ? est-ce qu'il y a quelque [illegible] au monde qui ait le droit de dire, [illegible] que tu quittes ta mère ? Est-ce que vous avez quitté la vôtre, vous ? Si, si, vous [illegible]. (*Il se jette à genoux.*) Oh ! pardon, Monseigneur ; mais vous m'avez fâché et vous manquer d'respect.

M. DE VERSEUIL, [illegible]

Je l'embrasserai, [illegible] *l'air fâché.* [illegible] votre [illegible] que vous.

JOSEF, [illegible]

Je n'en crois rien, Monseigneur

M. DE VERSEUIL.

Encore!... Je vous laisse un quart-d'heu
Prenez garde à ce que vous ferez; mais s
gez que, lorsque j'aurai une fois décidé
votre sort, je prétends être obéi sans ré
que; sinon je... (*A part.*) Sortons, car j
pourrais garder mon sérieux.

(Il sort. En rencontrant Clermont il rit, et lui fait du doigt de ne rien faire paraître.)

JOSET, alors levant la tête avec un geste du br

Hum... Mais qui aurait dit ça d' lui? mon Dieu!

SCÈNE XII.

CLERMONT, JOSET.

CLERMONT.

M. JOSET, vous avez fait là de belle b
gne; voilà Monseigneur dans une colère

JOSET.

C'est un enjôleur, qu' vot' seigneur, ses promesses...

CLERMONT.

Savez-vous qu'il peut tout ici?

JOSET.

C'est pour ça que j'voulons m'en aller. (*Il appelle.*) Michel !

CLERMONT.

Pourquoi l'appeler ? pour l'engager aussi à la désobéissance, à l'ingratitude ? Vous ne le verrez pas que Monseigneur ne le permette

JOSET, allant vers le château.

Je veux l'i parler.

CLERMONT, le retenant.

Ah ! ça, M. Joset, vous savez que je suis de vos amis ; ne nous brouillons pas... tenez, par amitié pour moi, laissez votre frère, et entrez dans ce pavillon, je vous en prie.

(Il le conduit au pavillon qui est à la première coulisse, vis-à-vis du château.)

JOSET, entrant.

A la bonne heure ; mais je l'i parlerai

CLERMONT, fermant la porte.

Sans doute. (*Bas.*) Nous y mettrons bon ordre.

JOSET, à travers la fenêtre, et alongeant le bras entre les barreaux.

J' li parlerai, allez...

CLERMONT.

Ce sera de loin ; toujours.... Courons à

présent rejoindre Monseigneur, et savoir ce qu'il veut faire.

(Il entre au château.)

JOSET, qu'on voit à travers la fenêtre, appelle.

Michel!.... Michel!... où diable l'ont-ils logé? Faut pas s'déconcerter pour ça... (*Il cherche dans le pavillon.*) Une cheminée! eh oui... tant mieux, j'sommes au fait; j'courons là-d'dans, dam'! faut voir... Michel m'entendra, il grimpera aussi, et nous nous sauverons... Bon! l'mouchoir... le v'là. (*Il met un mouchoir bleu autour de sa tête.*) La gratoire; j' n'en ons pas besoin... Allons, Joset, hardi, mon garçon, t'y seras bientôt.

(Il disparaît.)

CLERMONT, sortant du château et regardant de tous côtés.

Tout est tranquille, bon: les ordres de Monseigneur sont exécutés... J'ai enfermé Michel au château... Joset est là... (*Montrant le pavillon.*) Je suis bien sûr qu'ils ne se parleront pas...

(Il entre dans la foire.)

SCÈNE XIII.

JOSET, et ensuite MICHEL.

JOSET, paraissant en haut de la cheminée, et appelant.

MICHEL! Michel!... il n'entend pas davantage... Si j'crie, ça donnera du soupçon : en chantant, il reconnaîtra d'même ma voix, et on ne se doutera de rien : mais chanter quand j'ons le cœur serré... Allons, chantons toujours... quoique j'n'en aye guère envie.

CHANSON, qu'il chante en pleurant à moitié.

I.

Une petite fillette,
Qui n'avait pas plus d' quinze ans,
Pendant qu'on était à vêpres,
S'enfuit de chez ses parens.
Eh! aie!.. et huc!.. et pousse;.. et v'là comme on arrive.
Pauvrette, où qu' vous fuyez comme ça?
Le loup bientôt vous croquera...
Ramonez-ci, ramonez-là,
La cheminée du haut en bas.

Rien encore; (*Il écoute.*) Ah! mon Dieu, mon Dieu! il faudra que je chante le second couplet.

II.

Alle trouvit sur la route
Un Monsieu ben opulent ;
Il la prit dans son carosse,
Et tous deux allaient roulant.
Eh! aie!. et hue!.. et pousse ;.. et v'là comme on arrive.
Pauvrette, au train dont il y va,
C' Monsieu bientôt vous versera...

(Michel paraît au haut de la cheminée du château, et chante avec Joset.)

Ramonez-ci, ramonez-là,
La cheminée du haut en bas.

JOSET, avec joie.

C'est lui... Écoute, Michel...

MICHEL, sans l'écouter, chante.

Avant la fin de l'année
Il survint un accident ;
All' revint dans le villlage,
Et l'on chante, en la r'gardant :
Eh! aie!.. et hue.. et pousse ; et v'là ce qu'en arrive.
A la fillette ainsi qui s'en va
Autant il en arrivera.
Ramonez-ci, ramonez-là,
La cheminée du haut en bas.

JOSET.

Tais-toi donc.

MICHEL.

Tu n'veux pas que je chante ? et j'[illegible] chanté, toi.

JOSET.

C'est vrai ; mais n'faut pas qu'on nous voie.

MICHEL.

On n'a rien à nous dire ; j'sommes sur nos terres.

JOSET.

J'ons à te parler... j'sis désolé. Michel.

MICHEL.

Comment ça ?

JOSET.

Ce seigneur si bon... [illegible] affreux !

MICHEL.

Dis-moi donc...

JOSET.

Descends.

MICHEL.

M[illegible]

JOSET.

S[illegible]

MICHEL.

I[illegible]

JOSET.

Et le toit donc ?

MICHEL.

T'as raison.

JOSET, descendant.

Regarde si personne ne vient.

MICHEL, descendant.

Ma fin', je regarde à mes pieds... m'y v'là.

JOSET, en bas.

M'y v'là aussi.

(Ils s'embrassent plusieurs fois sans pouvoir parler.)

MICHEL.

Eh ben ! mon pauvre Joset ?

JOSET.

Ah ! mon cher Michel... tu ne sais pas ?

MICHEL.

J' m'en doute... qu'as-tu répondu ?

JOSET.

Et toi ?

MICHEL.

Non.

JOSET.

Non, aussi...

MICHEL.

Embrassons-nous... Quitter c'te mère !...

JOSET.

Ce serait la tuer, et nous après... allons-nous-en...

MICHEL.

Oui, car je n'saurions pus qu'répondre.

JOSET.

Il a dit qu'i nous forcerait ben de li obéir.

MICHEL

Le méchant ! Fuyons.

JOSET.

Oui, oui, et ben vite.

MICHEL.

Par où ?

JOSET.

Eh ! par là.

(Montrant la porte par où ils sont entrés.)

MICHEL.

Mais la porte...

JOSET.

Enfonce-la... un coup de pied... tiens.

(Il donne des coups, et Michel aussi.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, LE BAILLI, sortant de la foire au bruit des coups qu'ils donnent à la porte; et ensuite d'autres gens de la foire, marchands, gardes et paysans.

LE BAILLI, à part.

Ah! ah! que font-ils là?

MICHEL.

V'là une pierre.

JOSET.

Bon... (*Il s'en sert pour frapper la porte.*) ferme...

LE BAILLI, à part.

Je les y prends. (*Il fait signe à des gens de la foire de venir.*)

MICHEL.

La serrure remue.

JOSET.

Elle saute.

MICHEL.

Sauvons-nous vite.

JOSET.

Oui, car on nous arrêterait.

LE BAILLI, s'approchant et les saisissant.

Ah ! ah ! et pourquoi vous arrêterait-on ?

MICHEL.

Ciel ! c'est l'Bailli.

JOSET.

Courons, et laisse-le dire.

(Les gardes entourent la porte.)

LE BAILLI.

Doucement, doucement ; on ne s'en va pas de cette façon.

JOSET.

Nous sommes ben libres, peut-être ?

LE BAILLI.

Libres de briser les serrures ! des enfans qu'on reçoit cent fois mieux qu'ils ne le méritent, et qui, par reconnaissance... Quand Monseigneur saura...

MICHEL.

Qu'allons-nous devenir ?... M. le Bailli, laissez-nous.

LE BAILLI.

Ah ! vous pleurez à présent !... savez-vous bien que votre trouble, cette crainte, cette envie de fuir doivent faire soupçonner ?

JOSET, vivement.

Quoi, soupçonner, voyons ?

LE BAILLI, avec fermeté.

Tout.

JOSET, à Michel.

Oh ! mon Dieu ! est-ce qu'il nous croirait capables d'avoir vo...

MICHEL, lui mettant la main sur la bouche.

N' dis pas ce mot là; ça fait mal.

JOSET.

S'il pouvait avoir une pareille idée... eh ben ! il n'y a qu'à nous fouiller.

LE BAILLI, s'adoucissant.

Je ne dis pas...

JOSET.

Tu l'penses ? oh ! maudit Bailli, tu verras, tu verras, pardine tout ce que j'avons dans nos poches : tiens, regarde... et ça, (*Du fromage*) et ça (*Du pain noir*); à toi, Michel, fais de même, jette tout par terre... (*Aux gens de la foire.*) Venez voir aussi, vous autres; tant mieux, il y en aura pus d' témoins de sa malice, et de not' innocence.

LE BAILLI, criant.

L'innocence ne crie pas si haut.

JOSET.

Les méchans ont la voix si forte...

LE BAILLI.

Petit drôle !

JOSET.

Petit ou grand, il n'est pas question de ça; voyais...

LE BAILLI, apercevant une boîte de fer-blanc que Michel met dans sa veste.

Eh ! qu'est-ce que c'est que cette boîte ?

MICHEL.

Ah ! ça, c'est différent.

JOSEL.

Et montre li ce qu'il y a dans la boîte.

MICHEL.

C'est not' secret, l' secret d' not' mère, qu'all' nous a donné en pleurant, et qu'all' nous a tant recommandé de toujours conserver, queuqu' chose qui nous arrive... tu le sais ben, Joset? M. le Bailli n'exigera peut-être pas...

LE BAILLI, prenant la boîte et la secouant.

Voyons toujours... puisqu'on veut que je voie... Ah ! ah ! un anneau, un cachet... hum,

hum... et puis un... ah! ciel, un portrait qui appartient à Monseigneur!

JOSET ET MICHEL, voulant reprendre le cachet.

Ce n'est pas vrai.

LE BAILLI, aux gardes.

Messieurs, Messieurs, je ne veux pas qu'on m'accuse d'animosité envers ces petits garnemens; mais je vous en fais juges... Connaissez-vous ce portrait?

UN GARDE.

Eh! sûrement; je l'ai vu dans le cabinet de Monseigneur.

UN AUTRE GARDE.

Pardine! il y a ben long-tems qu'il l'a.

LE BAILLI, aux enfans.

Vous entendez?

MICHEL.

Est-il possible?

JOSET.

Sachez...

LE BAILLI.

Taisez-vous... après les bontés de Monseigneur!

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Il faut qu'on les punisse,
Qu'on les mène en prison.
S'introduire par artifice!
Voler après dans la maison!
Il faut qu'on les punisse,
Qu'on les mène en prison.

LE CHŒUR.

Il faut qu'on les punisse, etc.

(Ici Clermont paraît, écoute, et voyant qu'on accuse les enfans, il sort pour aller avertir M. de Verseuil.)

LES ENFANS.

Quelle injustice!
Nous en prison!
Et pour quelle raison
Faut-il qu'on nous punisse?

LE BAILLI.

J'ai vu cela sur leur visage;
J'en étais sûr: je l'ai prédit.
Oui, Monseigneur doit être instruit:
Il va les chasser du village,
Comme menteurs,
Comme voleurs.

LES ENFANS.

Chassés du village!
Chassés par Monseigneur...
Ah! quel déshonneur!
Ma mère en mourra de douleur.

LE BAILLI.

Un anneau d'or.. cette serrure...

(Tous disent après lui.)

Et ce cachet...
Et ce portrait...

LES ENFANS.

C'est le portrait
Et le cachet
De not' père.

LE BAILLI ET LES GARDES, riant aux éclats.

Ah ! ah ! de leur père..
Un cachet...
Un portrait...
La ruse est trop grossière.

(Aux enfans.)

Convenez plutôt du fait.

LES ENFANS.

Non, non, non...

ENSEMBLE.

LES ENFANS.

Non, c'est une injustice ;
Écoutez qu'on vous éclaircisse...
Au nom du ciel !... Quel désespoir !
Arrachez-nous à leur malice.
Ah ! Monseigneur, où donc êtes-vous ?

LES AUTRES.

Il faut qu'on les punisse,
Et c'est à la justice
De faire son devoir.
Qu'on les saisisse :
Venez avec nous.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, M. DE VERSEUIL, amené par Clermont.

CLERMONT.

Oui, Monseigneur, on les accuse, et il paraît qu'ils sont coupables.

M. DE VERSEUIL.

O ciel! eux coupables!.... je ne puis le croire.

LES ENFANS, courant à lui, et se prosternant.

Monseigneur...

LE BAILLI.

Monseigneur, c'est cet anneau, ce cachet et ce portrait qu'on a trouvés sur eux.

M. DE VERSEUIL, étonné.

Un cachet! un portrait!... Ah! Dieu..... (*A part.*) Ils l'ont pris.... Sauvons-les d'abord.

MICHEL.

Quand vous saurez...

M. DE VERSEUIL, sévèrement.

Je sais... tout. (*Se remettant.*) Il semblerait en effet que ce portrait est celui qui m'appartient... mais c'est un hasard... très-éton-

nant, sans doute, qui a produit cette ressemblance : ce portrait est à eux.

CLERMONT, à son maître.

A eux !

M. DE VERSEUIL, fixant Clermont.

Oui, Clermont, j'ai envoyé celui que tu connais...

LE BAILLI.

Pardonnez-moi, Monseigneur ; je l'ai vu il n'y a pas une heure dans votre cabinet... Je vais...

M. DE VERSEUIL, avec un ton ferme.

Non, je vous dis, je suis sûr du contraire. (*D'un ton plus posé.*) Je conviens que l'événement est étrange, et je serai bien aise d'en causer avec eux.

(Clermont paraît très-étonné, et rentre au château pour s'assurer du fait.)

LE BAILLI, aux gardes.

Il veut leur épargner même la honte, et vous verrez qu'il finira par leur pardonner... Un bailli n'a rien à faire dans sa place avec un homme comme celui-là.

(Il sort avec tout le monde, et passe dans le parc.)

SCÈNE XVI.

M. DE VERSEUIL, MICHEL, JOSET.

(Michel veut parler avant que tout le monde soit parti, et M. de Verseuil l'en empêche.)

MICHEL, quand ils sont tous sortis.

Ah ! Monseigneur... Que d'grâces à vous rèndre !

M. DE VERSEUIL, le repoussant.

J'ai eu pitié de vous ; mais à présent que nous sommes seuls, dites-moi ce qui a pu vous porter à une pareille action ?

JOSET.

Vous croyez donc...

MICHEL, d'un ton bien douloureux.

Ah ! mon Dieu, il le croit !

M. DE VERSEUIL.

Vous avez dû voir mon motif ; votre franchise peut seule mériter votre pardon ; avouez ..

MICHEL.

Mais, Monseigneur, j' ne pouvons pas absolument avouer une chose dont j' sommes incapables.

MICHEL.

Nous partirons après ; pas vrai, Monseigneur ?

M. DE VERSEUIL, avec tendresse.

Oui, après... si vous l'exigez... Joset, tu m'as pourtant prié de te laisser vendre du croquet.

JOSET, secouant la tête.

Oh !... oui... mais à présent.

M. DE VERSEUIL.

J'ai dans l'idée que tu feras ce soir de bonnes affaires.

JOSET, hochant la tête.

Bah !

CLERMONT, revenant de la foire.

Les voici.

M. DE VERSEUIL, à Clermont.

Bon, cache Michel et Joset derrière toi....

(Clermont se met devant eux.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, LE BAILLI, GARDES, PAYSANS, PAYSANNES, MARCHANDS, MARCHANDES.

M. DE VERSEUIL.

Bailli, je ne veux plus qu'on reparle de ce qui s'est passé.

LE BAILLI, à part.

Je m'en étais douté.

M. DE VERSEUIL.

J'ai entendu la justification de ces enfans; j'en suis satisfait; mais dans ce moment une chose plus intéressante m'occupe. J'apprends que mes neveux viennent d'arriver dans le château, et j'ai compté sur votre éloquence pour célébrer leur retour.

LE BAILLI, se rengorgeant.

Monseigneur!...

M. DE VERSEUIL.

Ce sont des jeunes gens de la plus belle espérance; et surtout une d'éducation...

LE BAILLI.

Sans doute, je sens bien...

M. DE VERSEUIL.

Non, c'est que vous ne pouvez pas vous l'imaginer.

LE BAILLI.

Pardonnez-moi, Monseigneur, je sais bien ce qu'il faut dire en pareil cas... Conduisez-moi donc vers ces respectables rejetons...

M. DE VERSEUIL, se reculant, ainsi que Clermont.

Les voici.

LE BAILLI, reculant de surprise.

Que vois-je !

(Les enfans veulent se sauver.)

M. DE VERSEUIL, les arrêtant.

Non, non, restez. M. le Bailli a quelque chose à vous dire.

LE BAILLI, très-ému.

Monseigneur n'a pas réfléchi que je suis dans mes fonctions d'officier municipal, et que c'est me compromettre...

M. DE VERSEUIL.

Non, ma foi, Bailli; ce sont mes neveux, mes héritiers, et je suis bien fâché...

LE BAILLI.

Vos neveux !

M. DE VERSEUIL.

Seulement les fils de mon frère... de mon frère Michéli, et vous savez bien que c'est mon vrai nom.

LES ENFANS.

Est-il possible!... Ah! Monseigneur, ne vous moquez-vous pas de nous?

(Ils lui baisent les mains et le pan de son habit.)

M. DE VERSEUIL, les embrasse.

Non, mes enfans; j'ai souffert de me contraindre un instant; mais c'était sous votre habit, sous celui de l'indigence honnête et accusée, que j'ai voulu vous reconnaître publiquement; vous êtes dignes de mes bienfaits, puisque vous les avez sacrifiés à la nature.

MICHEL, avec ame.

Ah! ma mère.... enfin tu seras heureuse.

JOSET, vivement.

Si elle pouvait le savoir tout de suite?

M. DE VERSEUIL

Oui, sans doute, elle le saura. (*A un laquais*) Courez.

(Joset et Michel parlent bas à un domestique, et semblent lui dire où il trouvera leur mère, le laquais sort.)

LE BAILLI.

Mais, Monseigneur, expliquez-nous...

M. DE VERSEUIL.

Michéli était mon frère aîné; ils ont perdu leur père ; et je vais leur en servir.

MICHEL.

A nous ! à nous !... et dans un pareil état ?

M. DE VERSEUIL.

Vous avez ce qui les honore tous... la vertu. Je vous formerai au monde, à la vie que vous aller mener, à la fortune qui vous attend : et pour première leçon, c'est ici que je vous la donne; ne méprisez jamais vos pauvres parens.

LES ENFANS, à genoux.

Ah ! Monseigneur... mon oncle !

M. DE VERSEUIL.

Rendez heureux tout ce qui vous environne, et si vous avez à vous plaindre de quelqu'un, sachez vous en venger.

(Il donne à Michel sa bague, et à Joset sa bourse.)

MICHEL, vivement.

Ah ! oui... (*Au Bailli affectueusement.*) M. le Bailli, aimez-nous.

(Il lui donne la bague.)

JOSET, à Jacques.

A moi, que je me venge aussi. Eh ! marchand ? vends-moi toute ta boutique. (*Il lui*

donne la bourse.) Ne compte pas, mon ami, ni moi non plus, et embrassons-nous.

(Joset donne tous les pains d'épices aux jeunes filles.)

JACQUES.

Merci, M. le chevalier.

M. DE VERSEUIL.

Bien, mes enfans; je vois que vous profiterez... Allons, Joset, pour la dernière fois, débite ta marchandise... Jeunes filles, approchez, *v'là le plaisir*, tournez l'aiguille, il y a douze maris là-dedans, et Joset dote aujourd'hui douze filles du village.

JOSET, montrant une des jeunes filles.

A commencer par celle-ci, qui a eu pitié de moi.

(Toutes les jeunes filles s'approchent. Alors Joset les fait tirer à la loterie; cela forme pantomime pendant le chœur : à chaque lot le tambour roule.)

CHŒUR.

Le bon Seigneur!
L'heureuse journée!
Puisse sa destinée,
Paisible et fortunée,
Payer un si bon cœur!
Vive notre Seigneur!
Ah! quel bon cœur!
Le bon Seigneur!

VAUDEVILLE.

M. DE VERSEUIL.

Mes amis, je dois vous le dire :
De tous, je suis le plus heureux ;
Le ciel a comblé tous mes vœux,
Et j'obtiens ce que je désire.
Mais aussi, souvenez-vous bien,
Malgré votre métamorphose,
Que le rang, le nom ne font rien,
Que le cœur seul est quelque chose.

MICHEL, JOSET.

O not' bienfaiteur ! ô not' père !
Comment payer tant de bienfaits ?
Non, non, je n'oublirons jamais
Ce que pour nous vous daignez faire.
Si nous fesons ici quenqu' bien,
Vot' exemple seul en s'ra cause.
Par nous-mêmes, je n' sommes rien,
Par vous je vaudrons quenque chose.

LE BAILLI.

Malgré toute ma prévoyance,
J'étais éloigné de prévoir
Ce qu'ici nous venons de voir :
Bénissons-en la Providence.
Un petit mal fait un grand bien,
Et ma rigueur seule en est cause.
Voilà pourtant comme d'un rien
La justice fait quelque chose.

MICHEL, au public.

Les Deux Savoyards !... Quel ouvrage!
Comment traiter ce sujet-là ?
Messieurs, prononcez sur cela,
Nous attendons votre suffrage.
Si vous approuvez, on sait bien
Que votre indulgence en est cause.
Voilà pourtant comme d'un rien
Vous pouvez faire quelque chose.

FIN DES DEUX PETITS SAVOYARDS.

CAMILLE,

OU

LE SOUTERRAIN,

DRAME EN TROIS ACTES,

MÊLÉ DE MUSIQUE,

PAR MARSOLLIER,

MUSIQUE DE DALAYRAC,

Représenté, pour la première fois, par les Comédiens Italiens, le 19 mars, 1791.

PERSONNAGES.

CAMILLE, femme du duc Alberti.
LE DUC ALBERTI.
ADOLPHE, son fils.
LORÉDAN, son neveu.
FABIO, valet de Lorédan.
MARCELLIN, espèce de jardinier.
LAURETTE.
GARRIGA, berger.
STROZZI, domestique.
PLUSIEURS AUTRES DOMESTIQUES.
UN EXEMPT.
GARDES.

La scène se passe dans un vieux château à moitié ruiné, situé au milieu d'une forêt, et qui n'est pas habité depuis plusieurs années.

Alberti a une clef dorée attachée à une chaîne pareille; la chaîne passe autour de son cou en sautoir; la clef cachée dans son sein.

CAMILLE,

OU

LE SOUTERRAIN,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un grand vestibule; les murs sans tapisseries, sont seulement couverts de quelques grands tableaux de famille. Il n'y a point d'autres meubles; il fait sombre; il est huit heures du soir. Il y a deux portes d'un côté, dont une moins apparente, et de l'autre une seule qui mène chez Alberti : toutes ont des serrures et des verroux qui se ferment avec bruit.

SCÈNE I.

LORÉDAN, FABIO, le premier en uniforme, le second en voyageur, tous les deux en bottes; ils sont conduits par MARCELLIN.

LORÉDAN.

Vous voulez donc bien nous donner un asile ?

MARCELLIN, avec bonhomie.

Vous retournez à Naples; vous vous êtes égarés de votre chemin; vos chevaux n'en peuvent plus; la pluie tombe, la nuit approche, vous avez l'air d'honnêtes gens, et je sommes trop humain pour vous refuser un abri.

LORÉDAN.

Nous marchons depuis long-tems dans le château : il est vaste.

MARCELLIN.

Bon! il y en a pourtant la moitié de tombée.

FABIO.

Et ce qui reste...

MARCELLIN, confidemment.

Ne tardera pas.

FABIO, trésaillant de peur.

Ah! ah!

MARCELLIN.

C'était jadis un vieux couvent qu'on a abandonné; de grands corridors, de grandes salles, de grands souterrains...

FABIO.

Oh! oh!

MARCELLIN, mystérieusement.

Il y a même eu, dit-on, des revenans.

FABIO, d'un air très-étonné.

Il y a eu... et vous habitez ici ?

MARCELLIN.

Depuis un an, pas plus, et ç'a bien été l'année la plus longue de ma vie.

FABIO.

Je le crois.

LORÉDAN.

En qualité de ?...

MARCELLIN.

En qualité de jardinier d'abord; mais comme il n'y a plus de jardin, on m'a donné la place de concierge pour soigner les meubles; mais comme il n'y a plus de meubles, on m'a donné celle d'intendant pour recevoir les revenus; mais comme il n'y a plus de revenus...

LORÉDAN.

Que faites-vous donc à présent !

MARCELLIN.

L'amour, ne vous en déplaise; et je croyons que ça fera passer plus vite le tems.

FABIO, surpris.

L'amour, ici !

MARCELLIN.

Partout, Monsieur; et ce séjour me semble bien moins laid depuis que j'y voyon ma maîtresse. Dame! c'est qu'elle est... Écoutez.

AIR.

Joli minois, taille légère ;
J'en perds la tête en vérité.
Peut-être est-il une beauté
Plus piquante et plus régulière ;
Mais c'est une grâce, un maintien,
Un certain air, une manière,
Un air... là... qui... je m'entends bien.
Oh ! ma Laurette !
Quelle félicité!
J'en perds la tête
En vérité.

Elle est sage et par fois sévère :
Quand j'voulons un peu plaisanter,
Elle sait fort bien m'arrêter,
Elle se met même en colère...
Mais c'est d'un air, d'une manière,
Là... qui... (Il rit.) J'vois qu'vous m'entendez bien
Oui, c'est une grâce, un maintien!

Oh! ma Laurette! etc.

LORÉDAN.

Je serai ravi de la connaître; mais en attendant, ne pourrait-on pas saluer le maître du château?

MARCELLIN.

Impossible!... Il ne voit personne; à peine s'il m'a parlé une fois depuis huit jours qu'il étiont ici.

LORÉDAN.

Depuis huit jours! Mais qui est-il?

MARCELLIN.

Je n'en savons pas un mot.

LORÉDAN.

D'où vient-il?

MARCELLIN.

Il ne l'a jamais dit.

LORÉDAN.

Enfin, comment le nomme-t-on?

MARCELLIN.

« Monsieur, » quand on lui parle, et « l'Ours » quand on parle de lui.

FABIO, tirant Lorédan par son habit.

Mon maître...

LORÉDAN.

Que fait-il en ce lieu sauvage ?

MARCELLIN.

Il s'agite, il soupire, marche, parle seul; n'aime pas surtout les questions ni les curieux.

LORÉDAN.

Je ne le verrai donc pas ?

MARCELLIN.

Je serions chassé, s'il savait tant seulement que je vous ai fait entrer.

LORÉDAN.

J'en serais désolé; et s'il avait été possible de trouver un autre asile...

MARCELLIN.

Il y a pourtant dans c'te forêt un cabaret.

LORÉDAN.

Une espèce de taverne détestable! Je m'y suis présenté, elle était pleine de gens de mauvaise mine.

MARCELLIN.

Oh! il y en a beaucoup dans ces cantons ici.

FABIO, effrayé, et le considérant.

Je m'en suis [illegible]

MARCELLIN.

st qu'il s'y passe des choses...

FABIO.

! je m'en doute.

LORÉDAN.

ɜ hommes étaient armés : l'un d'eux, qui avait l'air assez honnête...

MARCELLIN.

'aut se défier de ça.

FABIO.

i, il faut se...

LORÉDAN, continuant.

léfendu au maître du cabaret de laisser r qui que ce soit. Il a montré un pa-
.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, STROZZI.

zi est vêtu comme un paysan de la montagne : l'air , barbe noire, sourcils épais. Fabio s'effraie en le ant.)

MARCELLIN, allant à lui.

STROZZI, d'une voix fort brusque.

Vient de rentrer.

MARCELLIN.

Où est-il à présent ?

STROZZI.

Dans la chambre grillée du petit pavillon.

MARCELLIN.

Et que t'a-t-il dit en rentrant ?

STROZZI, imitant le maître.

Que fais-tu ici ? Va-t'en.

MARCELLIN.

Il t'a dit tout cela ! diable ! il était de bonne humeur aujourd'hui... Toujours seul ?

STROZZI.

Non, il a amené un enfant.

MARCELLIN.

Un enfant ! où l'a-t-il pris ?

STROZZI.

C'est un homme masqué qui l'a conduit.

MARCELLIN, à Fabio.

Oh ! oh !

STROZZI.

Et j'ai entendu qu'il disait : oui Monsei-

gneur, il revient; et d'après les dernières nouvelles, il sera à Naples peut-être aujourd'hui.

MARCELLIN.

Monseigneur! c'est donc quelqu'un de bien puissant?

STROZZI.

Va lui demander; moi je n'en ai garde. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, pour la première fois, j'ons vu son visage se dérider.

MARCELLIN, à Lorédan avec contentement.

Diable! il y a tous les jours ici du nouveau, comme vous voyez. Un homme masqué! un enfant! un inconnu qui arrive!...

STROZZI.

Tu attends les ordres dans cette salle?

MARCELLIN.

Ici, ou ailleurs, c'est égal; au coup de cloche, comme de coutume

STROZZI, le tirant à part.

Que fais-tu de ces gens-là?

MARCELLIN, embarrassé.

Ces gens-là! ce, ce sont de mes parens qu viennent pour mes fiançailles.

STROZZI, d'une voix encore plus sépulcrale.

A propos, c'est ce soir... sarpedié, comme nous allons rire! adieu, Messieurs, bien du plaisir, au revoir! je vais porter au maître son poignard et ses pistolets.

(Il sort. Fabio, qui s'était un peu déridé, reprend l'air effrayé.)

SCÈNE III.

LORÉDAN, FABIO, MARCELLIN.

FABIO.

Quel est ce Monsieur si aimable?

MARCELLIN.

C'est le premier laquais.

FABIO.

C'est le premier laquais!... quelle livrée, bon Dieu! et quelle figure!

MARCELLIN.

Ce ne sont pas les plus jolis qu'on a choisis, mais ceux qui avioit la physionomie la plus sombre, et on les a vêtus à l'air de leur visage... Ah ça! vous avez entendu? vous êtes de mes parens; si Monsieur vous voyait par hasard, ce serait votre réponse et mon excuse; et puis au point du jour... (*Il fait signe de partir, et s'arrête pour écouter.*) Oh!

oh! j'ai cru entendre... Non, non; je puis rester encore un instant avec vous.

FABIO.

Il m'a semblé que vous aviez parlé au premier laquais d'une cloche.

MARCELLIN.

Oui, diable! il est nécessaire que je vous instruise de ce qui se passe dans ce château.

TRIO.

MARCELLIN.

Une grosse cloche
Est là tout proche :
De cette cloche-là, dès qu'on entend les coups,
C'est dans cette maison ce qui nous règle tous,
Le maître veut quelqu'un?... à l'instant
Din, din, dan. (Il fait la cloche.)
S'il est pressé... din, din, din, dan, din, din, din dan.
Chez soi faut-il qu'on se retire,
Tout éteindre et ne plus rien dire?
Din, din, din, din, din.

ENSEMBLE.

LORÉDAN.

Tout est bizarre en ce lieu-ci.

FABIO.

Pour moi je suis d'effroi transi.

MARCELLIN.

C'est singulier; mais c'est ainsi
Que tout se passe en ce lieu-ci.

Que m'importe cette folie?
Rester ici c'est mon envie,
J'y brave le vent et la pluie,
Je pourrais être ailleurs plus mal.
Oui, mon cher, je vous attendrai,
Et dans ce lieu je resterai.
Sans impatience,
Sans nulle imprudence,
Je vous attendrai.

FABIO.

Je dis aussi... ça m'est égal;
Je ris sans en avoir envie.
C'est un menteur, je le parie,
Et quelque chose là me crie;
Ce château te sera fatal.
Oui, Monsieur, je vous attendrai,
(Mais ce sera contre mon gré.)
Sans impatience.
(J'enrage d'avance)
Je vous attendrai.

(La cloche sonne avec vitesse. Marcellin sort.)

SCÈNE IV.

LORÉDAN, FABIO, après un court silence et avoir regardé tout autour de lui.

FABIO.

Monsieur, que dites-vous de tout cela?

LORÉDAN.

Beaucoup moins que tu n'en penses.

FABIO, confidemment.

C'est un vrai coupe-gorge.

LORÉDAN, souriant.

Ma foi cela en a un peu l'air.

FABIO.

Vous êtes rassurant... Qu'allons-nous faire jusqu'à l'intant ?...

LORÉDAN.

Attendre... et lire; oui, j'aperçois.

(Il prend un livre sur une table qui est le seul meuble de ce vestibule : et lit.)

Dangers de l'amour. Ah !

FABIO.

Avis au lecteur.

LORÉDAN.

PENSÉES SUR LA MORT. Oh ! oh !

FABIO.

On veut nous y préparer..... Oui, nous allons être punis de nos fredaines ; le ciel est juste, et je vous l'avais prédit.

LORÉDAN, appuyé contre la table.

Qu'ai-je donc fait de si grave ?

FABIO, pleurant à moitié.

Vous l'avez oublié ? quand il n'y aurait que cette aventure avant notre voyage en France... aventure de roman ! Une femme belle, seule, dans un bois ! des voleurs qui l'entraînent ; vous, là tout à point pour la secourir ! on vous blesse ; vous tuez,.. moi je... (*Il fait le geste de se sauver.*) Enfin nous l'emmenons ; ses gens, que la peur avait dispersés, se rapprochent... vous les persuadez... avec de l'argent et des menaces, que Camille.... car son nom leur échappe, vous suit de son plein gré, et Dieu sait ce qu'ils auront été conter pour se justifier de revenir sans elle : ce trait...

LORÉDAN, avec impatience.

Fabio !

FABIO.

Passons, ce n'est pas le plus fort !... elle croit que vous la conduisez à Naples, où elle

prétend avoir un mari jaloux, et elle se trouve dans votre petite maison, où vous lui proposez un amant discret... Alors, des reproches, des larmes, du désespoir; vous voyez que cela devient sérieux, et vous promettez de la rendre à son époux. Elle s'apaise; vous voulez connaître l'heureux mortel auquel elle est unie; elle refuse et vous assure que, si vous saviez à qui vous vouliez faire injure, vous verriez qu'il ne tient qu'à elle de se venger; mais qu'écoutant la reconnaissance elle se souviendra seulement que vous lui avez sauvé la vie; et que pénétrée d'un tel bienfait, quelque malheur qui puisse lui arriver... elle jure de ne jamais vous nommer... elle répète même ce serment en levant au ciel ses beaux yeux, et avec une chaleur qui m'étonne... Enfin au bout de deux jours, vous la reconduisez aux portes de Naples, et il ne vous reste de toute cette belle aventure qu'une blessure et des regrets.

LORÉDAN.

Fabio, je t'en prie, ne me rappelle jamais cette action; elle a fait souvent le tourment de ma vie.

FABIO.

Ah! nous y voilà... Monsieur, c'est le moment de s'accuser de ses fautes: cela désarme le ciel! Mon maître, ne vous refusez pas

à ce bon mouvement; moi, de mon côté je vais...

(Il a l'air de faire son examen de conscience.)

LORÉDAN, sans l'écouter.

D'après la certitude qu'elle paraissait avoir de se venger, si elle l'avait voulu, j'ai cherché cent fois à deviner à qui elle pouvait être unie en secret. A quelqu'un de la cour sans doute? n'ai-je pas été jusqu'à croire que peut-être mon oncle....

FABIO.

Votre oncle!... si violent!... si jaloux!... si bizarre!

LORÉDAN.

Précisément; et qui, par son crédit et sa fortune, a tout fait pour moi, et pourrait tout pour me perdre... N'importe, Camille ne m'aura point sacrifié à ses ressentimens; et sa figure si noble, si douce, a je ne sais quoi qui inspire la confiance et qui répond de sa loyauté... J'aime quelquefois à croire qu'à mon retour à Naples, je la retrouverai heureuse; que ma démarche imprudente n'aura point fait soupçonner son innocence, et qu'il se présentera peut-être dans ma vie quelque occasion de reconnaître sa générosité.

FABIO.

Dieu le veuille... mais que vois-je?

LORÉDAN.

C'est une charmante personne... Regarde, Fabio, regarde donc.

FABIO.

Oui, vraiment; figure piquante.... taille leste... œil vif... c'est la future... Une jolie mine paraît, adieu toutes nos bonnes dispositions.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LAURETTE.

LAURETTE.

Messieurs, Marcellin m'envoie pour vous prier de ne pas vous impatienter.

LORÉDAN, galamment.

Si vous restez avec nous, ma belle enfant...

FABIO.

Il est bien corrigé !

LORÉDAN.

C'est vous qui allez vous marier avec lui ?

LAURETTE.

Eh ! mon Dieu, cela devrait être fini il y a huit jours, lorsque le maître est arrivé sans

qu'on l'attendît... Mais moi, moi qui vais vous conter cela !

LORÉDAN.

Contez, contez... Le maître ?... (*A Fabio.*) Elle a des yeux charmans.

FABIO.

Bah !... C'est vrai.

LORÉDAN.

Le maître, disiez-vous ?...

LAURETTE.

A fait signe qu'il y consentait ; oui, signe; car on n'en peut guère tirer une parole ; c'est toujours ça, (*Elle fait le signe de dire, oui.*) ou ça, (*Le signe de dire non.*) ou ça, (*Le signe de renvoyer.*) C'est un homme bien extraordinaire ; mais enfin...

LORÉDAN.

Enfin, vous voilà au moment ? — (L'heureux coquin que ce Marcellin.)

LAURETTE, riant.

Eh ! ma fine, oui, il n'y a plus à s'en dédire, les fiançailles ce soir, et demain. —

LORÉDAN.

Demain ?

LAURETTE.

Eh ! oui.

COUPLETS.

I.

On nous dit que dans l'mariage,
On peut espérer d'heureux jours,
Qu'il est bien queuqu'momens d'orage,
Mais qu'par bonheur ceux-là sont courts.
Dam! dam! dam! ça s'peut bien:
Dam! dam! j'n'en savons rien;
Mais sur ça faudra toujours faire
Tout comme a fait ma mère.

II.

On nous dit aussi qu'en ménage,
Plus d'un époux est inconstant;
Qu'si Monsieur s'avis' d'et' volage,
Madame doit en faire autant.
Dam! dam! dam!... ça s'peut bien.
Dam! dam! j'n'en savons rien;
Mais sur ça faut bien encore faire
Tout comme a fait ma mère.

III.

J'me souviens, j'me souviens qu'mon père
Souvent la grondait sans pitié,
Et qu'alors, ell' tout au contraire,
N'y répondait qu'par d'l'amiquié.
Dam! dam! sans dout' c'est bien,

Dam! dam! je n'blâmons rien...
Mais sur ça je n'promets pas d'faire
(Riant.)
Tout comme a fait ma mère.

Voici Marcellin. —

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, MARCELLIN.

(Il fait nuit.)

MARCELLIN.

Messieurs, cachez-vous; le maître qui vient assez souvent dans ce lieu, a fait signe qu'il allait y passer! ainsi venez avec moi bien vite.

LAURETTE.

Eh! où vas-tu loger ces Messieurs.

MARCELLIN, embarrassé.

Eh! j'nons pas d'autre endroit que cette petite chambre qui est là sous l'escalier, au bout du grand passage, au rez-de-chaussée.

FABIO, de mauvaise humeur.

Oui, dans la cour, n'est-il pas vrai?

MARCELLIN.

Ma foi, à-peu-prés; mais on n'y est pas mouillé.

LORÉDAN.

Qu'importe après tout, pour trois heures que nous avons à passer ici ?

LAURETTE, à Fabio.

Et puis j'irons vous chercher lorsque le violon. —

FABIO, étonné.

On danse ?

MARCELLIN.

Sortais; voici le maître.

LORÉDAN, désirant rester.

Je voudrais bien. —

MARCELLIN.

Vous m'avez donné votre parole.

LORÉDAN.

Seulement le voir entrer.

MARCELLIN.

Vous ne distinguerez pas ses traits. Son chapeau qui lui couvre les yeux. — Sa tête baissée. — Sortais. — Sortais. — Si par malheur il vous voyait! — et souvenez-vous ben. — Paix. —

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ALBERTI, en frac, les cheveux en désordre, l'air troublé, un chapeau qui est rabattu et lui cache le visage; trois valets, mis comme on l'a dit, portent un fauteuil, un secrétaire et un flambeau avec plusieurs bougies. La rampe remonte.

MARCELLIN.

Oh! oh! est-ce qu'il va s'établir ici?

STROZZI.

Je n'en sais rien.

MARCELLIN.

Diable! cela nous dérangerait.

(Fabio et Lorédan sont cachés.)

(Alberti, pendant ce tems, a fait un signe pour qu'on plaçât le fauteuil, le secrétaire et le flambeau; pendant cette espèce de pantomime, la musique peint sa situation autant que cela est possible. Il ouvre le secrétaire, il commence une lettre, la déchire, en tire un portrait, le regarde, le serre dans son sein, referme le secrétaire avec vivacité, et sort. Lorédan et Fabio rentrent sur la pointe du pied, ainsi que les autres domestiques.)

FABIO, à Marcellin.

S'il ne dit jamais que cela, vous êtes bien excusable de n'avoir pas voulu nous instruire.

LORÉDAN.

Eh bien ! où va-t-il à présent ?

MARCELLIN.

On croit que c'est dans la chambre d'une jeune femme enfermée dans ce château, que personne ne pouvait voir, et qui est morte par les mauvais traitemens d'un certain majordome.

FABIO.

Et ce majordome ?

MARCELLIN.

Est mort aussi depuis huit jours, c'est ce qui fait que le maître est revenu.

FABIO, tout affligé.

Mais tout le monde meurt donc dans cette maison ?

LORÉDAN.

Et vous n'avez jamais été tenté de le suivre, lorsque. —

MARCELLIN.

Non, parce qu'il prend une petite précaution.

FABIO.

Laquelle ?

MARCELLIN.

Une paire de pistolets chargés à balles qu'il porte toujours pour répondre au premier indiscret qui. —

FABIO.

Oui, j'entends. — Le voici, — gare. —

(Il se sauve.)

LOBÉDAN.

Il ne nous a pas vus, et. —

MARCELLIN.

C'est un fou, Monsieur... — ne vous risquez pas, — ouvrez cette porte, — plus loin, plus loin encore; descendez un peu à gauche, — bon, vous y êtes.

(La même ritournelle; Alberti rentre, fait un signe, et tout le monde disparaît.)

SCÈNE VIII.

ALBERTI.

Comme mon cœur bat! C'est ici, — c'est sous cette salle, dans ce souterrain, qu'elle respire, — et l'univers entier ignore mon secret. O femme coupable et adorée! de quel prix as-tu payé ma tendresse? Pour avoir plus de droits à ta reconnaissance, à ta fidélité, malgré mon rang, je t'avais prise dans une famille obscure et pauvre; mes bienfaits ont égalé mon amour! — et tu as pu m'outrager? je t'en punis! et j'ai la bonté d'être sensible à tes peines! je maudis une rigueur que

j'ai crue légitime. Victime de ma sévérité, de l'obéissance trop exacte de celui que j'avais chargé de te soustraire à mes yeux, privée de voir le jour, morte pour ta famille, pour toute la nature! — tu vis encore, et tu ignores que ton amant, ton époux, ton juge, depuis huit jours est près de toi, et qu'il voudrait, au prix de son sang, acheter la certitude de ton innocence! — Je ne m'approche pas sans effroi de l'entrée secrète que ma prudence a dérobée à tous les regards. (*Il s'approche peu-à-peu du tableau.*) Derrière ce tableau une porte de fer, un escalier qui conduit au souterrain; un ressort qu'en touchant je puis. — (*Il s'éloigne du tableau avec vicacité.*) Non, je n'y descendrai pas; — ce cœur est trop faible, — je n'y descendrai pas. Ah! du moins regardons son image, — contemplons ces traits si chers, si trompeurs, qui furent si longtems mon idole, et qui font aujourd'hui ma honte et mon désespoir.

(Il pose le portrait sur le secrétaire.)

AIR.

Amour, vengeance, dans mon cœur,
Vous exercez votre funeste empire;
Le jour, la nuit, cent fois j'expire
Et de tendresse et de fureur.
J'aime, j'aime... je meurs de rage,
De douleur... et de repentir;

Et quand je me repens d'avoir su la punir,
Je voudrais, s'il se peut, la punir davantage.

Amour, vengeance, etc.

Ah! si elle avait voulu m'avouer celui qui l'a rendue perfide, celui avec qui elle osait fuir loin de moi; si elle l'avait livré à ma juste vengeance!— Elle l'aime encore, puisqu'elle craint de me le faire connaître. S'il n'eût été qu'audacieux, n'aurait-elle pas été la première à désirer la punition de celui qui a voulu la déshonorer?— Dans un cachot! elle! elle dont je voulais faire le bonheur! Jeune! belle! gémissant loin de son époux,— loin de son fils, — de son fils qui la pleure! — Et j'ai pu la condamner à cet horrible supplice!— Pour toute nourriture, un pain grossier qu'elle mouille de ses larmes!— Et c'est moi! Avais-je dit qu'on la traitât aussi cruellement?— Oui, oui, je l'avais dit, je le dirais encore. La jalousie me déchire, et je me sens capable de tout. Qu'elle tremble, qu'elle avoue. C'est aussi trop de faiblesse.— Ce jour sera terrible, je le sens, et la rage qui me transporte. — (*Ses regards tombent sur le portrait.*) Un regard jeté sur ce portrait me désarme,—m'attendrit.— Que serait-ce donc si je la voyais? Je ne la verrai point; je me punirai de son crime: je mourrai mille fois. — Tour-à-tour cruel, tendre, amoureux, jaloux, voilà pourtant comme depuis sept ans

je passe ma misérable vie. Ce mal affreux qu'il faut souffrir, dévorer, redouble chaque jour, et ne me tue pas!

SCÈNE IX.

MARCELLIN, ALBERTI.

MARCELLIN, frappant en dehors.

MONSIEUR!

ALBERTI.

Qui ose frapper?... (*D'une voix forte.*) Qui frappe?

MARCELLIN.

Monsieur, c'est moi, par votre permission, sans vous fâcher, et même sans entrer si vous le désirez.

ALBERTI, ouvrant la porte.

Entre.

MARCELLIN, un peu ému.

Pardon, Monsieur, je croyais que vous alliez sortir de cette salle; mais il paraît que vous vous y plaisez, et comme vous savez que c'est demain not' mariage...

ALBERTI, impatient.

Après?

MARCELLIN.

Vous avais permis que les fiançailles se fissent dans le château ; attendu qu'il n'y a pas d'autre endroit.

ALBERTI.

Eh bien ?

MARCELLIN.

Eh bien ! je venons vous dire que, comme cette salle est la plus éloignée de votre appartement, je l'avions choisie pour la fête.

ALBERTI, troublé.

Cette salle ! pour une fête !

MARCELLIN, effrayé.

Dame ! Monsieur, c'est la plus commode ; et puis vous savez bien, le château n'est pas des meilleurs ; cette pièce-ci est la plus sûre, parce qu'on dit qu'elle est voûtée, n'est-ce pas, Monsieur ?

ALBERTI, tressaillant.

Oui, oui, je le sais.

MARCELLIN.

Ainsi donc, si vous le permettais, ce sera ici. (*Alberti rêve et s'attendrit. Un silence. Marcellin lui voyant l'air plus doux, s'approche un peu plus.*) Monsieur ne voudrait pas honorer de sa présence le plus beau de mes jours ? (*Alberti rêve, et fait un signe de dou-*

leur.) Vous êtes bon au fond, et si, pour chasser votre tristesse, vous preniez tant seulement une jolie petite femme comme la nôtre...

ALBERTI, d'une voix étouffée et douloureuse.

Une femme!

MARCELLIN.

Écoutez-donc, Monsieur, ça vous rendrait peut-être plus gai, plus heureux.

ALBERTI, n'y pouvant plus tenir, et d'une voix terrible.

Heureux! ah!

(Il sort très-vivement.)

MARCELLIN.

Ah! mon Dieu! qu'il est donc bizarre! (*Aux étrangers, en ouvrant la porte par où ils sont sortis.*) Messieurs, Messieurs, vous pouvez monter à présent. Je l'y ons dit une politesse, et ça l'a fait fuir.

SCÈNE X.

MARCELLIN, LORÉDAN, FABIO, LAURETTE, DOMESTIQUES DU CHATEAU.

(Les valets entrent, ils sont tous vêtus grossièrement, et ont des figures peu revenantes; plusieurs femmes dans le même costume.)

MARCELLIN.

Venez tous aussi. (*A Lorédan, en riant.*) J'ons voulu réunir toute la belle jeunesse du château.

LAURETTE.

Dansons. (*Elle appelle.*) Eh! la musique! (*Aux étrangers.*) Oh! nous avons le premier musicien du canton.

FABIO.

Où est-il?

(Laurette lui présente Garriga, qui est un chevrier, il est vêtu comme les bergers de la montagne: une capotte, un bâton, le chapeau rond.)

FABIO, étonné.

Cela!

MARCELLIN, riant.

Eh! oui; le jour il mène paître les chèvres, et le soir il fait danser les filles... Allons, Garriga; allons, mon garçon.

GARRIGA, bégayant.

Oui, not' bourgeois.

LAURETTE, à Lorédan.

Nous n'oserions pas prier Monsieur de danser avec nous; mais nous espérons que monsieur son valet-de-chambre voudra bien ouvrir le bal.

MARCELLIN.

Et avec la mariée.

FABIO, point gai.

Mais, Messieurs, je ne danse guère.

LORÉDAN.

Allez donc, Fabio; c'est un honneur que l'on veut bien vous faire.

LAURETTE.

Oh! vous ne me refuserez pas?

(Elle le prend par la main; Fabio fait la grimace; elle le mène au haut du théâtre pour danser avec elle.)

MARCELLIN.

Allons, joue, Garriga.

(Garriga joue un vieux menuet.)

FABIO.

Est-ce qu'on danse encore le menuet? m'en mêlais jadis... mais à présent...

(Il s'excuse et veut s'en aller.)

MARCELLIN.

Eh ben ! autre chose ; entends-tu, Garri un rigaudon.

GARRIGA.

Plus gai?... Oui not' bourgeois.

(Il joue le même air beaucoup plus vite.)

MARCELLIN.

Encore? tu ne sais donc que cet air-là !

GARRIGA, riant bêtement.

Oui, not' bourgeois.

LAURETTE.

Eh ! que ne disais-tu ? (*Elle le contrefa le renvoie.*) Marcellin, chante nous plutôt ronde, tout le monde en sera, Monsieur au

LORÉDAN.

De tout mon cœur.

MARCELLIN.

Une ronde! (*Cherchant.*) Laquelle?... je m'en vais vous dire celle de la forêt d'i de la forêt noire ; elle est toute nouvelle.

LAURETTE.

Oui, elle est bien jolie; elle me fait toujours une peur...

FABIO, quittant la main de sa danseuse.

Une peur!...

LAURETTE.

Vous verrez...

RONDE.

I.

MARCELLIN.

Notre meunier chargé d'argent,
S'en allait au village;
V'là tout-à-coup, v'là qu'il entend
Un grand bruit dans l'feuillage.
(Il fait comme s'il tremblait, tous l'imitent.)
Ouf, ouf.
Notre meunier a ben du cœur,
On dit pourtant qu'il eut grand peur.
(Riant.)
Amis, si vous voulez m'en croire,
N'allez pas dans la Forêt-Noire.
(On danse en chantant.)

II.

L'autre jour la jeune Isabeau
S'y promenait seulette;

Elle revint sans son anneau
Et sans sa collerette ;
Hum ! hum !
(Tous l'imitent.)
Notre Isabeau n'manque pas de cœur,
Mais que faire contre un voleur ?
(Riant.)
Belles, si vous voulez m'en croire,
N'allez pas dans la Forêt-Noire.

TOUS.

Belles, si vous voulez l'en croire,
N'allez pas, etc.
(Marcellin les réunit autour de lui.)

LAURETTE, à Fabio.

Oh ! c'est ce couplet-là... écoutez.

III.

MARCELLIN.

Hier au soir dans un ch'min creux,
Tout seul je m'achemine ;
J'entends comme un cri douloureux
D'queuqu'zun qu'on assassine...
(Il fait un cri de douleur.)
Ah ! ah ! ah !
J'vois paraît' l'omb' d'fen not' pasteur
Qui m'cri' d'un' voix á faire peur ;
Ami, si tu fais bien, et si tu veux m'en croire,
Ne r'viens pas dans la Forêt-Noire.

CHŒUR.

Oui, si je fesons bien, et si j'voulons l'en croire,
N'allons pas, etc.

FABIO, ne pouvant plus y tenir.

Quelle diantre de chanson me dites-vous là? moi, qui demain dois passer!...

MARCELLIN.

Dame! ce sont les histoires du pays; il n'y a pas de jour où il n'arrive quelque chose...

FABIO.

C'est agréable.

(On frappe trois fois, tout le monde est effrayé, et Fabio surtout.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, STROZZI.

FINAL.

STROZZI.

Cessez donc vot' danse à l'instant...
Faut pas qu'ça puiss' trop vous surprendre
Mais c'est qu'j'ons quelq'chos' d'étonnant
D'ben étonnant à vous apprendre.

TOUS.

Oh! dis-nous donc ça promptement.

STROZZI.

Mettez-vous ben près pour m'entendre.
J'étions dans c'mauvais cabaret:
Vous savez tous où ce que c'est.

TOUS.

Oui, l'on sait bien ce cabaret,
Chacun de nous sait bien c'que c'est.

STROZZI.

J'f'sions semblant de faire un somme;
V'là tout-à-coup qu'un tout grand homme.

TOUS.

Un tout grand homme!

STROZZI.

Dit bien bas,
Pour que je ne l'entende pas,
A des espèces de soldats.

TOUS.

A des espèces de soldats!...

STROZZI.

C'est dans c'château qu'est la personne,
Que de ce grand crime on soupçonne.

TOUS.

C'est dans c'château qu'est la personne!...

(Tous s'éloignent des deux voyageurs et les regardent.)

TOUS, excepté les voyageurs.

C'est peut-être ces Messieurs-ci?

FABIO.

(C'est, je crois, le maître d'ici.)

LAURETTE.

Non, c'est à tort qu'on les soupçonne;
De Marcellin ils sont connus,

Et pour la noce ils sont venus.

MARCELLIN.

Non, tous deux me sont inconnus.

STROZZI, avec mystère.

Inconnus !

MARCELLIN.

Et pour la fête ils ne sont pas venus.

TOUS.

Pas venus !

STROZZI, d'une voix forte à Lorédan et à Fabio.

Et je leur trouve l'air confus.

TOUS.

L'air confus !
Entendez-vous que l'on soupçonne
Une personne qu'est ici ?
Dam' ! c'est qu'ça nous étonne.

LORÉDAN, froidement.

Cela m'étonne aussi.

LAURETTE, FABIO.

Ah ! je frissonne.

STROZZI, d'une voix affectée, en les regardant.

C'est qu'ils ont dit :
Restons ici la nuit ;
Le jour avec main-forte,
Et sans nous découvrir,
Si l'on n'veut pas ouvrir,
J'enfoncerons la porte.

(Ils changent tous de côté.)

ENSEMBLE.

STROZZI, MARCELLIN, LAURETTE, à part.

Ils parlent bas ; la chose est claire,
Ce sont eux qu'on veut arrêter.

FABIO, à part.

De voleurs c'est quelque repaire ;
Ils veulent nous épouvanter.

LORÉDAN.

Ils parlent bas, la chose est claire.
Croiraient-ils nous épouvanter?

ENSEMBLE.

LES DOMESTIQUES, à part.

N'ayons pas l'air qu'on les soupçonne.
Retirons-nous sans bruit.
(Haut.)
Messieurs, bonne nuit,
J'vous la souhaitons bonne,
Et le réveil aussi.

LORÉDAN, FABIO, à part.

C'est a tort que je les soupçonne.
Nous partirons sans bruit.
(Haut.)
Messieurs, bonne nuit.
Je la crois passer bonne,
Et le réveil aussi.

FABIO, à Lorédan.

Entendez-vous ceci ?

LORÉDAN.

Que veut dire ceci ?

CHŒUR.

Je vous la souhaite bonne.

LORÉDAN.

Grand merci.

CHŒUR.

Et le réveil aussi.

LORÉDAN, avec fermeté.

Et le réveil aussi.
Oui, je l'espère ainsi.

CHŒUR.

Pourtant ça les étonne.

LORÉDAN, FABIO.

Cela pourtant m'étonne.

TOUS, à mi-voix.

Retirons-nous sans bruit;
Veillons toute la nuit;
Attendons que le jour éclaire
Cet étonnant mystère.

CHŒUR.

C'est ce Monsieur...

LORÉDAN.

C'est ce Seigneur.

CHŒUR.

Rentrons tous vite.

FABIO.

Quel maudit gîte!

LE CHŒUR, LORÉDAN, FABIO.

Retirons-nous sans bruit.
Bonne nuit, Messieurs, bonne nuit.

ENSEMBLE.

LE CHŒUR:

Quelqu'un que l'on soupçonne....
J'vous la souhaite bonne,
Et le réveil aussi.

LORÉDAN, FABIO.

A mon tour je soupçonne...
Mais rien ne nous étonne,
Nous sommes faits ainsi.

(La cloche se fait entendre à la fin du morceau. On donne un flambeau à Fabio. La rampe se baisse. Il est nuit à la fin de l'acte.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LORÉDAN, FABIO.

(Tous deux entrent avec circonspection; Fabio tient une bougie et tremble. La ritournelle annonce la situation.)

DUO.

LORÉDAN, précédant Fabio.

Allons, avance le premier.

FABIO.

Non, je dois passer le dernier.

LORÉDAN.

Tu dois bien m'éclairer, peut-être?

FABIO.

Je dois marcher après mon maître.

LORÉDAN.

Eh bien! je vais te précéder.

(Il lui ôte le flambeau des mains.)

FABIO, voulant s'enhardir et passer.

Eh bien! je vais donc.... vous céder.

(La force lui manque.)

LORÉDAN.

Allons, du cœur.

(Il lui remet le flambeau.)

FABIO.

Oh! j'en ai.... (Je frissonne.)

LORÉDAN.

A tout il faut se préparer.

FABIO.

En vain je veux me rassurer.

LORÉDAN.

A mon destin je m'abandonne.

(Gaiment.)

Dieu des plaisirs, Dieu des amours,
Venez! volez à mon secours,
Daignez prendre soin de mes jours;
A mon destin je m'abandonne.

FABIO.

Et les esprits?....

LORÉDAN.

Dieu des plaisirs....

FABIO.

Et les voleurs?

LORÉDAN.

Dieu des amours,
Volez, venez à mon secours.
A mon destin je m'abandonne.

FABIO, à part.

Il rit et je frissonne.

(Haut.)

Vous plaisantez de mes frayeurs?
Et les esprits, et les voleurs!

LORÉDAN.

A mon destin je m'abandonne.

FABIO.

Comptez, comptez sur le secours,
Et des plaisirs et des amours.
Un château qui tombe en ruine!
Où peut-être l'on assassine!
Des revenans peut-être aussi!...
Car on trouve de tout ici....
Si quelqu'un d'eux venait ce soir...
Ah! ah!.... je crois le voir.

(Il laisse tomber la valise. Voyant qu'il s'est trompé, il revient tout confus.)

LORÉDAN, riant.

Eh bien! qu'a dit le revenant?

FABIO.

Monsieur, ne vous moquez pas tant.

LORÉDAN.

Sans doute tu l'as vu paraître?

FABIO.

Au lieu de rire ainsi, mon maître,
Au ciel plutôt ayons recours.

LORÉDAN.

Au ciel, dis-tu ?

Dieu des plaisirs, dieu des amours.

Pourquoi cette valise ?

FABIO.

Pour plus tôt être prêt à... Monsieur, on ne sait pas ce qui peut arriver... Et ces gens qui doivent venir...

LORÉDAN.

C'est un conte fait pour nous épouvanter; et ne t'ai-je pas dit qu'il sera assez tems, lorsque le jour paraîtra, de voir ce que nous aurons à faire ?

FABIO.

Mais où allons-nous donc nous mettre en attendant ?

LORÉDAN.

Ici, puisqu'il nous est impossible de dormir dans cette chambre qu'on nous avait destinée.

FABIO.

Oh! oui... Un vent!... des lits!... des portes!...

LORÉDAN.

Va voir s'il n'y a point, dans le corridor, quelque issue.

FABIO.

Il n'y en a pas, Monsieur.

LORÉDAN.

Qu'en sais-tu ? Va toujours... Eh bien ?

FABIO.

Vous n'y pensez pas, Monsieur. Est-ce que je puis vous laisser ?

LORÉDAN.

Eh ! oui, puisque je te le dis.

FABIO.

N'insistez pas, Monsieur, vous me désobligeriez ; je craindrais qu'il ne vous arrivât quelque chose, et ce serait pour moi un remords éternel.

LORÉDAN, riant.

Restons donc ici.

FABIO.

Oui ! ici ! nous y sommes fort bien !

LORÉDAN.

Approche-moi un fauteuil.

FABIO, n'osant s'éloigner, et regardant légèrement.

Un..., un... fauteuil ! je n'en vois pas, Monsieur.

LORÉDAN.

Là bas, au fond...

FABIO, fesant deux pas.

Là bas... au fond... (*Revenant.*) Si Monsieur voulait me le montrer?...

LORÉDAN.

Je vais le prendre moi-même.

(Jeu de théâtre. Il rencontre à ses pieds la valise, et croit que c'est autre chose.)

Je me place ici.

(Il approche le fauteuil et s'assied.)

FABIO.

Et moi, là.

(Il place la bougie à terre et se met presque dans les jambes de son maître. Jeu de théâtre. Fabio se fait un oreiller avec le porte-manteau.)

LORÉDAN.

Soit, là... et tâche de dormir.

FABIO.

Je ne demanderais pas mieux.

LORÉDAN.

Paix!

(Ils gardent le silence; Fabio prend du tabac. — Il a une tabatière qui crie en l'ouvrant, et il fait ensorte qu'elle empêche Lorédan de s'endormir, ou bien il éternue. Ensuite la pipe et un briquet. Lorédan essaie de dormir, et Fabio de l'éveiller.)

LORÉDAN, s'éveillant en sursaut.

Eh! bien!

FABIO, fesant l'étonné.

C'est que j'ai peut-être fait du bruit?

LORÉDAN.

Sans doute... Paix, donc.

(Un silence.)

FABIO, soulevant la tête.

Comme cela est triste, de ne rien dire!

LORÉDAN.

Tu veux dormir et parler?

FABIO.

Si cela est égal à Monsieur, je ne parlerai pas... mais je chanterai un petit air... Cela égaie les grandes salles.

LORÉDAN.

Cela égaie!... Tu déraisonnes... Fais ce que tu voudras.

FABIO, commençant par faire la ritournelle pour s'enhardir, il la chante d'une voix tremblante et regardant de tous côtés.

La, la, la. (*Se rassurant.*) la, la, la, la, la, la...

AIR.

Je suis gaillard, je suis joyeux,
Et rien ne m'intimide :
Pourtant je suis plus courageux

Quand Bacchus est mon guide.

(Regardant et inquiet.)

Est mon guide....

(Il rêve.)

Notre meûnier chargé d'argent....

N'allez pas dans la forêt noire....

(Il chante le menuet de Garriga, se réveille lui-même en sursaut par sa propre voix.)

Hem ! Ce n'est rien, Monsieur...

LORÉDAN.

Quel bruit tu fais !

FABIO.

Non, Monsieur, c'est que je rêvais, mais tenez... un instant encore, et je... (*Il voit son Maître qui dort.*) Le voilà déjà rendormi... C'est terrible ça... La, la, la...

(Il se met sur la valise pour dormir. — Bruit de cor. — Il met l'oreille par terre : il entend encore, et se lève effrayé.)

Monsieur, Monsieur, j'en suis sûr ; j'ai entendu...

LORÉDAN, se levant.

On n'a jamais vu un poltron plus insupportable.

FABIO.

J'ai entendu, vous dis-je.

LORÉDAN.

Et quoi ?

FABIO.

Là — dessous — de bien loin, bien loin — c'en est un, Monsieur, oui, c'est un esprit, — un revenant, — le majordome, — la jeune femme. — O ciel ! c'est bien pis ; — voyez-vous une lanterne sourde ? — un homme armé ? — c'est notre dernier moment.

LORÉDAN.

Mon épée ! — va la chercher.

FABIO, prenant la bougie.

Je ne la trouverai jamais.

LORÉDAN.

Oh bien ! reste pour observer tout.

FABIO.

Je verrai mal.

LORÉDAN.

Viens donc avec moi.

FABIO.

Soit, et cachons-nous.

LORÉDAN, indigné.

Nous cacher !

FABIO.

Heureux si nous en avons le temps.

(Ils sortent. La cloche se fait entendre.)

SCÈNE II.

ALBERTI, avec une lanterne sourde, deux pistolets à la ceinture.

J'ai entendu du bruit ; ne serait-on pas encore couché ? C'est sans doute cette noce. — Fermons tout.

(La rampe s'élève. Il va fermer la porte par où sont sortis les voyageurs, et les deux autres. Il allume toutes les bougies.)

Personne ne peut entrer ni entendre ;— l'épaisseur de ces portes me garantit de toute surprise. (*Il met les pistolets sur la table.*) Malheur au téméraire qui voudrait pénétrer un secret qui doit mourir avec moi ! —Voici l'heure où je dois porter à Camille de quoi prolonger sa triste existence ; ouvrons doucement.

(Il pousse un secret ; un grand tableau glisse sur une coulisse et laisse voir une porte ; il ouvre cette porte, et derrière on aperçoit une grille de fer qui laisse voir un escalier. Il pousse un petit guichet, et tire par cette ouverture une corbeille couverte qui était posée sur une des marches ; il s'écrie vivement) :

Dieu ! elle n'y a pas touché ! — L'infortunée, depuis vingt-quatre heures n'a pas voulu prendre de nourriture ! Son dessein serait-il de terminer des jours abhorrés? Ciel ! cette idée glace tout mon sang ! Je veux qu'elle

vive, je le veux; et si je croyais même que ma vue, — qu'une lueur d'espoir, — pût contribuer. — Homme faible! as-tu donc oublié? — Elle veut mourir, — j'oublie tout. — Je ne suis né ni insensible, ni cruel, — je la verrai, — elle se justifiera peut-être. — Le son de ma voix, mes regards, mes prières; — je la verrai. Cette idée ne me laisse plus un instant de repos. — Je lui parlerai de son fils; — je l'offrirai à ses regards; — elle ne pourra résister à cette épreuve: elle nommera le coupable. Cette déférence à mes volontés me laissera croire qu'elle est innocente. — Oui, oui, je le croirai, et ma vengeance ne retombera que sur le vil séducteur qui a abusé de sa confiance et de sa faiblesse.

(Il ouvre la grille et descend deux marches; il prend la lanterne sourde et regarde en bas.)

Elle dort, — c'est le sommeil de l'innocence. Elle prononce mon nom, celui de son fils. — Ah! Camille! — Barbare, que fais-tu? tu la réveilles; — tu lui ôtes le seul bien qui reste aux infortunés.

CAMILLE, de loin, sans être vue.

Qui m'appelle?

ALBERTI.

C'est — (je n'ose me nommer Camille, montez.

CAMILLE, s'approchant.

Mon époux ! Dieu !

ALBERTI.

Montez, vous dis-je, et ne craignez rien. (*Camille monte.*) Je la vois, je la vois !— Les forces me manquent, et malgré moi, mes genoux affaiblis fléchissent devant elle.

(Il met un genou en terre, Camille avance lentement. Elle est vêtue d'une grande robe de bure grise qui n'est serrée autour de son corps que par une ceinture commune; ses cheveux sont épars et sans poudre; elle est pâle et a l'air calme quoique fort triste. Alberti continue en s'efforçant de prendre l'air sévère.)

Camille ?

CAMILLE, assise, et avec tendresse.

Alberti, c'est vous! depuis si long-tems,— je croyais que jamais, — c'est vous ! Qui vous ramène ! est-ce ma grace ou mon arrêt que vous venez m'apporter ?

ALBERTI.

Ta grâce ! — tu l'as refusée; il n'a tenu qu'à toi. — Mais cet époux outragé regrette encore de n'avoir pu te l'accorder.

CAMILLE.

Outragé ! ah ! jamais !— que le ciel !

ALBERTI.

Ne l'offense pas, désarme-le plutôt.

CAMILLE.

Il connaît mon innocence.

ALBERTI.

Il voit mon désespoir ;— qui peut autoriser ce refus obstiné ?

CAMILLE.

La reconnaissance pour celui qui m'a sauvé la vie ; la conscience qui ne trompe jamais, et qui me dit qu'un serment est un lien sacré qu'aucun mortel n'a le droit de rompre.

ALBERTI.

En est-il de plus saint que celui que tu as prononcé au pied des autels ?

CAMILLE.

Je t'ai juré d'être fidèle, mais aussi de mériter toute ma vie ton estime, — et la mienne. Je la perdrais aujourd'hui, si par crainte ou même par amour pour toi, je trahissais celui à qui j'ai promis le secret et le pardon.

ALBERTI.

Souviens-toi de l'état obscur. —

CAMILLE.

Je l'honore par ma résistance.

ALBERTI.

Dont mes bontés t'ont tirée ?

CAMILLE.

Je les justifie par la noblesse de mes sentimens.

ALBERTI.

Tu détruis tous les liens qui m'unisssaient à toi.

CAMILLE.

Et je résiste. — Juge par là combien j'ai de mérite à tenir parole, juge si j'étais digne de toi.

DUO.

ALBERTI.

Non, non, jamais de ma tendresse
Ton cœur ingrat n'a connu tout le prix.

CAMILLE.

Cruel, juge de ma tendresse;
Sans te haïr j'ai souffert tes mépris.

ALBERTI.

Je t'adorais.

CAMILLE.

Moi, je t'adore.

ALBERTI.

Je puis, je puis t'aimer encore.

CAMILLE.

Je n'ai jamais cessé : malgré tous mes tourmens....

ALBERTI.

Et moi, dans ma fureur, dans mes emportemens,

ENSEMBLE.

CAMILLE.

Je m'écriais, je l'aime!
Et malgré sa rigueur, je sens
Que je dirais encore de même,
Comme le jour de nos premiers sermens.
Cruel, juge de ma tendresse,
Sans te haïr, je souffre tes mépris.
Affreuse jalousie!
Tu détruis son bonheur;
Apaise sa furie;
Que le repos règne encor dans son cœur.

ALBERTI.

Je m'écriais, je l'aime!
Et si tu voulais, je le sens,
Je le dirais encore de même,
Comme le jour de nos premiers sermens.
Non, non, jamais de ma tendresse,
Ton cœur ingrat n'a connu tout le prix.
Affreuse jalousie!
Tu détruis mon bonheur.
Il n'est point de furie
Pareille à celle, hélas! qui déchire mon cœur.

CAMILLE.

Depuis un an descendue vivante dans le tombeau... séparée de tout l'univers, je n'ai pas même entendu prononcer le nom d'un objet bien cher à mon cœur... Alberti, daigne

me parler de lui; par pitié, parle-moi de mon fils.

ALBERTI.

Il te regrette, il te pleure; la nouvelle de ta mort répandue par mon ordre au moment où renfermée en ce lieu...

CAMILLE.

Je ne le verrai donc plus?... Déjà depuis tant d'années exilée loin de lui... et tu viens encore d'élever une barrière éternelle entre nous deux!

ALBERTI.

Écoute, Camille; ce jour est le dernier... le dernier. Oui, je viens t'offrir ma tendresse ou ma haine; le bonheur ou la captivité : tu peux encore choisir; il n'y a plus qu'un jour, qu'une heure... C'est ton arrêt... le mien... je n'y survivrai pas; mais une fois prononcé, rien ne pourra plus le changer.

CAMILLE, vivement.

Eh! comment pourrais-tu?

ALBERTI.

Écoute, te dis-je; si tu satisfais à ma juste demande, je cours aux pieds du roi, j'avoue mes torts, ma jalousie; je rejette tout sur moi, et je déclare à ta famille, à l'univers, que tu es innocente... Mais du moins que je

puisse punir le traître qui, par son audace... ou ton imprudence... (je veux l'ignorer à jamais...) a pu causer tes maux et les miens... Nomme-le... qu'il périsse!... et qu'il emporte dans le tombeau le secret de ta fuite et de sa témérité.

CAMILLE.

Alberti, si tu te fies à ma promesse, si je suis digne de toi... que t'importe le nom de cet audacieux jeune homme? Aveuglé par sa passion, trompé dans ses espérances, mérite-t-il ton courroux?

ALBERTI.

Tu l'excuses!

CAMILLE.

Non, mais je lui pardonne; Camille sait mieux souffrir que se venger.

ALBERTI.

Tu lui sacrifies ton époux, ton fils!

CAMILLE, douloureusement.

Mon fils!... ne me parle plus de mon fils.

ALBERTI.

Il t'aime.

CAMILLE.

A peine s'il a pu me connaître! Il croit que je ne suis plus, et sans doute ma mémoire flétrie...

Ce jour paira tous mes tourmens !
Peut-être il me dira qu'il m'aime....
Qu'il me pleure à tous les instans....
Peut-être ses bras caressans !....
Heureux moment, bonheur suprême !
L'espoir.... la joie énivrent tous mes sens.
Je vais revoir le fils que j'aime ;
Non, je n'ai plus qu'un seul désir,
Le voir.. . l'embrasser.... et mourir.

SCÈNE IV.

ALBERTI, ADOLPHE, CAMILLE.

(Alberti rentre tenant son fils qui a les yeux bandés; il fait signe à Camille de s'asseoir et de ne rien dire; elle obéit, et témoigne par ses gestes le plaisir qu'elle a de voir son fils.)

ADOLPHE.

Ou me conduis-tu donc, papa ?

ALBERTI.

As-tu peur ?

ADOLPHE.

Papa,... je suis avec toi.

ALBERTI.

Il est bien d'être brave, mais je te demande plus encore.

ADOLPHE.

Quoi donc!

ALBERTI.

D'être discret.

ADOLPHE.

Je ferai tout pour te plaire.

ALBERTI.

Je pense assez bien de mon fils, malgré son âge, pour lui révéler un secret important d'où dépend mon bonheur.

ADOLPHE, avec ame.

Oh! papa... et vous avez pu craindre mon indiscrétion?

ALBERTI.

Tu es si jeune!

ADOLPHE.

Je vous aime tant!

ALBERTI.

Jure donc que tu ne parleras à personne...

ADOLPHE.

Je le jure.

ALBERTI.

A Dieu qui t'entend.

ADOLPHE.

A mon père qui me l'ordonne

ALBERTI, à Camille.

Et vous, souvenez-vous de nos conditions.

(Alberti détache le bandeau de dessus les yeux de son fils.)

ADOLPHE, interdit, regardant où il est, et apercevant une femme assise.

Une femme ici! par quel enchantement? sa pâleur... sa tristesse... ses habillemens grossiers...

ALBERTI.

Privée de sa liberté... Une punition sévère et légitime...

ADOLPHE, l'examinant.

Qu'elle est belle! comme ses traits sont doux! comme ses yeux sont expressifs!... Ah! papa! l'on vous a trompé; cette femme-là ne peut pas être coupable.

CAMILLE, dans son premier mouvement.

Ah!

(Elle s'arrête.)

ALBERTI.

On l'accuse.

ADOLPHE.

Ce sont des méchans, des imposteurs.

CAMILLE.

Aimable enfant! il prend ma défense... Je vous remercie... Que j'ai de plaisir à le voir, à l'entendre, et qu'il m'en coûte!...

ADOLPHE.

Continuez donc... Elle soupire... elle soupire encore. Ah! mon papa, permettez-moi d'aller l'embrasser.

ALBERTI, ému.

L'embrasser!

ADOLPHE.

Ah! seulement lui baiser la main? le voulez-vous bien Madame?

CAMILLE, lui tendant la main avec action.

Oh! oui, mon... mon cher enfant. (*A Alberti.*) Je ne puis pas lui donner d'autre nom?

(Elle l'embrasse, et l'enfant l'embrasse aussi.)

ADOLPHE.

Eh! celui-là... est si doux! Comme elle a dit... mon cher enfant! papa, comme elle m'a embrassé! Cela m'a fait venir les larmes aux yeux. Madame, si vous avez eu tort, repentez-vous bien vite.

CAMILLE.

Aimable Adolphe...

ADOLPHE, étonné et content.

Elle sait mon nom !

CAMILLE.

Je vous rends grâces; mais croyez que mon cœur est pur comme le vôtre.

ADOLPHE.

Vous voyez bien, papa, que c'est une injustice. Eh ! qui vous a accusée ?

CAMILLE.

Les apparences, si souvent trompeuses.

ADOLPHE.

Qui vous a empêchée de vous justifier ?

CAMILLE.

La clémence, si douce au cœur qui se voit offensé.

ADOLPHE.

Et quel mal enfin a-t-on osé vous faire ?

CAMILLE.

Un bien grand... Je ne vois plus mon mari, ni mon fils.

ADOLPHE.

On les punit aussi ! c'est injuste. Ce pau-

vre enfant, que je le plains !... Ah ! si le ciel ne m'avait point ravi ma mère, et qu'on m'en séparât... Vous pleurez... moi aussi !... Pleure donc, toi, mon père, ou je croirai que tu n'as pas de pitié.

ALBERTI, étonné et confondu.

Adolphe !

ADOLPHE.

Pardonne... mais tu as ton fils, toi ; tu ne sens pas la douleur d'une mère... Je ne sais pourquoi, moi, je l'ai sentie tout de suite, et il m'a semblé qu'on m'apprenait encore la mort de maman.

CAMILLE, en larmes.

Quelle épreuve !

ADOLPHE.

Madame, ne peut-on pas obtenir votre pardon ? à qui faut-il s'adresser ?

ALBERTI, d'une voix ferme.

D'elle seule il dépend.

ADOLPHE.

De vous seule ! Ah ! demandez-le donc.

CAMILLE.

Sans être coupable ?

ADOLPHE, très-vivement.

Qu'importe? on vous rendra votre fils.

ALBERTI, d'une voix ferme.

Aujourd'hui même; elle n'a qu'à nommer...

ADOLPHE.

Aujourd'hui!... nommez, nommez donc, Madame, je vous en prie à genoux.

(Il se jette à ses pieds.)

ALBERTI.

Je me joins à lui.

ADOLPHE.

A genoux tous deux, vous le voyez et nous ne nous relèverons pas... N'est-il pas vrai, papa?

ALBERTI.

Non, non, qu'elle nomme, et tout est pardonné.

ADOLPHE.

Tout, tout! vous l'entendez; que je serais heureux si j'avais contribué... si en ma faveur... Ah! ce serait le plus beau moment de ma vie... Madame, vous ne dites rien!

CAMILLE, avec l'accent de la douleur la plus vive.

Que je souffre, grand Dieu!

ADOLPHE.

Quoi! je n'obtiendrai pas?... ma... ma... bonne amie, je vous aimerai tant, je...

CAMILLE.

Mon fils, tu l'emportes; il saura tout.

ADOLPHE, transporté et étonné.

Elle m'appelle son fils!

ALBERTI, transporté.

Elle t'a nommé... c'est la preuve qu'elle va tout révéler. Embrasse ta mère.

CAMILLE.

Oui, oui, tu es mon fils, mon cher fils.

(Elle le sert dans ses bras.)

ADOLPHE.

Maman... toi...

CAMILLE.

Pouvais-je résister? viens, viens contre mon sein... encore... toujours.

(Elle l'embrasse à plusieurs reprises.)

ALBERTI.

Camille!

CAMILLE, soupirant.

Je t'entends... Ah! si j'étais sûre que l'absence, que ton estime pour moi pût le dérober à ton courroux...

ALBERTI.

Je ne promets rien : nomme, ou ton fils est perdu pour toi.

CAMILLE, le reprenant et le serrant dans ses bras.

Le perdre ! non, non, Dieu ! que faire ! je vais... je ne sais plus où je suis.

(On entend un grand bruit.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, MARCELLIN.

MARCELLIN, derrière une des portes.

Monsieur, des gens armés à la porte du château.

ALBERTI.

Retire-toi, ou crains pour ta vie.

CAMILLE.

Que dit-il ?

ALBERTI, d'une voix concentrée.

Je vous défends d'élever la voix.

MARCELLIN.

Mais enfin, Monsieur, ils veulent entrer. (*Alberti empêche sa femme et son fils de parler.*) De plus, il y a un étranger nommé Lorédan.

ALBERTI.

Mon neveu!.. Le ciel me l'envoie...

CAMILLE.

Lorédan de retour! qu'aurais-je fait! Dieu! vous avez récompensé mon courage.

ALBERTI, à Marcellin.

Dis-lui qu'il vienne... Camille, ce jour va combler tous mes vœux; ne tarde plus à révéler ce fatal secret, et que Lorédan soit le premier instruit. Nomme...

CAMILLE, avec fermeté.

Non, je ne le puis, je ne le nommerai pas.

ALBERTI.

Après votre parole?

ADOLPHE, à ses genoux.

Maman, tu m'a promis.

MARCELLIN, derrière la porte.

Eh! Monsieur, il y a un ordre du roi; on parle d'un crime.

(On entend la cloche.)

ALBERTI, effrayé.

Ciel! qu'on arme tous mes gens! je vais... Camille, rentrez; et toi, Adolphe, suis moi.

ADOLPHE.

Je ne la quitterai pas.

ALBERTI.

Mon fils !

CAMILLE.

Adolphe, obéissez.

ADOLPHE, s'accrochant à sa mère.

Je ne te verrai plus.

ALBERTI furieux, voulant l'arracher à sa mère.

Mon fils !... fils ingrat !.. femme perfide !

(A l'instant on entend un grand bruit.)

LORÉDAN, secouant la porte opposée à celle d'où Marcellin a parlé.

Mon oncle, ouvrez, ouvrez donc.

ALBERTI, à Adolphe d'une voix étouffée.

Viens...

ADOLPHE, tenant sa mère.

Non, non, je ne puis t'obéir... Oh ! ma mère, je veux mourir avec toi.

(Lorédan veut enfoncer la porte.)

ALBERTI, au dernier degré de la fureur.

Eh bien ! rentre, rentre donc avec elle, mais crains... tremblez, tous deux, que cette porte ne se rouvre jamais.

(Il ferme la grille et le tableau, et va pour ouvrir la porte qui conduit dans l'appartement de Lorédan.)

SCÈNE VI.

LORÉDAN, ALBERTI.

LORÉDAN, très-ému.

Eh ! mon oncle, c'est vous ! dans quel lieu et dans quel moment puis-je vous embrasser !

ALBERTI, troublé.

Que veulent-ils ? mais qu'as-tu ?

LORÉDAN.

Vous-même êtes troublé... l'on vous accuse d'un crime... si vous êtes coupable, fuyez ; si vous êtes innocent, venez vous justifier.

ALBERTI.

Me justifier ?

LORÉDAN.

J'ai entendu parler ces gens d'un mariage secret, d'une femme nommée Camille.

ALBERTI, surpris.

Camille !

LORÉDAN.

Si c'était !...

ALBERTI.

Continue.

LORÉDAN.

Sa mort imprévue, cachée à ses parens, semble vous avoir été imputée. On parle d'un enfant disparu depuis quelques jours. Une famille entière vous accuse; le roi vous ordonne de paraître. Venez donc à Naples, trois jours suffisent...

ALBERTI, dans un trouble marqué.

Trois jours!... pas un seul... Les malheureux!— la faim,—la mort.—

LORÉDAN, très-affecté.

Votre tête s'égare, mon oncle.—

ALBERTI, la tête perdue.

Écoute, écoute, Lorédan. S'il faut que je parte, — il le faudra,—les gardes. — L'ordre du roi, — mais tu peux me rendre le service le plus signalé.

LORÉDAN.

Ordonnez, mais hâtez-vous.

ALBERTI, regardant de tous côtés.

Oh! oui, car s'ils venaient! sache donc qu'ici, — dans un souterrain, — une victime de ma juste vengeance.—

LORÉDAN.

Une victime! c'est elle.—

ALBERTI, d'une voix altérée.

Ne cherche point à la connaître, prends-en l'engagement sacré. Que des secours portés, portés par toi seul, et promptement. — Depuis vingt-quatre heures, l'infortunée. — Un être plus faible encore, et qui m'est bien cher. — Ne leur parle pas. — Tu ouvriras la grille, et sur les marches. — Tiens, voilà la clef; prends, Lorédan, prends, et redouble ici d'attention. — C'est sous cette salle. — Dieu! les voici. —

(Il faut que les gardes entrent sur les derniers mots.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, UN EXEMPT.

(L'exempt et tous ses gardes forcent la porte qui était restée fermée, et repoussent les domestiques qui s'opposent à leur entrée.)

FINALE.

GARDES.

Cessez de faire résistance;
C'est lui, c'est lui, c'est Alberti;
Qu'il soit à l'instant saisi.

LORÉDAN.

Respectez son rang, sa naissance;
Que je lui parle un seul instant.

L'EXEMPT.

C'est déjà trop de résistance,
Que craint-il s'il est innocent?
Marchez.

ALBERTI.

De grâce, un seul instant.

(A part.)

Comment lui dire... Ah! quel tourment!

LORÉDAN, aux gardes.

C'est une horrible calomnie.

L'EXEMPT.

A sa femme il ôta la vie,
Camille est morte, et peut-être son fils.

LORÉDAN.

Camille, ô ciel! que dit-il? je frémis.

CHŒUR.

Il faut partir, le roi l'ordonne;
Il faut partir sans différer.

LORÉDAN.

Sans s'expliquer il m'abandonne.
O ciel! ô ciel! viens m'éclairer.

ALBERTI.

Il faut que je les abandonne,
Je sens mon cœur se déchirer.
(Voulant aller à Lorédan.)
Lorédan!

LORÉDAN, voulant l'embrasser.

Alberti!

ALBERTI, à Lorédan.

Je te les abandonne.

CHŒUR.

Il faut partir, le roi l'ordonne;
Il faut partir sans différer.

LORÉDAN.

Sans s'expliquer il m'abandonne,
Ciel, ô ciel! daigne m'éclairer.

ALBERTI.

On nous sépare, on m'environne
Ciel! ô ciel! daigne m'éclairer!

(On entraîne Alberti.)

SCÈNE VIII.

LORÉDAN, LES DOMESTIQUES.

LORÉDAN.

Est-ce un songe? Dieu! quel mystère!
Et cette clef, qu'en dois-je faire?
Camille! où la trouver? comment la secourir?
Si je tarde, il l'a dit.... Camille va mourir.

CHŒUR.

Avec ses gard's le v'là parti.
Il est coupabl', la chose est claire.
On nous laiss' libres, Dieu merci;
Profitons-en, fuyons d'ici.

LORÉDAN.

Mes amis, mes amis, de grâce,
Daignez un instant m'écouter.

MARCELLIN.

On r'viendrait p't-êtr' nous arrêter :
Ici plus d'un danger menace.

LORÉDAN.

Cette clef.... personne de vous,
Personne ne peut la connaître ?
O mes amis, apprenez tous
Qu'une femme expire peut-être.

LAURETTE.

Il n'est point de femme en ces lieux.

LORÉDAN.

Une femme mourante
Dans un cachot affreux.

ENSEMBLE.

FABIO, qui entre.

Tout semblait s'apaiser ;
Mais le tapage augmente :
Je ne sais qu'en penser.

LES AUTRES.

Une femme expirante !
Il faut la trouver,
Il faut la sauver.

MARCELLIN.

Et cet enfant, qu'en a-t-il fait ?

LORÉDAN.

Dans un cachot, tous deux, sans doute,

C'est lui seul qui les nourrissait....
C'est dans ces lieux,
Sous cette voûte ;
Comment y pénétrer, grands dieux ?

TOUS.

Victime infortunée,
Sous la terre enfermée,
Répondez à nos cris,
Nous sommes vos amis.

(Tous écoutent l'oreille penchée. Un silence subit et terrible.)

LORÉDAN.

Rien !... ce silence
Ce silence est affreux.
Hélas ! si déjà tous les deux....
Ah ! j'en frémis d'avance.
Amis, qu'on recommence ;
Nous serons plus heureux.

TOUS.

Victime infortunée,
Sous la terre enfermée,
Répondez à nos cris,
Nous sommes vos amis.
Répondez.... Quel silence !
Plus d'espérance.

TOUS très-vite.

Partons avec courage ;
Cherchons sans perdre un seul instant :
Nous trouverons un passage.
Le ciel qui nous entend

Secondera notre courage.

(Ici ils s'arment tous de flambeaux, et d'instrumens pour démolir.)

Partons avec courage,
Cherchons sans perdre un seul instant.

CHŒUR.

Redoublons de courage;
Marchons,
Cherchons;
Redoublons de courage,
Marchons.

(Tous vont chercher une entrée, et Fabio rentre dans son logement.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un souterrain ; une lampe est pendue au milieu ; on voit à gauche un escalier qui est censé fermé par une grille de fer, c'est-à-dire, qu'on voit l'intérieur de ce dont on n'a vu que l'extérieur ; un grand œil-de-bœuf grillé et à jour dans le fond.

SCÈNE I.

CAMILLE, ADOLPHE.

CAMILLE, assise sur un fauteuil antique, ayant son fils assis par terre, la tête sur les genoux de sa mère

Voici l'heure passée... la nuit entière !... et l'on n'est pas venu ouvrir le cachot pour y apporter les faibles secours qui jusqu'ici ont prolongé ma déplorable vie. J'ai cru entendre du bruit !..... des cris éloignés !..... effrayans !... le saisissement.... mes forces épuisées, m'ont empêchée de répondre... Si ces gardes, si mon époux, sachant que Loredan... si quelque nouveau malheur que je n'ose prévoir... Dieux !... à jamais ensevelis dans cet horrible tombeau, expirans de douleur... d'inquiétude... de faim... Si j'étais seule au moins ! Mais cet enfant ! éloignons ces funestes présages. Le ciel veille sur l'in-

nocence ! il a daigné me rendre mon fils, ce n'est pas pour le faire expirer à mes yeux.

RÉCITATIF.

O ciel ! dans ma douleur amère,
Je dois respecter tes décrets ;
Si nos pleurs ne coulaient jamais,
Il serait trop doux d'être mère.
Mais il le faut.... contenons-nous.

COUPLETS.

I.

Ce cher enfant, sur mes genoux,
Sur mes genoux que doucement j'agite...
Il repose ; son sein palpite,
Son sommeil paraît calme et doux.
Dors, cher enfant... Que je t'embrasse !
Ah ! tout dit à mes sens ravis,
Qu'il n'est pas de maux que n'efface
Un baiser qu'on donne à son fils.

II.

En te serrant contre mon cœur,
Je ne crois plus pouvoir rien craindre.
Non, ta mère n'est pas à plaindre,
Ce moment a trop de douceur.

Dors, cher enfant, etc.

Cette lampe qui va bientôt s'éteindre,

m'annonce que déjà bien des heures se sont passées depuis que renfermés ici tous deux... Une secrète terreur... Mais mon fils se réveille, ne fesons rien paraître.

ADOLPHE.

Eh! maman, je me suis donc endormi en causant avec toi?

CAMILLE.

Oui, et moi j'ai causé avec toi sans te réveiller.

ADOLPHE.

J'ai dormi long-tems, et cela m'a fait du bien.

CAMILLE.

Je t'ai regardé, et cela m'a fait du bien.

ADOLPHE, se promenant.

Le jour ne paraît donc jamais ici?

CAMILLE, soupirant.

Jamais...

ADOLPHE, vivement.

Oh! je ne désire le revoir qu'avec toi. (*Il se trouve près des marches de l'escalier.*) Tu disais qu'on venait de tems en tems t'apporter...

CAMILLE, désolée.

Rien n'a paru.

ADOLPHE, avec vivacité.

Ah! ah! ce n'est pas que j'aie besoin....

Maman, ne va pas t'affliger... il n'est pas possible que papa nous laisse ici toujours.

CAMILLE.

Il ne t'y laissera pas.

ADOLPHE.

Et toi !... oh ! il faudra bien... Mais, dis-moi, chère maman ; pourquoi n'as-tu pas consenti à ce qu'il exigeait?

CAMILLE.

Mon aveu aurait perdu un homme plus imprudent que criminel ; cependant mon amour pour Alberti... pour toi... allait peut-être l'emporter... peut-être aurais je eu la faiblesse de le nommer, lorsqu'un mot prononcé m'a épargné l'horreur d'un repentir. Quelles qu'en soient les suites, je m'en féliciterai, mon fils, si vous apprenez par mon exemple qu'on doit tout sacrifier, pour tenir la parole qu'on a donnée.

ADOLPHE.

O maman ! pourquoi lui as-tu donc fait ce serment ?

CAMILLE.

Il m'avait sauvé la vie.

ADOLPHE, vivement.

Il t'avait sauvé la vie ! que je l'aime ! Mourons plutôt que de le découvrir.

CAMILLE.

Tu ne me blâmes donc plus ?

ADOLPHE.

Je t'admire : que tu as de vertus ! —

CAMILLE, soupirant.

Puisses-tu t'en souvenir quelquefois.

ADOLPHE.

Toujours, et surtout t'imiter.

DUO.

CAMILLE.

Non, il est impossible
D'avoir un plus aimable enfant.

ADOLPHE.

Un plus aimable ? si vraiment ;
Jamais, jamais un plus sensible.

ENSEMBLE.

Au milieu des chagrins, des larmes,
Il est donc encor des momens,
Où le ciel suspend nos tourmens,
Et nous fait goûter mille charmes !

ADOLPHE.

C'est à toi.... que je les doi.

CAMILLE.

Oh ! c'est à toi.
Non, il est impossible
D'avoir un plus aimable enfant, etc.
(Camille pleurant.)
Nous sommes oubliés de la nature entière.

ADOLPHE effrayé.

Oubliés ! en ce séjour, hélas !
Mais écoute, maman ; si mon père

Ne vient ici dans sa colère,
Que pour m'arracher de tes bras,
Il vaut mieux qu'il n'y vienne pas.

CAMILLE.

Je le sens, il est impossible
D'avoir un plus aimable enfant.

ADOLPHE.

D'Adolphe le cœur est sensible,
Mais le tien est trop indulgent.

ENSEMBLE.

CAMILLE, à part.

Cachons mes craintes;
Je perds tout mon espoir,
Ne lui laissons pas voir
Ce qui cause mes plaintes :
Cachons-lui ma frayeur,
Et ma douleur amère.
(Haut.)
Oui, mon fils, je l'espère,
Ce jour va nous rendre au bonheur.

ADOLPHE, à part.

Renfermons mes plaintes;
Affectons de l'espoir,
Et ne laissons pas voir
Ma douleur et mes craintes :
Cachons bien ma frayeur
A cette tendre mère.
(Haut.)
Oui, maman, je l'espère,
Ce jour va nous rendre au bonheur.

(Ils observent tous les deux le silence avec une inquiétude concentrée.)

ADOLPHE, à part.

Je ne sais ce que j'ai, — une faiblesse! — un froid! — Oh! si elle s'apercevait. —

CAMILLE.

Tu pâlis, mon fils!

ADOLPHE, se trouvant mal.

Non, maman, — je suis bien, — très-bien, je t'assure.

CAMILLE.

Tu me trompes, — tes mains glacées. — Cher enfant! — le défaut d'air! — le besoin. —

ADOLPHE, se jetant dans son sein.

Tu souffres les mêmes maux que moi; pourquoi ne sais-je pas de même les supporter?

CAMILLE.

Je suis accoutumée à l'humidité de ce caveau; mais toi, — mais ton âge! (*Les mains élevées au ciel.*) Mon Dieu! prends pitié d'une malheureuse mère; donne-moi des forces, que je réchauffe ce pauvre enfant.

(Elle lui réchauffe les mains avec son haleine.)

ADOLPHE, d'une voix très-faible.

Maman, ne te désole pas, j'ai encore de la force, — j'ai encore. —

(Sa voix s'éteint tout-à-fait.)

CAMILLE.

Il s'évanouit! que faire? mon fils!—Adolphe! (*Elle cherche à le faire revenir. Avec joie.*) Il me serre la main. — Dieu! il l'abandonne. — Il se meurt. — O désespoir! je suis mère; ah! je le sens bien, je suis mère! Mais quelle lueur! — jamais une clarté semblable n'a pénétré. — Viendrait-on? — (*Ce sont les flambeaux qui ont passé près les soupiraux du souterrain.*) Mon fils! (*Elle lui prend les mains.*) Ranime-toi; regarde. (*L'enfant soulève sa tête.*) Tout disparaît, — tout. — (*La lampe s'éteint.*) Cette lampe qui s'éteint! les ténèbres ajoutent à l'horreur. — Alberti! — Lorédan! — Au secours. — (*Elle est au désespoir.*) Il n'est plus d'espérance,— plus d'es—pé—rance.— Embrassons-nous, mon fils; serre-moi dans tes bras, et mourons ensemble. (*Ils se tiennent serrés dans les bras l'un de l'autre, et dans un silence effrayant. On joue une ritournelle.*) N'entends-je pas des coups? — la voûte qui retentit.— Oh! oui, oui.—

AIR ET MORCEAU D'ENSEMBLE.

Ciel, protecteur des malheureux,
Ah! sois touché de ma prière;
Sur cet enfant jette les yeux,
Exauce les vœux d'une mère.

CHŒUR, très-éloigné.

Camille !

CAMILLE.

Est-ce une erreur ? mon fils, écoutons bien.

CHŒUR, de même.

Camille !

CAMILLE.

L'entends-tu, cette voix qui m'appelle ?
Si c'était ?... le bruit cesse... et je n'entends plus rien.

CHŒUR, près et fort.

Camille !

CAMILLE, affaiblie, emmenant son fils vers le bruit.

Me voici, me voici

CHŒUR.

C'est bien elle.
Camille, nous venons vous sauver tous les deux.

CAMILLE, rappelant toutes ses forces, prenant son fils dans ses bras, et le portant presque.

Sauvez, sauvez mon fils, c'est tout ce que je veux.

(Les forces lui manquent.)

ADOLPHE, à genoux, et priant pour sa mère.

Pauvre mère, quel sort affreux !
Ciel, protecteur des malheureux,
Ah ! sois touché de ma prière,
Exauce en ce moment les vœux,
Les vœux que je fais pour ma mère.

(Alors des pierres tombent, le soupirail s'écroule ; Camille éperdue, fait un cri, et ne pense qu'à garantir son fils qui, de son côté, tremble pour elle. Les travailleurs, avec des flambeaux, contens d'avoir réussi, s'arrêtent, et sont

assis comme en amphithéâtre sur les ruines. Lorédan descend, saute, s'élance, et tombe aux pieds de Camille.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Ciel, protecteur des malheureux,
Tu viens d'exaucer ma prière :
Ce moment comble tous nos vœux,
Nous sauvons le fils et le mère.

LORÉDAN.

Camille !... vous, l'épouse d'Alberti !.. Ah! je vois à présent...

CAMILLE.

Lorédan !... mon libérateur !... la cause de tous mes maux !

LORÉDAN.

Je viens les faire cesser.

CAMILLE.

Ah ! jamais... Et mon époux !...

LORÉDAN.

Un ordre du roi le conduit à Naples : on l'accuse de votre mort.

CAMILLE.

Courons

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LAURETTE, accourant.

LAURETTE.

Il revient, ils reviennent tous.

CAMILLE.

Alberti ?

LORÉDAN.

Comment ?

LAURETTE.

Quand il a vu qu'il fallait vous abandonner dans le souterrain ; quand il a réfléchi que Monsieur, à qui il n'avait pu dire que quelques mots, n'en trouverait peut-être pas l'entrée ; que son fils, que sa femme... la pitié l'a emporté. Qu'elle vive, s'est-il écrié, qu'ils vivent tous deux ! je veux les délivrer, les voir heureux et mourir. . Alors il a tout avoué, et v'là qu'on le ramène à l'instant.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ALBERTI, L'EXEMPT, LES GARDES, LES DOMESTIQUES, FABIO, etc.

ALBERTI.

Ma femme! mon fils! les voici, je ne veux plus les quitter.

L'EXEMPT.

Votre mari vous accuse, il a fait plus, il vous a punie : si vous êtes innocente, rien ne peut le justifier, et je deviens moi-même son accusateur.

CAMILLE.

Si je suis innocente!... Alberti...

L'EXEMPT.

Mérite toute la rigueur des lois.

CAMILLE, perdant connaissance.

Oh! je suis coupable.

ALBERTI, très-vivement.

Non, celle qui dans l'instant a pu consentir à laisser soupçonner son honneur pour me sauver, celle qui a pu s'immoler pour être fidèle à son serment, mérite d'être crue quand elle assure n'être pas coupable.

LORÉDAN.

Apprenez...

ALBERTI, aux genoux de Camille.

Mais toi, me pardonneras-tu?... Ah! tu dois me haïr.

CAMILLE.

Jamais. N'es-tu pas son père?

ALBERTI.

Chère Camille!

LORÉDAN.

C'est sur moi seul que doit tomber toute la sévérité de la justice; c'est moi qui ai causé tous leurs malheurs.

ALBERTI.

Quoi! c'est toi?...

LORÉDAN.

J'ignorais vos liens.

ADOLPHE.

Papa, il lui a sauvé la vie.

ALBERTI, à Lorédan.

Ce service efface tous tes torts. Mes amis, aidez-moi à réparer les miens.

LORÉDAN.

Partons pour Naples, courons justifier Alberti

CAMILLE.

Oui ; mais avant de quitter ce lieu où j'ai versé tant de larmes, permets, ô mon Dieu ! que je te remercie de m'avoir rendu, à la fois, l'honneur, mon époux et mon fils...

CHŒUR.

Ciel, protecteur des malheureux, etc.

FIN DE CAMILLE.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

PHILIPPE ET GEORGETTE, comédie en un acte, par Monvel. 1
AMBROISE, ou VOILA MA JOURNÉE, comédie en un acte, par le même. 69
NOTICE sur Marsollier. 135
NINA, drame en un acte, par Marsollier. 143
LES DEUX PETITS SAVOYARDS, comédie en un acte, par le même. 205
CAMILLE, ou LE SOUTERRAIN, drame en trois actes, par le même. 279

FIN DE LA TABLE.

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below.

MAR 19 1934

Stanford University Libraries
3 6105 020 096 314

301991